


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
II
7
4
10
RACCOLTA NENCINI
OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Ioannis Nencini
1874



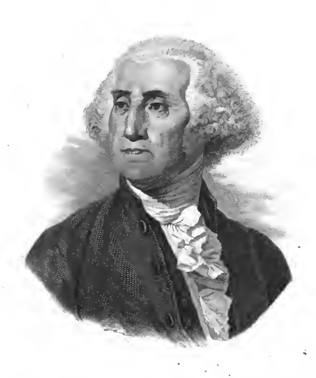
SCÈNES
AMÉRICAINES

— 1853 —

DE SOYE ET BOUCHET IMPRIMEURS RUE DE SEINE 36

— PARIS —





WASHINGTON

(Georges)

Né en Virginie le 22 Février 1732

Mort le 14 Décembre 1799

Paris Imp. Lemercier r. de Sorbonne 6

SCÈNES
AMÉRICAINES

DIX-HUIT MOIS

DANS LE NOUVEAU MONDE

PAR

CHARLES OLLIFFE

AUTEUR DU *Waverley-Sketch-Book*, ETC.

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

Veuve d'un peuple roi, mais Reine encore du monde

(Gilbert.)

PARIS

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 8

1853



A Madame

La Vicomtesse de Jumilhac

NÉE

Mademoiselle Caroline de Rosanbo

CET OUVRAGE EST DÉDIÉ

En témoignage

Du profond respect et de la vive reconnaissance

DE SON TRÈS-HUMBLE ET TRÈS-DÉVOUÉ SERVITEUR

Charles Olliffe.



AVERTISSEMENT

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Trop flatté que nous sommes du succès inespéré de la première édition de cet ouvrage, et sensible à la bienveillance avec laquelle le public français en a hâté l'épuisement, nous sommes encouragé à lui en présenter une nouvelle. Celle-ci sera jugée, nous aimons à le supposer, beaucoup plus digne d'attention que la précédente. Nous venons de la compléter par une foule de détails qu'une

certaine hésitation nous avait alors porté à supprimer.

En effet, cette deuxième édition se trouve augmentée, non-seulement de *sept* chapitres inédits, mais, en outre, d'une multitude de fragments utiles, que nous avons intercalés çà et là, à partir du commencement même du livre.

Il est de notre devoir de témoigner ici notre gratitude aux organes distingués de la haute presse Parisienne qui ont daigné s'occuper de notre ouvrage. Nous remercions aussi les écrivains qui, dans certaines Revues importantes de la Grande-Bretagne, ont bien voulu traduire de nombreux passages de nos *Scènes Américaines*.

Au fond, faut-il s'étonner si plus d'un lecteur en-deçà et au-delà de la Manche accueille avec empressement les détails nouveaux que lui rapporte un voyageur quelconque revenant du Nouveau-Monde ? Ce merveilleux pays ne pourrait-il pas, avec raison, prendre pour symbole l'*Ajax* des

anciens jours, tel qu'il se montre pour la première fois à nos regards dans le panorama poétique du sublime Homère ?

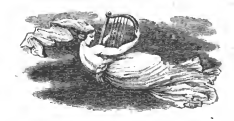
> Τίς γὰρ ὅδ' ἐστὶ πάχιστος ἀνὴρ, ἠΰς τε, μέγας τε,
> Ἔξοχος ἀνθρώπων κεφαλὴν καὶ εὐρέας ὤμους ;*

* Quel est donc ce héros, à l'air martial, aux formes de colosse, qui se distingue des guerriers qui l'entourent, autant par la hauteur de sa stature, que par la largeur de ses épaules ?

(ILIADE, *chant* 3.)

C. O.

30 *janvier* 1853.







PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

> Dum relego, scripsisse pudet, quia plurima cerno,
> Me quoque, qui feci, judice, digna lini.
>
> (OVIDE, *Métamorphoses*.)

Il semblerait, au premier coup d'œil, que les *Scènes* offertes ici au public ne sont que des fragments détachés des longues excursions que nous avons faites dans le Nouveau-Monde. Il n'en est pas précisément ainsi.

Dans ces pages, nous avons essayé de tracer un récit rapide de notre voyage *complet*, et de donner à l'ensemble de ces esquisses les caractères de cette unité de sujet, sans laquelle aucune publication ne saurait aspirer au titre d'un livre proprement dit.

Parmi les personnes qui daigneront parcourir nos chapitres, il se trouvera sans doute plus d'un sévère Aristarque qui s'empressera de s'écrier « que nous nous sommes trop appesanti sur certains détails, tout en ne faisant qu'effleurer d'autres sujets bien plus dignes d'intérêt; enfin, que nous avons passé sous silence absolu telle ou telle autre matière importante. »

Sans vouloir, le moins du monde, pour notre justification, invoquer la morale d'une fable bien connue, du bon La Fontaine *, nous répondrons à ce reproche, en avouant que c'est à dessein que nous avons adopté cette ligne de conduite : notre intention était, par-dessus tout, de faire grâce au lecteur de la répétition fatigante d'une multitude de faits qui déjà lui ont été mis sous les yeux par maint écrivain. En agissant différemment, n'eût-ce pas été le cas d'entendre prononcer contre nous cet arrêt de Boileau :

> Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
> L'esprit rassasié le rejette à l'instant!
> (*Art poét.*, chant I.)

D'ailleurs, ce n'est pas dans les limites étroites de ce modeste volume, qu'il serait possible de dérouler aux regards du public tout ce qui mérite de fixer l'attention dans l'immense pays que nous avons visité; plusieurs gros in-octavo y seraient à peine suffisants. Que l'on songe, en effet, que bon nombre des États

* *Le Vieillard, son Fils et l'Ane.*

unis d'Amérique ont, pris isolément, une étendue égale à celle de l'Angleterre tout entière, et supérieure à celle de bien d'autres royaumes Européens.

Faisant allusion à l'avenir de la grande nation Américaine, le célèbre Milton s'exprimait ainsi, il y a deux cents ans, dans son *Essai sur la liberté de la presse :* « Je crois voir une nation magnanime et puissante, semblable à l'aigle altier, qui exerce sa jeunesse vigoureuse, et allume le feu de ses yeux étincelants aux rayons du soleil. » De nos jours, combien les prévisions de l'auteur du *Paradis perdu* ne se trouvent-elles pas réalisées? Car la principale portion de l'Amérique du Nord est aujourd'hui une puissance de premier ordre; du temps de Milton, elle n'était tout au plus qu'un enfant-géant dans ses langes.

Après avoir détaillé les causes de cette grandeur, et donné tout le développement convenable (si c'eût été là notre objet) aux mœurs, aux coutumes, ainsi qu'à la description des nombreuses merveilles locales que le voyageur rencontre dans les contrées dont il s'agit, quelle foule d'autres questions intéressantes nous fussent restées à examiner, se rattachant à l'histoire passée de ces mêmes régions !

Par exemple, le Nouveau-Monde fut-il réellement découvert, — non pas à la fin du XVe siècle, comme le porte la version la mieux accréditée, — mais au milieu du XIe siècle, soit par le prince Gallois Madoc, soit par les navigateurs Scandinaves, sous la conduite de Biorn, tandis que ce marin Norwégien cherchait sur les mers occidentales son vieux père, qu'une tempête avait emporté, dans un frêle navire, loin des côtes du Groën-

land ? — Voilà ce que nous dit le *Saga* du roi Olaüs. — Ou bien, n'est-ce pas assez pour les Chinois de revendiquer la gloire de l'invention de la poudre à canon, sans qu'il prétendent, — témoin l'historien Vossius, — avoir le droit à une découverte autrement *splendide*, celle du continent Américain? — Faut-il croire, avec certains archéologues, que l'île d'*Atalantis*, si mystérieusement décrite par Platon, n'était autre chose qu'une partie intégrante du monde Occidental? — Devons-nous admettre, avec le père Charlevoix, que le premier de tous les navigateurs connus, Noé lui-même, cingla avec ses fils jusqu'aux rivages du Labrador? — Est-il permis de supposer, avec des auteurs Espagnols considérables, que cette flotte qui, l'an 996 *avant* Jésus-Christ, débarquait en Palestine sa cargaison d'or destiné au temple de Jérusalem, arrivait des parages de Saint-Domingue? En effet, Christophe Colomb se figura, à la première vue des riches mines d'or d'Hispaniola, que c'était là le véritable Ophir de Salomon, et il s'imagina avoir trouvé les restes des creusets qui avaient servi à son affinage. *

Il eût été encore curieux de rechercher si c'est effectivement au continent occidental (tel que nous l'en-

* Ne pourrait-on pas soutenir que l'absence complète de ruines, du moins en cè qui concerne l'Amérique du Nord (le Mexique excepté), prouve assez évidemment qu'aucun peuple civilisé n'avait, depuis un temps immémorial, pénétré dans le monde nouveau, avant les Espagnols, à la fin du XVe siècle? Pour mon compte, je n'y ai remarqué nulle part, dans ma longue tournée, les moindres vestiges d'une ruine quelconque.

tendons), que s'applique cette prédiction remarquable attribuée à Senèque, l'un des esprits les plus pénétrants de l'antiquité :

. . . . . Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhisque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule*.....
(MEDEA.)

Enfin, il n'eût pas été hors de propos de se livrer à des conjectures relativement aux véritables motifs qui ont fait substituer, comme désignation des contrées nouvellement découvertes par les Espagnols, le nom d'un aventurier Florentin (Amerigo Vespucci) à celui de l'immortel Génois Christophe Colomb.

Nonobstant les défauts qui abondent dans cet ouvrage, si, par hasard, il renfermait çà et là quelques passages propres à intéresser, ne fût-ce que pendant quelques minutes, une seule des personnes de ma connaissance, dispersées en divers pays, pour lesquelles ils ont été spécialement écrits, j'aurais atteint mon but, et je m'estimerais plus que dédommagé de la sévérité de tous les autres critiques, quels qu'ils soient.

Quoi qu'il en soit, s'il se trouve, parmi les lecteurs

* Viendra un jour, après des siècles encore plongés dans un lointain avenir, où l'Océan, en brisant les chaînes des choses de ce monde, présentera aux regards des hommes une immense contrée, et que Typhys leur révélera tout un univers nouveau. Alors, l'Islande ne sera plus la dernière terre située à l'Ouest.

de France qui ouvriront ce volume, un petit nombre seulement pensant avec Voltaire que

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux,

nous leur offrons dès à présent une heureuse occasion d'exercer leur indulgence, car ils ne tarderont pas à s'apercevoir que les pages qu'ils vont lire ont été présomptueusement écrites par un étranger, dans une langue qui n'est pas la sienne.

Placé ainsi, nous l'espérons, sous l'égide tutélaire de ces esprits bienveillants, nous n'hésitons pas à nous écrier avec le barde d'Abbotsford (sir Walter Scott) :

Now, wild as cloud, as stream, as gale,
Flow forth, flow unrestrained, my tale! *

C. O.

* Maintenant, ô mon histoire! précipite ta course, libre comme le nuage, trouble et impétueuse comme le torrent, irrégulière comme les brises de l'équinoxe!

(*Marmion,* chant III.)



SCÈNES

AMÉRICAINES

CHAPITRE Ier

L'OHIO

Le départ. — L'Océan en fureur. — Cincinnati. — Immense massacre de cochons. — Gaz de porc. — Double mariage. — Louisville. — Chutes de l'Ohio. — Un mauvais quart-d'heure. — Caverne du Mammouth. — Antre d'un brigand. — Péril imminent. — Un grand projet avorté.

> Once more upon the waters!...
> ...Welcome, to their roar!...
> Though the strain'd mast should quiver as a reed,
> And the rent canvass fluttering strew the gale...
> Still must I on... on Ocean's foam...
> (LORD BYRON, *Childe Harold.*)

Nous épargnerons au lecteur un récit détaillé des nombreux incidents, quelque saisissants qu'ils aient été, qui signalèrent notre traversée sur l'immense océan Atlantique, au plus fort d'un hiver rigoureux. Nous n'essaierons pas de décrire cet épouvantable ouragan qui nous assaillit pendant soixante-douze heures, au point que tous, marins et passagers, nous étions convaincus que jamais notre beau navire *Europa*, chargé de la malle

royale d'Angleterre, n'atteindrait, sur les côtes de l'Amérique du Nord, le port de Halifax, qui était notre destination. Nous n'évoquerons pas cette image sublime et terrible à la fois que présentait la surface de l'Océan furieux. Figurez-vous une espèce de vallée aqueuse, au fond de laquelle notre malheureux bâtiment luttait avec des efforts inouïs contre la puissance presque irrésistible des flots qui lui barraient le passage; puis, à droite et à gauche, à travers une pluie diluvienne, une longue chaîne de montagnes couleur de plomb, qui semblaient, sous l'influence de la tempête, agitées par un tremblement de terre. Enfin, il paraissait impossible que l'*Europa* échappât à une destruction complète.

Maintenant, nous supposerons, qu'après avoir échappé avec nous à ces dangers imminents ; après avoir visité Boston (dont nous dirons quelques mots plus tard), vous ayez franchi, par la pensée, les monts Alleghanys, et que vous nous ayez rejoint dans cette charmante cité qui a reçu des Américains le nom de la *belle Reine de l'Ouest*. Cette ville, c'est Cincinnati, située dans le fertile État de l'Ohio, — Beauce de la grande république, — où l'on cultive le meilleur blé de toute l'Union.

Ce n'est pas à tort que cette qualification royale lui a été accordée : cette cité privilégiée jouit de tous les avantages que peut souhaiter une ville qui arrive au comble de la prospérité et qui am-

bitionne l'admiration des étrangers. Son commerce est florissant au plus haut degré ; ses rues et ses places publiques ont été tracées avec une beauté symétrique qui rappelle l'élégance recherchée de Philadelphie ; sa position est ravissante : elle s'élève en forme d'amphithéâtre, sur un vaste promontoire renflé, s'avançant dans la rivière de l'Ohio, qui semble embrasser en quelque sorte, par les trois quarts d'une circonférence, cette cité reine. Lorsque madame Trollope visita Cincinnati en 1827, sa population n'était que de 24,000 âmes. J'y ai trouvé, en moins de vingt-cinq ans, plus tard, 109,000 habitants. La source principale de sa richesse consiste dans la quantité quasi-fabuleuse de viande de porc qu'elle exporte annuellement. Après les jambons de la Virginie, ceux de Cincinnati occupent le premier rang dans l'esprit du public américain. L'on y tue, en moyenne, 300,000 cochons par an ; et, en 1851, le chiffre est monté à 700,900. C'est en hiver et au printemps que ces animaux sont abattus. A cette époque, les infortunés locataires des maisons avoisinantes des abattoirs ont grand'peine à se résigner au bruit *sui generis* qui leur déchire sans cesse les oreilles ; car c'est par douzaines à la fois que les victimes reçoivent le coup de mort. Comme la couche de graisse dont leur chair est revêtue est très-épaisse, l'on en utilise la moitié pour la fabrication d'une huile à brûler excellente

qui s'obtient par la simple pression. Une portion de cette huile sert, à son tour, pour la distillation du gaz à éclairage; mais cette dernière opération restera, comme on le devine, restreinte dans des limites étroites, faute de matière suffisante. Du reste, Cincinnati est splendidement éclairée chaque soir par le procédé ordinaire.

Cette ville possède un observatoire, qu'illustre, même en France, son savant directeur astronome, M. Mitchell, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. Elle contient, en outre, une cathédrale catholique, richement ornée à l'intérieur. J'y ai remarqué un *Saint Pierre*, de Murillo, qui avait été donné à l'ancien évêque du diocèse par le cardinal Fesch, oncle de l'empereur Napoléon. Au-dessus du maître-autel, l'on retrouve encore un rare Van Dyck, qui y fut envoyé par le roi Louis-Philippe. Pendant que je me trouvais dans l'enceinte d'une autre église catholique de Cincinnati, deux jeunes couples y recevaient simultanément la bénédiction nuptiale, du même prêtre et au même autel : c'étaient des Allemands.

Dans l'État où se trouve Cincinnati, je visitai Cleveland, port florissant de 15,000 âmes, sur le lac Erié : en 1851, le chiffre de son commerce a été de dix millions de piastres. Je m'arrêtai aussi quelque peu de temps à la ville d'Erié, autre port sur le lac du même nom : c'est là que fut construite, en l'année 1812, la flotte du com-

modore Perry, qui allait mériter le titre de *Victorieuse* qu'elle conservera dans l'histoire. Soixante-dix jours avant celui où cette flotte fut prête pour l'action, le bois qui devait la constituer balançait ses rameaux et agitait son feuillage au fond des forêts voisines. Entre la petite ville d'Erié et l'importante ville de Pittsburg, il y a un service quotidien de *stage-coaches.* Pittsburg est avantageusement situé au confluent des rivières Mononghahèla et Alleghany, — là précisément où l'Ohio prend naissance. Les célèbres usines et fonderies de Pittsburg sont placées hors de son enceinte; elles forment un grand croissant tout autour, à la distance de 5 milles du centre de la ville : la population de cette dernière, y compris les travailleurs des usines, est présentement de 100,000 âmes.

L'on fabrique annuellement dans le voisinage de Pittsburg une quantité énorme de *whiskey*, qui ne le cède guère en qualité à celui de l'Irlande. Cette boisson alcoolique est désignée sur toute l'étendue de l'Union, sous le nom de *Mononghahèla-whiskey* ; car on l'obtient en distillant une espèce particulière de blé qui croît sur les bords de la rivière Mononghahèla.

Cincinnati est à 500 milles du Mississipi. Bien que j'eusse hâte d'aller saluer pour la première fois le « Père des Eaux, » je m'arrêtai, en descendant le large Ohio, à Louisville, la ville la plus considérable du Kentucky : elle renferme 47,000

habitants, et doit en partie, elle aussi, son importance actuelle à l'exportation des porcs. L'on a pu voir, il y a quelque temps, par les feuilles américaines, que Louisville est la seule parmi les grandes cités dont la municipalité ait eu le bon sens de refuser unanimement les honneurs d'une réception officielle au magyar Kossuth. A peine l'Ohio a-t-il achevé l'arrosement des *wharfs* ou quais de Louisville, qu'il se trouve barré d'un bord à l'autre par une chaîne de rochers, dont les sommets anguleux sont semblables à une scie de géant, tant que la surface de l'eau se maintient à sa hauteur normale. Il en résulte une série de chutes écumantes, s'étendant sur toute la largeur de la rivière. Il va sans dire qu'aucun bateau, grand ou petit, à vapeur ou à voiles, n'oserait essayer de franchir ses chutes, dans l'état ordinaire du niveau. C'est pourquoi l'on a creusé dans la côte rocailleuse, à force de travaux pénibles et à grands frais, un canal très-profond, qui décrit une courbe de près de 3 milles de long, en amont et en aval de la barre, sur la rive Kentuckyenne.

Il n'est pas étonnant que chaque steamer qui se présente à l'une des entrées du canal soit obligé de payer un droit de 100 piastres (500 francs) ; mais bon nombre de capitaines, dans le but d'économiser cette somme, préfèrent fréquemment exposer leur bateau au danger plus ou moins probable du naufrage, pour peu que les chutes soient

devenues invisibles à l'œil par suite d'un débordement du fleuve, plutôt que de payer le droit exigé. Ce fut la résolution que prit le capitaine du vapeur à bord duquel je me trouvais, tandis qu'il démarrait son vaisseau du quai de Louisville. A la rigueur, le péril n'est pas imminent tant que le niveau de la rivière reste élevé de 4 ou 5 mètres, par exemple, au-dessus des pointes supérieures de la barre. Lorsque nous tentâmes ce passage, les eaux baissaient si rapidement, que les passagers consternés pouvaient conclure aisément par les bouillonnements et par le commencement de petits brisants qui se manifestaient tout autour, au moment où nous eûmes gagné le point le plus à craindre, que les rochers eux-mêmes étaient très-près au-dessous de la surface. Comme l'on arrête alors par précaution l'émission de la vapeur, il ne faut pas moins d'un quart d'heure pour accomplir la partie la plus dangereuse de la tâche. Si notre steamer fut plus heureux sur ce point qu'un autre pyroscaphe qui y périt corps et biens, un mois auparavant, ce fut sans doute à raison de sa légèreté spécifique, qui, me dit-on, était extrême.

A la distance de 180 milles plus bas que les chutes dont nous venons de parler, l'on aperçoit sur la gauche l'embouchure de la rivière *Verte* (Green River), sur les bords de laquelle (mais assez loin de l'Ohio) est située la caverne *Mam-*

moth, l'une des merveilles naturelles les plus remarquables des États-Unis. Cet immense souterrain a déjà été exploré pendant un trajet de 20 milles; et l'on croit que ce n'est là que le tiers tout au plus de sa véritable étendue. Il contient 226 avenues et plusieurs rivières, dont l'une, l'*Écho-River,* est assez profonde pour y laisser flotter le plus gros des steamers de l'Ouest. Çà et là, l'on voit les débris des maisonnettes occupées autrefois par les *poitrinaires,* auxquels l'on conseillait souvent un séjour plus ou moins long dans le Mammoth-Cave, à cause de la température constamment douce et uniforme que l'on y observait. Aujourd'hui, les praticiens américains ont complétement abandonné ce mode de traitement. C'est à la Havane, ou bien à Saint-Augustin, aux Florides, qu'ils ont maintenant l'habitude d'envoyer cette classe de malades, qui m'a paru être fort nombreuse aux États-Unis, et chez les hommes plus encore que chez les femmes. Une autre rivière de cette sombre région, appelée « le Styx, » renferme, ainsi qu'un lac nommé le *Dead-Sea* (mer Morte), une espèce abondante de poissons, que l'on rencontre bien rarement, même à l'état empaillé dans les musées. Ce poisson est complétement dépourvu d'yeux, et son crâne, en particulier, offre partout une surface entièrement lisse. Un savant de Boston qui a disséqué un de ces poissons n'a pu y découvrir les moindres rudi-

ments de nerfs optiques. L'on récolte du nitrate de potasse en assez grande quantité dans ce souterrain. Tandis que l'on chemine à la lueur des torches à travers les labyrinthes de cette fameuse caverne, l'on ne cesse d'entendre le sifflement des myriades de chauve-souris qui la peuplent. A en juger par l'intensité de ces cris perçants, dont chacun rappelle tout à fait le sifflet d'une locomotive, il est présumable que, dans cette race extraordinaire de mammifères, s'en trouvent plusieurs qui appartiennent au genre le plus gros du vespertilio, c'est-à-dire, au terrible vampire lui-même.

Après avoir navigué durant quelques heures, en quittant la rivière Verte, nous nous trouvâmes en face de l'entrée d'une autre caverne, désignée sous le nom du *Caveau du Bandit.* Comme phénomène naturel, elle mérite d'attirer l'attention du touriste, tout inférieure qu'elle est au Mammoth-Cave. Mais sa célébrité se rattache surtout au séjour qu'y fit, au commencement de ce siècle, un redoutable brigand, nommé Mason, qui continua pendant longtemps de l'infester à la tête d'une horde de scélérats. Cet audacieux bandit, qui était devenu le fléau de tout le littoral du grand Ohio, ne manquait jamais de s'emparer, par l'intermédiaire de ses vedettes, des embarcations chargées de marchandises qui passaient en face de son antre, d'où lui-même fondait alors en véritable bête fauve sur leurs malheureux équipages qu'il massa-

crait. Notre steamer avait pour contre-maître un vieux marin, qui m'assura avoir été arrêté dans sa jeunesse par Mason en personne, tandis qu'il faisait voguer tranquillement sa légère nacelle; mais son effroi ne fut pas de longue durée, car le bandit exigea de lui tout simplement la monnaie de quelques pièces d'or étranger, dont il venait de dévaliser certains voyageurs. Sa vie inique fut tranchée par la main d'un de ses propres lieutenants, qui le tua d'un coup de carabine, afin de percevoir une somme de 500 dollars (2,000 francs), que le gouverneur de l'État du Mississipi avait promise au premier qui lui rapporterait sa tête.

Nous venions de laisser bien loin derrière nous la « Caverne du bandit, » et chacun se préoccupait vivement de la pensée du fleuve Mississipi, dans lequel nous devions entrer prochainement, lorsque le vaisseau fut ébranlé par un choc des plus violents; en même temps deux *state-rooms*, c'est-à-dire cabines de première classe, furent brisées de fond en comble, et les quatre lits qu'elles contenaient volèrent en éclats. Par un hasard providentiel, personne ne s'y trouvait dans ce moment-là, bien que l'accident arrivât à neuf heures du soir. Je n'oublierai pas de sitôt les cris déchirants des dames qui étaient réunies en assez grand nombre dans le salon, en attendant le souper. Tous les passagers étaient convaincus que nous venions d'être poignardés par

un *chicot* (nous expliquerons un peu plus bas la nature de ces redoutables objets), et, par conséquent, que nous allions sombrer à l'instant même. Mais cet accident avait une autre cause : l'un des rayons de la roue de babord s'était détaché, à l'une de ses extrémités, du point où il était préalablement fixé; puis, il se mit à frapper le flanc du malheureux steamer, à l'instar des *aries* et des balistes des anciens. Si la partie défoncée se fût trouvée plus bas de quatre décimètres environ, c'en était fait de nous : heureusement, elle était placée un peu au-dessus du niveau de la rivière. Cet événement fut, sans doute, occasionné par l'extrême célérité avec laquelle nous marchions depuis plus d'une heure. Pour le voyageur le plus inexpérimenté, il était évident que le chauffeur mettait à profit le *nec plus ultra* de sa vapeur; car les tasses, assiettes, etc., que l'on venait de poser pour le repas, sur les tables, avaient pris leur part de la vibration générale, d'une façon extraordinaire. En effet, nous *courions,* comme on dit, avec un autre steamer, quand le choc fut produit. Cette détestable manie des courses paraît être innée chez les capitaines et chez les machinistes des bateaux de l'Ouest.

Sur la pointe nord de la rencontre de l'Ohio et du Mississipi, s'élève une petite ville non achevée, et présentant, en ce qui touche la portion habitable, tous les symptômes d'un dépérissement

prématuré : cette localité, c'est Caïro, nom qui a retenti dans bien des bouches, en France, il y a quelques années. Il s'agissait alors de prendre des actions dans une entreprise ayant pour objet de construire une ville grande comme la Nouvelle-Orléans elle-même, dans l'une des plus magnifiques positions que l'on pût choisir pour une cité commerçante. Le monde des spéculateurs avait pris tellement au sérieux le projet en question, que l'on ne tarda pas à recueillir, tant en Amérique qu'en Europe, les fonds requis pour commencer les travaux gigantesques que l'on avait en vue ; et l'on se souvient que MM. Rothschild eux-mêmes s'y intéressèrent efficacement. Mais à peine l'embryon de la nouvelle ville fut-il bâti, que l'on s'aperçut qu'il fallait l'abandonner et la laisser en quelque sorte à l'état d'enfant mort-né. L'on n'avait pas réfléchi plus tôt au danger imminent auquel est exposé, d'une manière toute spéciale, l'emplacement de la superbe capitale que l'on s'était proposé d'y élever, d'être subitement submergée par les débordements et du Mississipi et de l'Ohio à la fois. Cette dernière rivière atteint souvent, en quelques heures, une crue de 20 mètres. Comme conséquence de ces inondations périodiques et fréquentes, il s'ensuit que le pays qui nous occupe est excessivement malsain. Les eaux, en s'évaporant, déposent sur toute la surface du sol une fange méphytique, d'où émanent,

surtout quand le soleil y donne, des gaz plus ou moins imprégnés de miasmes délétères. Aussi des fièvres malignes règnent-elles endémiquement aux abords du confluent de l'Ohio et du Mississipi. Certes, ce triste pays est bien digne de cette horde de spadassins nomades, qui, armés du *bowie-knife* (espèce de gros couteau-poignard à double-tranchant), s'y arrêtent, dit-on, parfois, dans leurs courses vagabondes, au milieu des paisibles habitants. Voilà donc, aujourd'hui, le lieu où l'on se flattait naguère de fonder une ville aussi opulente à tous égards que le fut jamais son antique homonyme, à l'embouchure du Nil, en Égypte. Il y avait une certaine analogie entre la non-réussite de l'entreprise imaginée par les principaux spéculateurs de l'affaire Caïro et celle du système proposé par le soi-disant financier Law, sous la Régence, peu après la mort de Louis XIV. Cette dernière entreprise avait rapport pareillement, l'on se le rappelle, au fleuve Mississipi. Elle a déjà mérité dans l'histoire le nom de «*Mississipi-Bubble*» (Bulle de savon du Mississipi).

En arrivant devant Caïro, l'on se souvient malgré soi de ce vers si connu d'Horace :

Parturiunt montes; nascetur ridiculus mus.



CHAPITRE II

LE MISSISSIPI

Première vue du Mississipi. — Poignards formidables. — Un « Cimetière. » — Nature des *chicots*. — Meubles du Diable. — Une Ile homicide. — Saint-Louis. — Sa population hétérogène. — Nauvoo. — L'apôtre des Mormons et son Alcoran. — Icarie. — Un « Saint » d'Utah et son sérail. — Changement magique des saisons. — Forêts éternelles. — Rencontre nocturne de steamers lumineux. — Grenouilles colossales.

..... « Her broad, deep rivers, rolling in solemn silence to the Ocean ! »

(WASHINGTON-IRVING.)

Au moment de déboucher de l'Ohio dans le vaste Mississipi, vous avez sous les yeux trois États à la fois : l'Illinois, sur la droite; le Kentucky, à gauche, et le Missouri en face de soi. De ce point, il y a 200 milles jusqu'à la ville de Saint-Louis, en remontant le fleuve. Cet intervalle constitue l'une des parties les plus pittoresques du majestueux « Père des Eaux. » Nulle part ailleurs, les *snags* ou chicots, ne se trouvent en aussi grande abondance.

Et maintenant, quelques mots d'explication sur ce terme *chicots*.

Les traités les plus élémentaires de géologie ont appris à chacun de nos lecteurs que la presque totalité du littoral non-seulement du Mississipi, mais aussi du Missouri et de ses autres tributaires, est composé d'un terrain argileux extrêmement mou. Comme le lit de ces fleuves change fort souvent de place, les eaux, en se retirant de l'une des rives, se refluent vers la rive opposée, qu'elles minent rapidement.

Or, il existe encore, dans une multitude d'endroits, d'immenses massifs de cèdres et d'autres arbres séculaires qui croissent tout près des bords. Il arrive un moment où leurs racines n'étant plus enveloppées d'une portion suffisante de terre pour les soutenir, ces arbres énormes tombent dans le fleuve et flottent au gré du courant pendant un temps assez court; puis ils ne tardent pas à obéir aux lois de la pesanteur, en fixant leur volumineuse racine dans l'épais limon qui couvre le fond du fleuve. En outre, comme le Mississipi coule du nord au sud avec une rapidité de 5 milles à l'heure, chacun de ces troncs d'arbres prend bientôt une direction correspondante. Au bout d'une semaine tout au plus, le frottement continuel du courant a transformé, en l'aiguisant, leur sommet en une sorte de formidable poignard gigantesque.

De ce que nous venons de dire, il s'ensuit que

les steamers qui montent les rivières où existent des chicots courent infiniment plus de risques que ceux qui les descendent, bien que, dans des cas exceptionnels, ces derniers soient frappés de temps en temps par ce que l'on appelle des *snags* latéraux. Tant que le Mississipi est très-haut, l'on n'aperçoit au-dessus de son niveau qu'un nombre fort limité de ces chicots; circonstance qui les rend pour les navigateurs doublement dangereux.

Nous marchions depuis quelques heures dans le Mississipi, la proue tournée vers Saint-Louis, quand le capitaine s'écria en s'adressant à un groupe de passagers réunis sur le pont : « Nous voici dans le cimetière » (*grave-yard*). En promenant le regard tout autour, j'aperçus des chicots par centaines qui montraient leurs pointes chauves éparpillées partout sur la surface : vus de loin, ils suggèrent, par leur aspect, l'idée d'un de ces champs de repos où séjournent les morts; mais le nom lugubre que porte cette partie du Mississipi lui a été conféré surtout parce que maint bateau à vapeur y a péri avec tous ceux qui le montaient. L'on comprend maintenant de quelle façon ces naufrages ont lieu : les steamers du Mississipi n'ont presque pas de quille proprement dite; la superficie convexe qu'ils présentent en dessous n'est jamais munie d'une doublure métallique, afin que le bateau puisse conserver la légèreté première du bois de sapin, qui entre en majeure partie dans sa con-

struction, et qu'ainsi il tire le moins d'eau possible. Un *snag* vient-il en contact avec les quilles presque plates que nous avons mentionnées, le steamer est percé à l'instant même, et l'eau s'élance par la brèche avec tant de précipitation, qu'il coule assez souvent à fond avant que le pilote ait eu le temps de l'échouer sur l'un ou l'autre des rivages.

C'est, sans doute, en raison des innombrables désastres qui ont eu pour théâtre la zône du fleuve comprise entre Caïro et Saint-Louis, que plusieurs autres localités, sur la rive droite comme sur la gauche, sont connues sous des noms de sinistre augure. Ainsi, par exemple, la dénomination bizarre de « *Devil's Tea-table* » (Table à thé du Diable) a été donnée à un rocher d'une forme remarquable qui s'élève sur la rive Missourienne, à une hauteur de 150 pieds. C'est une colonne d'un diamètre peu considérable jusqu'aux trois quarts de son élévation; puis il s'élargit prodigieusement, et en s'aplatissant il offre si parfaitement l'apparence d'un immense guéridon ou table circulaire, qu'on le croirait taillé par la main de l'homme.

Sur la rive opposée, dans l'*Illinois*, à 10 milles plus au nord, on découvre une autre masse rocailleuse qui mérite que les yeux s'y arrêtent en passant : c'est le « Four à boulanger de Satan » (*The devil's Bake-Oven*). Effectivement, cette curieuse roche, haute de 100 pieds, présente

d'une façon surprenante la forme d'un four à cuire le pain, et au centre, du côté qui fait face à la rivière, la nature a pratiqué une singulière ouverture, l'entrée d'une caverne, — dont le nom fantasque est en harmonie avec le rocher lui-même. A une demi-lieue en aval de Saint-Louis, nous côtoyâmes une île d'un aspect morne et stérile, dont le nom n'est guère de nature à fournir matière à des réflexions agréables. C'est « *Bloody-Island* » (île sanglante), sorte de bois de Boulogne pour les duellistes des contrées environnantes. Comme les lois de l'État de Missouri sévissent quelquefois contre cet usage barbare du duel, ceux qui veulent se soustraire à toute poursuite judiciaire se donnent rendez-vous dans cette île, que l'on considère comme un terrain neutre, à cause de sa situation au milieu du fleuve.

Lorsque j'arrivai à Saint-Louis, l'on s'occupait activement à relever de ses ruines tout un quartier de la ville incendiée peu de temps auparavant. En dépit de l'insalubrité de son climat, pour ne rien dire de l'apparition périodique, presque chaque été, du choléra dans son enceinte, Saint-Louis est assurément l'une des villes les plus importantes des États-Unis. Pour s'en convaincre, l'on n'a qu'à songer qu'elle absorbe, à elle seule, les deux tiers du commerce de la grande république tout entière. La population actuelle, de 56,000 âmes, est répartie entre trois catégories distinctes :

celle des Américains, des Français et des Indiens. Les Américains y sont aujourd'hui en grande majorité ; quant aux Indiens, ils en disparaissent graduellement ; mais le vide qu'ils y laissent sera, selon toute apparence, comblé par une colonie allemande dont existe déjà le noyau. C'est à Saint-Louis que les voyageurs allant en Californie font leurs derniers préparatifs, quand ils se décident à s'acheminer vers cette lointaine région, par le passage *Over-Land*, c'est-à-dire en affrontant les difficultés presque insurmontables qui assiégent ceux qui veulent braver les rigueurs des montagnes Rocheuses, ainsi que les attaques sanglantes des anthropophages.

Saint-Louis est le grand entrepôt de la puissante compagnie de la Baie de Hudson, pour les riches fourrures, que les employés recueillent sur l'immense théâtre de leurs chasses. Cette quantité prodigieuse de *buffalo-robes* (peaux de buffles), qui sont une ressource si précieuse en hiver, comme remplaçants du manteau, à travers la vaste étendue des États-Unis, parviennent toutes à leurs destinataires, *vià* Saint-Louis. Le lecteur français n'ignore sans doute pas que cette célèbre métropole de l'ouest a été fondée par ses compatriotes. Elle n'est pourtant pas la capitale de l'État de Missouri, où elle se trouve placée. On a élevé à ce rang important la ville naissante de Jefferson-City, à raison de sa position parfaitement centrale. —

Les jésuites possèdent à Saint-Louis une maison extrêmement florissante; il en est à peu près de même de celle que les dames du Sacré-Cœur y ont établie il y a quelques années.

De Saint-Louis, on a des occasions journalières d'aller visiter, en remontant encore quelque peu le Mississipi, la petite ville de Nauvoo, dans l'Illinois, où la fameuse secte des Mormons avait pendant long-temps établi son quartier-général. L'on y voit encore les restes de leur temple grandiose : ce bel édifice, assez spacieux pour contenir 3,000 personnes, fut réduit en cendres par la malveillance le 9 octobre 1848; il avait coûté un demi million de dollars (2,500,000 fr.) Quatre années avant que cet incendie arrivât, le fondateur du Mormonisme, un nommé Joe Smith, fut massacré dans la prison de Nauvoo, par la multitude, avec des circonstances qui rappellent d'une manière frappante l'affreuse mort du capitaine Porteous, dans *la Prison d'Édimbourg*, de sir Walter Scott. Ce Joe (Joseph) Smith, surnommé le Prophète, était natif de l'État de Vermont. Il s'avisa, n'étant encore que fort jeune homme, d'imiter Mahomet et de fonder une nouvelle religion. Il n'eut pas grand'peine à faire croire à ses adeptes qu'il avait reçu du ciel un Alcoran, rédigé par Dieu lui-même; pour cela, il lui suffit d'étaler devant leurs yeux les pages d'un gros in-4°, qui n'était autre chose qu'un Nouveau-Testament imprimé en caractères

grecs. Il s'était assuré d'avance que, parmi la nombreuse assistance qui suivait ses prédications, pas un individu ne comprenait un mot, ne connaissait même l'alphabet de cette ancienne langue.

Depuis que les Mormons ont déménagé avec leurs pénates, la plus riche habitation de Nauvoo est devenue la propriété et la demeure du chef, du grand-maître des Icariens, M. Cabet. Quant aux malencontreux Icariens eux-mêmes, ils ont été relégués sur les bords sauvages de la rivière Yazoo et de l'Arkansas, bien plus au sud que Nauvoo. En arrivant sur cette plage désolée, après avoir été embauchés par la supercherie, tandis qu'ils jouissaient sur la terre de France d'une aïsance comparative, ils ont pu, à la vue de leur nouveau séjour, s'écrier avec Milton (*Paradis Perdu*) : « *Hail, horrors!* (Salut, lieux d'horreurs!) » Ces pauvres dupes avaient espéré la possession de ce *paradis terrestre*, sur l'existence imaginaire duquel leur coryphée avait publié à leur intention, deux ou trois gros tomes in-12. Quant aux Mormons, tous les « vrais croyants » de cette étrange secte se trouvent maintenant concentrés, au nombre de 11,000, sur un territoire appelé *Utah*, situé à une distance de plusieurs centaines de lieues, à l'ouest du Mississipi, tout près du grand « *Salt-Lake*, (Lac salé). » Le nouvel État qu'ils y ont formé récemment est présidé par un gouverneur, qui

prêche d'exemple avec beaucoup de zèle, à ce qu'il paraît, l'un des points fondamentaux du dogme mormonien, celui qui autorise une polygamie illimitée. Ce digne président, nous dit-on, n'a pas moins de vingt-quatre femmes, et l'on prétend qu'il s'est promené en voiture, il y a quelques mois, accompagné de seize de ses épouses, dont quatorze tenaient chacune un nouveau-né à la mamelle. L'un des paquebots arrivés à Liverpool depuis mon retour, annonce qu'il circulait le bruit à New-York, le jour de son départ, que les Mormons étaient en pleine révolte contre les autorités Américaines dans leur nouvelle colonie d'Utah, qui, comme on le sait, a été récemment incorporée comme *État* dans la grande république de l'Union. Une autre vertu propre à ces sectaires, c'est l'humilité, mais l'humilité vue, en quelque sorte, à rebours, car ils sont collectivement et individuellement, à ce qu'ils prétendent, des « saints*. »

Dès que l'on a dépassé l'embouchure de l'Ohio, en descendant le « Père-des-Eaux » vers la Nou-

* Dans le même État (*l'Illinois*) où est situé Nauvoo, se trouve une autre petite ville qui mérite ici d'être mentionnée; c'est *Galena*, célèbre par ses riches carrières plombifères; de là le nom qu'on lui donne; car ce même mot de *galène* ou *galena* est, comme on le sait, le terme technique, en chimie, pour désigner le minerai sulfure de plomb. C'est à la position topographique de Galena, que la florissante petite ville de Chicago, sur le lac Michigan, est redevable en grande partie de son importance actuelle.

velle-Orléans, l'on n'aperçoit presque point de coteaux ni à droite ni à gauche. A l'exception des environs de Memphis, de Vicksburg et de Natchez, et, plus au nord, de trois promontoires nommés les « Chikasaw-Bluffs, » les deux rives du grand fleuve sont presque à fleur d'eau. Inutile d'ajouter que nulle part l'on ne découvre de ces ruines vénérables qui communiquent en Europe tant d'intérêt aux pays que parcourt le voyageur. Bon nombre de touristes sont donc désappointés quand ils considèrent pour la première fois les bords de cette rivière, qu'ils qualifient de « laids et de monotones. » Mais ceux-là ne réfléchissent peut-être pas assez que c'est précisément cette absence d'une variété de délicieux paysages, qui met encore mieux en relief la véritable beauté du Missisipi, sa sauvage et imposante grandeur. Du reste, des distractions multipliées y abondent, même pour cette classe difficile à laquelle nous faisons allusion, et dont l'âme reste inaccessible aux sentiments élevés que le spectacle du fleuve immense est si propre à inspirer.

A mesure que le steamer fend les eaux, il vous semble, grâce au cours sinueux du Mississipi, que vous vous trouvez sans cesse au milieu d'un nouveau lac large et profond, enchâssant çà et là une île verdoyante. L'on compte 122 de ces îles depuis Caïro jusqu'à la Nouvelle-Orléans ; elles ne sont désignées autrement que par leur numéro

respectif, l'île n° 1 se trouvant au nord. Ces îles numérotées sont très-utiles quand il s'agit de rendre compte d'un accident quelconque arrivé sur une partie du fleuve ; c'est ainsi que souvent vouz lisez dans les journaux que « tel ou tel steamer a fait explosion auprès de l'île 24 ou 67. »

Quand nous eûmes atteint la hauteur de l'île n° 94, nous fumes témoins d'un incident qui doit se reproduire souvent, vu la consistance généralement molle des bords du Mississipi : c'était un bœuf superbe qui essayait de lutter contre le courant rapide du fleuve, au milieu duquel il venait évidemment de tomber. Pendant qu'il paissait sur l'extrême bord, dont l'élévation perpendiculaire était de 6 mètres environ, le terrain s'était, suivant les conjectures de notre capitaine, soudainement affaissé sous son poids. En moins de cinq minutes après que nous l'eûmes aperçu, il dut nécessairement se noyer. — « Pourquoi donc, vous écrierez-vous peut-être, les gens de votre steamer n'ont-ils pas fait quelques efforts pour retirer de l'eau ce noble animal ? » — Plus d'un capitaine américain laisserait volontiers périr une vingtaine de bœufs pareils, à moins qu'il ne dût en tirer un profit considérable, plutôt que d'arrêter un seul instant sa machine à haute pression ; c'est tout au plus s'il consentirait à perdre assez de temps pour accomplir cet acte si naturel d'humanité, à la vue d'un de ses semblables se débattant vainement contre la mort.

Il existe pareillement une multitude d'autres îles sur le haut Mississipi, au-dessus de Caïro; mais chacune de ces dernières porte un nom particulier. Quelques-unes de ces désignations sont assez singulières ; c'est ainsi que j'ai remarqué, en allant à Saint-Louis, tout près du *cimetière,* « l'Ile-à-Pendre-les-Chiens » (*Hang-Dog-Island*), et l'*Ile-de-Beelzebuth*, etc., etc. Une autre distraction pour le touriste, fatigué par la monotonie apparente du « *Meschacébé,* » résulte de la nécessité où se trouve le steamer de s'arrêter deux fois au moins dans les vingt-quatre heures pour renouveler sa provision de combustible, auprès de quelque *wigwam* solitaire. Tandis que cette opération s'exécute, les voyageurs peuvent, s'ils en ont le désir, faire une petite exploration le long de la lisière d'une vraie forêt éternelle, où des nuées d'oiseaux multicolores, semblables à des parcelles animées d'un arc-en-ciel, voltigent parmi les rameaux des énormes arbres séculaires.

De temps à autre, la vue du haut de la cheminée de fer d'un malencontreux steamer, qui a sombré, après avoir fait explosion hier ou avant-hier, vous suggère une foule de réflexions sérieuses, et même lugubres, il est vrai, — mais qui n'en sont pas moins de nature à servir de distractions efficaces à celui qui est trop adonné au *spleen* et à l'ennui.

Quoi encore de plus propre à donner des émotions à ceux qui en sont avides, que ces change-

ments insensibles de climat qui s'observent graduellement à mesure que l'on s'avance vers une nouvelle latitude méridionale? Lorsque je quittai Saint-Louis, le thermomètre (centigrade) marquait 3° au-dessous de zéro : toute végétation était suspendue ; pas de verdure, point de feuillage ; sur les campagnes environnantes était répandu un épais linceul de neige ; bref, l'hiver y trônait en souverain légitime, car c'était sa saison propre. Mais à peine avions-nous atteint, en descendant le fleuve, le 38e degré de latitude, que les sourires de la nature s'épanouissaient avec une grâce croissante à vue d'œil. C'était d'abord la parure émeraude du printemps proprement dit, puis la végétation luxuriante du mois de juin dans la Touraine ; et toutes ces transformations atmosphériques et terrestres eurent lieu dans le court espace de sept jours que dura mon voyage de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans.

Les ténèbres de la nuit amènent à leur tour force incidents pour distraire le touriste observateur. L'un des plus fréquents, c'est la rencontre d'un gros bateau à vapeur, et souvent de deux, qui luttent de vitesse en remontant le fleuve. Rien de plus féerique que ces éblouissants palais de feu, au milieu de la nuit profonde. D'un bout à l'autre de la coque s'étend un splendide salon, surmonté d'un second étage, réservé à des usages divers. La double bordée de fenêtres pratiquées de chaque

côté du vaisseau offre aux regards une illumination admirable; car, depuis la tombée de la nuit, toutes les pièces intérieures restent éclairées jusqu'à une heure du matin. Cet éclat est rehaussé par celui des foyers des deux chaudières latérales dont la porte, toujours ouverte, est parallèle au flanc du bateau, puis par les gerbes bleuâtres du gaz oxyde de carbone enflammé s'élançant des deux cheminées, qui ne sont que trop souvent maintenues à l'état incandescent. Ajoutez à tout cela le bruit saccadé que produit une machine à haute pression, et l'on dirait la respiration palpitante de quelque énorme léviathan qui s'approche.

En côtoyant de nuit certaines parties du bas Mississipi, celui qui flâne sur le pont est persuadé qu'il entend sur la plage le roulement rapide d'un long train à vapeur. Telle était ma pensée en passant au large de la rive Ténesséenne, lorsqu'un officier de quart, qui devina le sujet de ma préoccupation, vint m'informer que ces sons n'étaient autre chose que le coassement d'une espèce de grenouilles, de proportions démesurées, qui peuplent par myriades les marécages des bords de la plupart des grandes rivières de l'Ouest. C'était, je me rappelle, dans le voisinage de ce pays des grenouilles, que l'on nous montra, le lendemain matin, le repaire d'un fameux pirate et bandit, nommé Murrel, pendu il y a quelques années, et dont la

carrière ressemblait à celle de Mason (sur l'Ohio), dont nous avons déjà parlé.

Nous passons sous silence un autre genre d'émotion, plutôt physique que moral, de la nature de celle que nous éprouvâmes deux fois durant cette descente du Mississipi. Par exemple, vous êtes réveillé en sursaut, au milieu de la nuit, par un bruit brusque et vibrant accompagné d'un tintamarre métallique extaordinaire, dans lequel prédomine ce frôlement de chaînes particulier qui annonce qu'une machine à haute pression s'est entièrement arrêtée. En réponse à votre question empressée : « Qu'est-ce qui est arrivé ? » le nègre de veillée vous apprend « que la proue du steamer vient de butter violemment contre un point en saillie de la plage, attendu que le timonier ne peut plus distinguer le lit du fleuve, à raison de l'extrême épaisseur du brouillard. » Un effet précisément semblable, quant au frémissement des chaînes, est de temps en temps produit par une collision ou choc contre un autre steamer ; mais cette dernière cause amène généralement avec elle de grands malheurs, du moins pour l'un des pyroscaphes.



CHAPITRE III

LE MISSISSIPI

(*Suite.*)

Rivière Arkansas. — Mousse d'Espagne. — Canne à sucre. — Érables cotonniers. — Boissons peu appétissantes. — Passagers entêtés. — Causes d'explosions. — Machines à haute pression. — Voyage sur une poudrière. — Poêles incandescents. — Natchez : « Fort Rosalie. » — Repaire de scélérats. — Panthères, ours, caïmans, araignées à soie.

Mors et vita duello
Conflixère mirando.
(SANTEUIL.)

Nous venions de dépasser la rivière Arkansas, qui se jette dans le Mississipi, après avoir accompli son cours de 2,000 milles, lorsque nous aperçumes les premières traces de ce que l'on appelle « *Spanish-Moss* » ou Mousse-d'Espagne. Ce précieux *cryptogame* se présente suspendu, en forme de gracieux festons, au-dessus des branches des antiques cyprès qui ornent ici tout le littoral jusqu'à une assez grande distance vers le sud. Les habi-

tants des localités productrices de cette mousse singulière, s'empressent de l'utiliser de diverses façons; d'abord ils la dessèchent complétement, puis, à l'aide d'un procédé des plus simples, ils la dépouillent de la mince pellicule qui en forme l'écorce. Elle ressemble alors au crin ordinaire d'une manière surprenante; j'ai vu des ménagères Louisianaises l'employer dans cet état de dénudation pour rembourrer des matelas, travail qu'elles opèrent sur une assez grande échelle. Sous la même latitude, c'est-à-dire près de l'embouchure de l'Arkansas, on rencontre les premières plantations de la canne à sucre, à côté de la culture négligée de cet arbre dont la sève est si riche en matière saccharine; nous voulons parler de l'*érable* à sucre.

C'est principalement dans la basse Louisiane que la canne est cultivée sur une grande échelle. Il y a dix ans, l'on y fabriquait annuellement 60 millions de kilogrammes de sucre. Aujourd'hui, la même localité en produit 125 millions de kilogrammes. Grâce à cette couche profonde de terre noirâtre et grasse, que les anciennes inondations périodiques du Mississipi ont laissée sur ses bords, la canne y pousse sans engrais. Il est à regretter que l'érable à sucre ne fixe pas davantage l'attention des planteurs qui habitent les parties des rivages du Mississipi, favorisées habituellement d'un climat approprié à sa culture. L'érable, en effet, contient de 25 à 30 pour 100 de sucre dans

sa sève, tandis que les cannes n'en produisent, en moyenne, que de 16 à 18. — Si le palmier pouvait se procurer en abondance, il deviendrait une source saccharine encore plus féconde; car sa sève renferme 50 pour 100 de sucre cristallisable.

Un moment encore plus intéressant pour l'Européen voyageant sur le Mississipi, c'est celui où le *gossipium*-cotonnier commence à s'offrir à ses regards; ce plaisir arriva pour nous à la hauteur du village de Columbia, dans l'État d'Arkansas. A mesure que le bateau descend, les jolies plantations à coton, dont chacune est entourée d'un vaste assemblage de huttes lilliputiennes pour les nègres, deviennent sur les deux rives de plus en plus fréquentes. L'on ne cultive guère en Amérique cette espèce de coton roux dont les Chinois et autres Asiatiques fabriquent le nankin à pantalon. Le Nouveau-Monde est déjà pour le coton blanc, dit *nain*, le grand *emporium* de l'Europe entière, bien que ce modeste arbrisseau n'ait été transplanté de l'Inde aux États-Unis qu'en 1787. Pour juger du développement prodigieux qu'il a pris depuis lors, nous n'avons qu'à nous rappeler que, en moyenne, la quantité de coton importée chaque année de la république américaine en Europe, ne s'élève pas à moins de 500,000 kilogrammes.

De cette proportion considérable, l'Angleterre prend à elle seule le tiers qu'elle consomme dans ses fabriques. Bien que ce dernier pays gémisse

sous la tyrannie du coton d'outre-mer, pour nous servir de l'expression d'un illustre économiste du jour, les Américains se montrent moins disposés que par le passé à satisfaire aux demandes de la Grande-Bretagne, à cause de l'essor qu'ils donnent à leurs propres fabriques; mais les Anglais en prendront désormais leur parti de meilleure grâce qu'ils ne l'eussent fait il y a peu de temps, en songeant aux trésors qu'ils viennent de découvrir dans leurs colonies de l'Australie, en fait de lainages fins et d'autres matières destinées par les manufactures d'outre-Manche à remplacer le coton en maintes occasions. Si les contrées cotonnières de l'Asie n'étaient pas situées, comme elles le sont malheureusement, bien loin des grands fleuves qui rendraient plus facile l'exportation de leurs riches et abondants produits, la plupart des nations de l'Europe pourraient parfaitement se passer des États-Unis.

Quand un étranger s'asseoit pour la première fois à la table d'un steamer du Mississipi, il est frappé de la nuance fauve de l'eau contenue dans les carafes. Elle a, en effet, la couleur du café au lait ou d'autres substances analogues. Le nombre des passagers étant presque toujours très-considérable, ce serait une opération longue et difficile que de clarifier par une bonne filtration une eau aussi imprégnée que l'est celle du Mississipi, de matières étrangères de nature variée, parmi les-

quelles se trouve en plus grande proportion beaucoup d'argile ocreuse. Toutefois, cette boisson incommode rarement ceux qui en font usage, pourvu que l'estomac soit préalablement en bon état. Dans le cas où le choléra serait, comme on dit, « dans l'air, » il est prudent de mélanger à cette eau quelques gouttes d'eau-de-vie avant d'en boire, à moins qu'elle ne soit bouillie pour la confection du thé, du café, etc.

C'est à la nature bourbeuse des eaux du Mississipi qu'il faut attribuer l'emploi universel des machines à haute pression sur ce fleuve et sur la plupart de ses tributaires. Si on s'avisait de recourir aux appareils à basse pression, dont le mécanisme est bien plus compliqué, il en résulterait que certains tubes et certaines valvules seraient promptement obstrués par les sables et les terres impalpables mélangés à ces eaux qui n'en déposent qu'une partie sur leur lit agité. De la remarque que nous venons de faire, il suit qu'une machine à basse pression non-seulement occuperait dans l'intérieur du steamer trop de place, mais aussi que son poids considérable serait incompatible avec la légèreté comparative, qui est une condition *sine quâ non* de la construction des bateaux destinés au « Père-des-Eaux. » Un troisième motif, enfin, engage les Américains à se servir le plus possible de machines à haute pression pour leur navigation intérieure, c'est qu'elles coûtent beaucoup moins

que les autres ; en cela ils agissent conformément à l'une de leurs maximes favorites : « *Go a-head, cheaply* ; » ce qui signifie : « Va vite, fais beaucoup et achète à bon marché. »

Les effroyables explosions, plus fréquentes, chaque année, aux États-Unis d'Amérique que dans tous les autres pays du globe, ne sont pas occasionnées communément, ainsi que vous seriez tenté *à priori* de le supposer, surtout pour le Mississipi, par les incrustations calcaires ou autres qui se forment si facilement au fond des chaudières à vapeur. C'est bien souvent à l'imprudence des passagers eux-mêmes que sont dues ces catastrophes. Toutes les fois qu'un objet intéressant à voir se présente sur l'une ou l'autre rive, ou bien si le steamer s'arrête momentanément auprès de la plage, aussitôt une multitude de passagers d'accourir du même côté : ils détruisent ainsi l'équilibre du steamer. Le capitaine a beau s'écrier du fond de ses poumons stentoriens : « *Gentlemen, to the other side, if you please!* (Passez, Messieurs, s'il vous plaît, du côté opposé), » ils restent obstinément sourds à sa voix. Tandis qu'ils continuent ainsi à faire pencher le bateau et à se rassasier la vue, la portion de la chaudière la plus élevée, n'étant plus baignée par l'eau, s'échauffe démesurément, et devient fréquemment rouge par l'action du calorique extérieur. Dès que le vaisseau se redresse, l'eau contenue dans la chaudière regagne

son niveau, et vient nécessairement en contact avec la portion surchauffée du métal. Une nouvelle production abondante de vapeur s'en dégage avec violence, la tension, trop forte pour la chaudière, détermine instantanément une terrible rupture dans les parois du cuivre. Nous devons avouer que les machinistes méritent quelquefois de graves reproches, dans ces tristes occasions, par leur négligence à ne pas entretenir dans la chaudière la quantité d'eau prescrite par le règlement.

La conduite de ces machinistes ou chauffeurs devient plus blâmable encore par le fait de leur manie à se dépasser dans une course avec un autre steamer. Il n'est point rare, dit-on, de les voir entasser alors dans le foyer de la chaudière, indépendamment d'une surabondance d'anthracite (leur combustible ordinaire), une certaine quantité de lard et d'autres substances imprégnées d'huile de térébenthine, dans le but d'activer la flamme et la chaleur le plus possible.

Parmi ces chauffeurs, il y en a plusieurs qui ne sont guère aptes à l'important emploi qu'ils exercent. Cette ignorance joue un grand rôle dans les catastrophes qui arrivent sur le Mississipi et ses affluents. Si les propriétaires de steamer avaient pour règle de constater préalablement, par un examen rigoureux, la capacité de ceux qui aspirent à diriger leurs bateaux, le nombre des sinistres serait considérablement diminué. Du 1er au 15 avril

de l'année dernière (1852), il a péri 323 personnes, par suite d'explosions, sur l'Ohio et le Mississipi.

Quant à l'année précédente, c'est-à-dire depuis juillet 1850, jusqu'en juin 1851, 115 steamers ont été détruits ou mis hors de service, à l'intérieur des États-Unis, par des événements de force majeure, savoir : 35 par des tempêtes (sur les lacs), 30 par le feu, 18 par suite de collisions, et 32 par des *snags*. Ces accidents ont coûté la vie à 995 personnes, dont 367 ont péri sur les lacs et 628 sur les rivières. Mais pour l'Américain, — celui, du moins, qui est absorbé par des intérêts commerciaux, — la perte de 995 dollars serait une cause de chagrin bien autrement vive.

En définitive, celui qui voyage aujourd'hui sur les fleuves et les rivières de l'ouest des États-Unis, pourrait, avec juste raison, se figurer à chaque instant, s'il voulait se préoccuper des dangers auxquels il est exposé, qu'il se trouve logé, par exemple, au premier étage d'une maison, dont le rez-de-chaussée serait une vaste poudrière, auprès d'un feu pétillant.

Si cette esquisse n'était pas déjà trop longue, je pourrais rapporter les détails de certains épisodes lamentables se rattachant à des naufrages, arrivés pendant mon séjour en Amérique, tant sur l'Ohio que sur le Mississipi, qui évoqueraient aux souvenirs du lecteur diverses circonstances qui ont accompagné la destruction lugubre de *l'Ama-*

zone. Si les calculs que j'ai faits sont exacts, le nombre des steamers qui se perdent annuellement sur le grand fleuve occidental (le Mississipi), peut se diviser en trois parties égales, c'est-à-dire qu'un tiers est coulé par les *snags* ou chicots; un deuxième par suite d'une explosion de la chaudière; et, enfin, le troisième, par l'effet d'un incendie accidentel. Ce dernier genre de sinistre se déclare assez souvent, comme on le voit; et cela se conçoit, il n'entre presque que du bois de sapin, de ciguë, et d'autres bois légers, dans la composition de tous ces pyroscaphes. Ces substances ligneuses sont si sèches et en même temps si combustibles, que la moindre étincelle se propage avec l'impétuosité du feu-grégeois, depuis la poupe jusqu'à la proue, avant que l'équipage puisse recueillir assez de présence d'esprit pour combattre les flammes. Ces effrayants incendies prennent naissance parfois dans le grand salon de la première cabine, où on a l'habitude insensée de maintenir, excepté au cœur de l'été, un énorme poële en fonte, dans un état d'incandescence presque permanent.

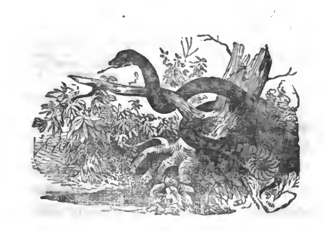
La ville de Natchez, sur laquelle Châteaubriand a jeté le magique manteau de sa poésie, est située dans l'État du Mississipi, à 280 milles au nord de la Nouvelle-Orléans. L'on aperçoit encore dans le quartier nommé « *Natchez-sur-la-Montagne,* » les ruines du Fort-Rosalie, mentionnées par l'illustre

auteur d'*Atala*, dans le chef-d'œuvre auquel nous faisons allusion. La partie basse de la ville, qui s'appelle « *Natchez-sous-la-Colline*, » a été, pendant de longues années, le repaire d'une bande de scélérats qui semblaient s'y être donné rendez-vous des points les plus opposés de la terre. Mais, on a remarqué que, à dater de l'époque où un horrible ouragan vint, il y a une dizaine d'années, fondre sur Natchez et ses environs, frappés en moins d'un quart d'heure des ravages les plus dévastateurs, le brigandage, la piraterie, et même l'ivrognerie, qui en est souvent la mère, sont allés toujours en décroissant, soit que les horreurs de la trombe aient paru aux méchants être des manifestations de la vengeance divine, soit que la crainte de nouveaux malheurs purement matériels, leur aient donné l'idée de transporter ailleurs leurs lares domestiques. Un disciple de Pythagore pourrait croire que, par un effet de la métempsycose, ils se sont réfugiés dans les corps des panthères et des ours noirs, qui infestent quelques-unes des forêts voisines; ou bien que les jeunes caïmans, que nous avons vus se chauffant au soleil sur les gros troncs d'arbres abattus, dont la plage était jonchée, ainsi que les énormes araignées à soie, qui y abondent pareillement, ne sont autre chose que des métamorphoses des Ali-Babas fugitifs de Natchez.

Indépendamment de Natchez, les seuls endroits

importants que l'on découvre en descendant le Mississipi, depuis Saint-Louis jusqu'à la Nouvelle-Orléans, sont *Memphis,* en Tennessee, et *Vicksburg;* ensuite *Bayou-Sara,* et enfin *Bâton-Rouge,* qui est présentement la capitale ou chef-lieu de l'État de la Louisiane *. Le nom que porte cette ville a pour origine un sanglant massacre des Indiens, dont ses premiers colons se sont rendus coupables.

* Nous expliquerons dans un chapitre ultérieur d'après quelle règle est déterminée actuellement aux États-Unis la position de chacun de leurs chefs-lieux respectifs.



CHAPITRE IV

LA NOUVELLE-ORLÉANS

Flat-boats ou bateaux plats. — Repas somptueux. — Le communisme, en fait d'articles de toilette. — La Nouvelle-Orléans. — Sa forme de croissant. — Danger où elle est d'être engloutie par le « Père des Eaux. » — Ses digues. — Anecdote sur l'Apôtre de la Tempérance. — L'hôtel Saint-Charles. — Une noble Française. — Delta du Mississipi. — Idée de la longueur de son cours. — Un moine célèbre.

> « Quelle multitude se presse vers cette boutique (la Nouvelle-Orléans)! Avec quelle activité on pèse, on reçoit l'argent, on offre la marchandise!..... Le peuple recherche l'ellébore sans ordonnance ni médecin. »
>
> (GOETHE, traduction du baron Blaze.)

Jamais l'on ne rencontre de bateaux à voiles remontant le Mississipi : l'extrême impétuosité du courant leur opposerait une résistance insurmontable. Cette dernière circonstance est, au contraire, favorable aux grands *flat-boats* (bateaux plats) qui se dirigent en sens inverse : ceux-là n'ont guère besoin d'autres rames que celle qui sert de gouvernail. Grâce à la rapidité du fleuve, ils peuvent se dispenser aussi de voiles quelconques. Ces *flat-*

boats, qui n'ont aujourd'hui d'autre destination que de se rendre, chargés de bois à brûler, aux diverses stations où les steamers doivent s'arrêter, faisaient un service plus relevé et plus lucratif avant l'année 1817, époque à laquelle le premier steamer fit son apparition sur le Mississipi. Chacun de ces bateaux plats jaugeait 100 tonneaux. Il n'est donc pas surprenant qu'ayant pour tâche de transporter des marchandises de toutes sortes, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'aux principaux comptoirs situés sur les points les plus éloignés des rives du Mississipi, ils missent une année entière pour l'aller et le retour.

Depuis lors, les choses ont bien changé. C'est littéralement par milliers que l'on compterait aujourd'hui les steamers qui sillonnent le « Meschasébé » et ses affluents. La plupart d'entre eux sont assez spacieux pour recevoir à leur bord une considérable quantité de produits commerciaux, voire même de gros bétail vivant. Le steamer dans lequel je voyageai sur le Mississipi avait pour principale cargaison 72 énormes bœufs embarqués à Saint-Louis, et que nous déposâmes à Memphis.

Les prix, à bord de ces pyroscaphes, pour les passagers de première classe, sont très-modérés, s'il s'agit des grandes distances seulement ; mais, si vous voulez débarquer dans une localité qui n'est pas la dernière station du steamer, il vous faut presque toujours payer autant que si vous fussiez

resté à bord jusqu'à la fin de la course. La nourriture est invariablement comprise dans le prix du passage. A moins d'être très-difficile, l'on ne saurait trouver rien à redire à la qualité des mets ; la table, surtout dans les plus grands bateaux Mississipiens, est même somptueusement servie. Souvent vous y trouvez, parmi les mets, plus d'un plat d'ours dont la chair est assez délicate, ici en forme de jambon, là de filet ou de beef-steak ; puis vous y voyez en abondance la langue de buffle fumée, si justement recherchée des gourmets dans les villes atlantiques de l'Amérique. Mais les autres commodités de la vie ne sont pas également au gré des voyageurs. Cette remarque s'applique spécialement à certains steamers de l'Ohio et du Missouri. C'est ainsi qu'un Français ou un Anglais, par exemple, est tenté de grommeler, lorsque, le matin, en entrant dans la « *dressing-room* » (salle de toilette) pour faire ses ablutions, il n'y trouve qu'une serviette pour tous les passagers. Mais le *gentleman* d'outre-mer, en faisant sa toilette, se sent bien plus mal à son aise, si, par malheur, il a oublié quelque part son propre nécessaire : là, sur la longue table de la *dressing-room*, il n'aperçoit, « *horresco referens!* » qu'une seule brosse à dents pour tout le monde !

La Nouvelle-Orléans se présente sous l'aspect le plus agréable à ceux qui s'en approchent en descendant le fleuve. Comme le temps était superbe

(le soleil était levé depuis une heure environ), notre capitaine voulut donner une preuve d'aimable galanterie à plusieurs jeunes voyageuses qu'il avait à son bord, en faisant décrire à son magnifique steamer de nombreux circuits et de longs zigzags, dès que l'opulente métropole du sud commença à dévoiler à nos yeux son charmant panorama. Lorsqu'on est assez près de la ville pour distinguer parfaitement sa forme de croissant, déterminée par une vaste et gracieuse courbe du Mississipi, qui se découpe en port naturel, l'on se souvient involontairement de Bordeaux, admiré de l'extrémité sud de son beau pont; mais il y a cette différence que le Mississipi, en face de la Nouvelle-Orléans, est au moins trois fois large comme la Garonne à Bordeaux. Une multitude d'Américains, en parlant de la Nouvelle-Orléans, ne l'appellent jamais que le « *Crescent-City* » (la ville en forme de croissant), nom sous lequel elle a été désignée depuis sa fondation.

L'emplacement où elle a été bâtie étant plus bas de près de quatre pieds que le niveau du fleuve, il a fallu construire une espèce de digue qu'on nomme *levée,* en forme d'un double talus, offrant sur son sommet un angle très-obtus. Cette levée protége la ville contre les irruptions des eaux, sauf les cas de crues extraordinaires, qui malheureusement ne sont pas rares. Il a été également nécessaire d'établir des digues jusqu'à une distance de

100 milles en amont de la Nouvelle-Orléans. Sur chacune des deux rives, le sol s'y maintient au-dessous du niveau du fleuve; mais des crevasses s'y manifestent très-fréquemment; de là de terribles inondations, accompagnées de tout leur cortége de calamités déplorables. En se promenant dans l'enceinte de la « Ville du Croissant, » l'on est sans cesse averti de l'abaissement notable du sol que l'on foule. Quand le hasard vous fait déboucher dans une rue qui aboutit au fleuve, vous croiriez que les centaines de steamers qui stationnent obliquement auprès de la levée, la proue toujours tournée vers la ville, se dirigent vers l'endroit où vous vous tenez; et, sans y réfléchir, vous êtes tenté de vous écarter, afin de les laisser passer.

Dans le principal cimetière de la Nouvelle-Orléans, tous les cercueils sont rangés au-dessus du sol, au fond de niches pratiquées dans d'épaisses murailles; chacun de ces réceptacles porte le nom d'*oven* (un four). Si l'on s'avisait de recourir au mode ordinaire d'enterrement par fosses, on rencontrerait presqu'à la surface une assez grande quantité d'eau pour noyer littéralement le mort dont on y déposerait l'enveloppe funèbre. D'après cela, il n'est pas étonnant que l'air que l'on respire dans le cimetière de la Nouvelle-Orléans soit regardé par les médecins de la ville comme fort peu salubre. Comme conséquence de l'humidité

louisianaise, les caveaux souterrains sont inconnus à la Nouvelle-Orléans ; les celliers qui les remplacent sont disposés, au contraire, au-dessus du sol, et plusieurs marches vous conduisent toujours à l'étage qui, pour nous, serait le rez-de-chaussée.

Les tribunaux de la Nouvelle-Orléans m'ont paru tout aussi dénués de dignité pendant la durée d'une séance que ceux de chacune des autres grandes villes de l'*Union* que j'ai visitées. Celui qui s'est habitué en France et en Angleterre au prestige qui entoure la simple présence d'un magistrat commençant à juger une cause quelconque, éprouve une sorte de saisissement pénible lorsque, en entrant dans une Cour d'assises américaine, il remarque le défaut de solennité qui y règne. Pour n'en citer qu'un incident, le juge principal est habillé (pendant qu'il préside) en simple bourgeois, sans robe ni toque aucune ; il en est de même des procureurs-généraux et des avocats.

De même que, dans la jurisprudence britannique, il faut l'unanimité du jury, soit pour l'acquittement, soit pour la condamnation; il en résulte très-souvent que le même procès est jugé deux ou trois fois par suite d'un désaccord des jurés. Le gouverneur de chacun des États-Unis jouit du droit de gracier un accusé ; mais, s'il en usait tant que planeraient sur celui-ci les moindres soupçons, il s'exposerait à voir arracher le prévenu du fond

de son cachot par la lie du peuple, qui le pendrait quelques minutes plus tard sous le premier arbre venu.

Les Américains se plaisent fréquemment à donner des épithètes à leurs grands criminels. Les plus fameux parmi ces derniers, durant mon séjour dans leur pays, c'étaient : Gompkins-le-Borgne, Jack-le-Rôdeur, Lardener-le-Redoutable, Guillaume de Bristol, Jim-le-Yankee, etc.

La population de cette ville célèbre est de 105,000 âmes. Depuis 1840, elle n'a presque point subi d'augmentation. Cette anomalie est due, à coup sûr, à l'insalubrité du climat, dont les effets, nuisibles à la santé, sont produits par les chaleurs extrêmes qui s'y font sentir pendant plus de la moitié de l'année. Cette insalubrité pernicieuse pour l'Européen surtout, résulte de cette atmosphère d'émanations plus ou moins méphytiques, qui, s'exhalant des marécages au nord, à l'est et à l'ouest, vient planer, comme un immense vautour invisible, sur la ville, où il semble désigner à l'avance les victimes de l'atroce fièvre jaune.

Un quartier considérable de la ville, appelé la « première municipalité » (il y a, en tout, trois arrondissements), est occupé exclusivement par les Français, de sorte que, si un étranger s'égare dans les rues de ce quartier, c'est en Français qu'il doit demander son chemin. Une Française de haute no-

blesse, la marquise de Pontalba, vient d'embellir notablement la grande « *Place d'Armes* » (sise en face de la nouvelle cathédrale catholique, dans cette première municipalité), par la construction d'une longue terrasse de jolies maisons.

Parmi les élégants hôtels publics, dont les villes américaines ont si justement raison d'être fières, celui qui méritait de figurer en première ligne, c'était, sans contredit, « l'*Hôtel Saint-Charles,* » à la Nouvelle-Orléans. Son dôme, dessiné sur le modèle de celui du Panthéon de Paris, mais dans des proportions réduites, était le point de la ville qui se découvrait d'abord aux regards de celui qui s'en approchait, n'importe de quel côté. Il contenait deux mille pièces ou logements séparés. Aujourd'hui, la « *Crescent-City* » n'est plus couronnée par ce que l'on pouvait appeler son « *diadème* ». Peu de mois après mon départ de la Louisiane, j'appris par les journaux que ce splendide hôtel venait d'être détruit par l'un de ces effroyables incendies si fréquents aux États-Unis, qui leur sont une proie par excellence!

Durant mon séjour dans ce pays du Sud, le révérend père Matthew, apôtre de la tempérance, opérait à la Nouvelle-Orléans des merveilles parmi les Allemands, les Irlandais et d'autres émigrés. Il ne paraîtra peut-être pas hors de propos que je rappelle ici la manière singulière dont se manifesta à son égard, dans une solennelle occasion, le res-

pect que quelques-uns de ses admirateurs désiraient lui témoigner. Pendant la durée d'un banquet d'honneur, auquel ce prêtre charitable avait été invité par les notabilités de la ville, le maire, qui était Américain, se leva et dit, en s'adressant aux nombreux convives : « Messieurs, j'ai l'honneur de vous proposer le toast suivant : « Au « grand Mississipi de l'humanité, au vénérable « Père des Eaux, » notre digne hôte ici présent ! »

Malgré tout le zèle que ce dévoué missionnaire a déployé partout où il a passé, au Nouveau-Monde, il n'est pas présumable que la Louisiane imite de si tôt l'exemple que l'État du *Maine* a donné récemment à toutes les autres provinces de l'Union. Sa législature défend avec une rigueur extrême la vente de toute liqueur spiritueuse, hors le cas où elle peut servir comme moyen médicinal. Le *rhum,* le genièvre, le whiskey, l'eau-de-vie de France, toutes les boissons fortes, pour lesquels l'Américain n'a que trop de penchant, ont été proscrites sans pitié. Les cabarets de l'État ont tous été fermés ; et, si certains individus s'enivrent encore, ce n'est que dans les parties les plus cachées de leurs demeures ; là, où il ne vient pas souvent à la police l'idée de plonger son regard scrutateur. Mais, quant à la Louisiane, le commerce des spiritueux est, pour la Nouvelle-Orléans d'une trop grande importance pour qu'on puisse espérer l'anéantir aisément. Il en est de

même quant à cette puissante métropole du Nord, la ville de New-York.

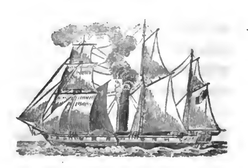
Nous n'avons pas besoin sans doute de faire remarquer au lecteur instruit que la Nouvelle-Orléans est située loin de l'embouchure proprement dite du Mississipi; cette distance est de 30 lieues environ, bien que nos géographies européennes nous laissent à penser que la Nouvelle-Orléans est un port de mer, dans la véritable acception du mot. L'embouchure du « Père des Eaux » mérite d'attirer l'attention du touriste, car c'est d'elle qu'il s'agit quand on parle du fameux « delta du Mississipi », sur les déplacements périodiques duquel les géologues des universités de l'Europe ont soin, chaque année, dans leurs cours, de donner des explications à leurs auditeurs. Tous les voyageurs qui ont pénétré par là dans le golfe du Mexique, savent qu'après avoir dépassé les quatre bouches du Mississipi, ils peuvent distinguer, même après avoir perdu la terre de vue, le courant blanchâtre du grand fleuve, qui continue ainsi à rouler majestueusement ses eaux troubles dans le sein bleuâtre du golfe, avant de s'y confondre.

Pour se former une idée des plus exactes de l'étendue de la portion navigable du Mississipi, l'on ne saurait mieux faire que d'ouvrir une carte de l'Europe, et de se représenter un immense cours d'eau, dont la source serait placée auprès

de Stockholm, en Suède, et qui se jetterait dans la Méditerranée à côté de Marseille, après avoir traversé, si cela était possible, les terres et les mers intermédiaires.

Le fleuve merveilleux dont nous venons de descendre le cours fut découvert, en 1672, par un missionnaire Franciscain (le Père Hennepin *). Son nom actuel n'est qu'une légère modification du terme indien *Metscha-Seebé*, sous lequel il était primitivement désigné par les admirables enfants de ses forêts éternelles.

* Certains auteurs attribuent cette découverte à Fernando de Soto, l'un des compagnons de Pizarro. Quoi qu'il en soit, il paraît incontestable qu'aucun Européen n'avait traversé le Missisipi avant le Père Hennepin : ce fut ce même missionnaire qui, le premier, annonça aux Espagnols et aux Anglais l'existence des cataractes de Niagara.



CHAPITRE V

L'ALABAMA

Mobile. — Vaches friandes de l'Alabama. — Un steamer pressé. — Les rochers Alacranes. — Le golfe du Mexique. — Le cap San-Antonio (Cuba). — Marco-Polo. — L'alguazil et les signes cabalistiques. — Promenades forcées en gondoles. — Rues parfumées. — Tabac virginal. — Dames qui fument.

« Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile?
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau? »

(DE CHATEAUBRIAND.)

Si l'on voulait rechercher l'étymologie du nom de la ville la plus belle et la plus florissante de l'État de l'Alabama (la *Mobile*), il suffirait de flâner quelque peu dans ses principales rues, et surtout le long de ses *wharfs* ou quais, et d'y observer le *mouvement* commercial extraordinaire qui se manifeste sur tous les points. Quand on arrive de la Louisiane dans l'État de l'Alabama (ils ne sont pas très-éloignés l'un de l'autre,

comme on le sait), il semble que l'on y respire plus à l'aise. La simple élévation du sol sur lequel est bâtie la Mobile rafraîchit, en quelque sorte, la vue au plus haut degré, et l'on ne peut s'empêcher de la comparer avec l'emplacement plat et monotone de la Nouvelle-Orléans, que l'on vient de quitter. Veut-on faire une excursion en dehors de la ville? l'on n'éprouve à Mobile que l'embarras du choix : partout où s'étendent les regards, ce ne sont que bocages verdoyants et touffus, pittoresques ondulations du terrain, prairies émaillées de fleurs et veloutées d'un riche gazon; contraste frappant avec les marécages et les fondrières, où se trouve engagé quiconque essaie une promenade aux environs de la « ville du Croissant » (la Nouvelle-Orléans). De ce qui précède, il résulte que le climat du sud de l'Alabama * est beaucoup plus salubre que celui de la partie méridionale de la Louisiane : ce sont des faits que l'on constate par le bien-être qu'on y éprouve, et la santé dont on y jouit.

La Mobile est située au fond d'une baie qui a 30 milles de longueur. Bien qu'elle soit large de près d'une lieue, elle ne présente vers le milieu de sa nappe qu'un lit navigable assez étroit. Des pieux, fixés au fond de l'eau, et bordant chacun des côtés de ce lit, dans toute leur longueur,

* Mot indien qui signifie « Ici nous nous reposons. »

avertissent les vaisseaux qui montent ou descendent, de ne s'aventurer ni à droite ni à gauche de ces limites. Encore n'y a-t-il que les bâtiments tirant 8 pieds d'eau, au *maximum*, qui trouvent assez de profondeur dans ce cours navigable. Aussi les gros navires sont-ils obligés de se tenir en rade à l'extrémité de la baie, quelque houleuse que soit la surface du golfe du Mexique, qui en est proche. En gagnant cette portion de la baie, afin de m'y embarquer pour la Havane, je ne pus m'empêcher d'admirer le spectacle intéressant de cette nombreuse flotte de grands bâtiments, dont plusieurs avaient pour destination le Havre, Bordeaux et Marseille. C'est au moyen de petits steamers *de place* qu'ils déchargent leurs cargaisons d'outre-mer, et qu'ils reçoivent à leur bord les balles de coton, produit principal de l'Alabama. Le sucre, également, en est exporté en quantités assez considérables.

Pendant mon séjour à Mobile, j'ai remarqué que certains commerçants employaient pour le nettoyage de leurs barriques à sucre un procédé des plus singuliers. Un soir que je suivais l'un des quais les plus importants, j'aperçus trois ou quatre vaches, arrivant isolément de quartiers opposés, et s'acheminant, à qui mieux mieux, vers quelques tonneaux, vidés de leur sucre dans la journée, et probablement disposés par le marchand dans une pose inclinée, pour faciliter l'exécution de

son dessein. Chacun de ces animaux se hâta d'introduire sa tête à cornes dans la barrique pour en lécher la superficie intérieure. La partie la plus concrète de l'enduit sirupeux ainsi enlevée sans frais, l'épicier n'a eu sans doute d'autre peine à prendre, le lendemain, que de rincer son tonneau avec un peu d'eau bouillante.

La population actuelle de la Mobile est de 16,000 âmes. Cette ville fut fondée par les Français en 1700. Depuis lors, elle a changé trois fois de maîtres : les Anglais s'en emparèrent en 1763 ; les Espagnols en 1786 ; enfin, elle fut cédée, en 1813, par ces derniers aux États-Unis. Lors de la prise de possession par les Anglais, une portion considérable de la colonie Alabamo-française alla rejoindre les Français de la Louisiane. Ce ne fut que quarante ans plus tard, en 1803, que ce dernier État fut acheté à la France au prix de 15 millions de dollars, c'est-à-dire de 75 millions de francs.

A moins de s'embarquer dans un brick ou goëlette à voiles, qui met communément huit ou neuf jours pour aller de la Mobile à la Havane, on ne trouve qu'une fois par mois l'occasion d'accomplir ce trajet en traversant le golfe du Mexique. Un steamer de la malle royale des Indes occidentales relâche du 20 au 25 de chaque mois auprès de la *pointe de Mobile,* si toutefois il n'a pas été retardé par quelque tempête ou bourrasque con-

traire; mais, qu'il en ait ou non le loisir, il ne s'arrête à la pointe de Mobile que pendant l'espace de deux heures, juste ce qu'il faut pour y déposer la malle de Vera-Cruz, et pour recevoir du petit steamer de place de Mobile celle des États-Unis. Cela fait, il s'empresse de lever l'ancre et de tourner sa proue vers l'île de Cuba.

L'usage veut qu'un petit steamer descende tous les jours jusqu'à l'extrémité de la baie, à partir du 20 du mois jusqu'au 26; car le paquebot anglais ne s'écarte jamais du point de son règlement, qui lui enjoint de ne prolonger à Mobile, pour aucun motif, son temps d'arrêt. Je fus plus heureux qu'un groupe de trente autres voyageurs, qui, le mois précédent, avaient manqué le passage, bien qu'ils eussent descendu la baie pendant deux jours consécutifs pour voir s'il était en vue. — « *Le Thames* » (Tamise), dans lequel je réussis ainsi à traverser le golfe du Mexique, est un paquebot appartenant à la Compagnie qui lança naguère l'infortunée « *Amazone.* » Depuis six ans seulement, les steamers des Indes occidentales ont l'habitude de relâcher à la pointe de Mobile. Un motif bien grave a engagé la Compagnie à leur tracer cet itinéraire; c'est afin d'éviter les redoutables rochers des *Alacranes*, sur lesquels deux de leurs magnifiques paquebots à vapeur, *le Tweed* et *le Forth*, se perdirent corps et biens, il y a six ou sept années. En cinglant vers le Mexique, ou

vice versâ, les steamers rencontrent à la pointe de Mobile le sommet, pour ainsi dire, d'un triangle, tandis que les écueils *Alacranes* sont placés presque géométriquement sur le point de la base de cette figure, vers lequel l'on abaisserait une perpendiculaire de ce même sommet.

Les eaux du golfe du Mexique m'ont paru d'une teinte encore plus bleuâtre que celles de la Méditerranée. Pendant la nuit, ce large ruban onduleux, formé par le sillage du navire, prend une nuance jaune, brillant effet dû à la multitude de *pyrosômas,* et d'autres poissons appartenant à l'espèce phosphorescente qui peuple surtout les mers tropicales. Grâce à la marche rapide du « *Thames,* » nous découvrîmes les côtes de Cuba le troisième jour après avoir perdu de vue le phare de Mobile. Si Christophe Colomb eût doublé le cap San-Antonio que nous apercevions à l'horizon, sur la droite, il ne fût pas mort dans la persuasion que Cuba n'était qu'une immense presqu'île, s'avançant de la côte orientale de l'Asie, la même qui avait été décrite avec tant d'enthousiasme par Marco Polo et sir John Mandeville, comme dépendant de l'empire du « Grand-Khan » de Tartarie, enfin, celle qu'il avait vue tracée sur la carte de Toscanelli. Bref, si l'illustre amiral, dans son troisième voyage, n'eût pas rebroussé chemin, au milieu d'un ouragan, pendant qu'il côtoyait les rivages nord-ouest de cette île célèbre, il eût conçu,

aveç un juste orgueil, une idée exacte de l'immensité de ses découvertes. Au moment de descendre dans la tombe, il croyait n'avoir rendu à l'humanité d'autre service que celui d'ouvrir un passage direct entre l'ouest de l'Europe et l'est de l'Asie; il ignorait complétement qu'il avait découvert une nouvelle partie du monde.

Le port de la Havane est le plus beau de ceux que j'eus occasion de visiter dans le Nouveau-Monde, en exceptant l'incomparable baie de la «Ville impériale» (New-York). Le terme *Havana,* sous lequel on le désigne, est parfaitement appliqué : il signifie, en ancienne langue espagnole, «port par excellence.» Son entrée n'est guère plus large que celle du port de Marseille, mais il s'élargit et s'agrandit tout-à-coup; alors il apparaît comme un lac immense qui, à la distance d'une lieue environ du chenal d'entrée, se courbe vers le sud-ouest; si bien que la ville elle-même, vue à vol d'oiseau, semble être gracieusement placée sur une île, ou du moins sur une presqu'île dont l'isthme serait fort étroit. Vers l'extrémité gauche de la baie, nous avions sous les yeux, en entrant, l'imposante forteresse du «*Moro,*» qui mériterait certes la dénomination d'*Imprenable,* car, quelque faible que soit sa garnison, il ne faudrait pas moins de 60,000 hommes, à ce qu'on prétend, pour la prendre d'assaut.

C'est du côté droit que se dirigent plus volon-

tiers les regards des passagers, du haut du tillac. A peine ont-ils doublé la « Faròla » ou phare, à la pointe de la jetée, que la ville royale de la Havane s'étale devant eux, semblable au tableau délicieusement animé de quelque région enchanteresse. Avant même de mettre pied à terre, tous s'écrient à l'envi : « Qu'elle est digne d'être la cité principale de cette île de Cuba, à laquelle ont été prodiguées tant d'épithètes d'admiration, telles que « la Reine des Antilles, » « la Perle des mers américaines, » « le plus beau joyau de la couronne des Espagnes ! » Indépendamment de la forêt de mâts, ornés de drapeaux et de banderoles, qui dénotent l'existence, au sein du port, d'une multitude de navires de toutes les nations étrangères, l'œil est charmé par l'aspect d'un grand nombre d'élégants bateaux, munis d'un auvent en soie verte ou cramoisie, qui, semblables aux gondoles de Venise, sillonnent rapidement dans tous les sens la surface de l'eau. J'eus une occasion on ne peut plus favorable pour observer à souhait l'ensemble de ce ravissant spectacle. Ce fut à quatre heures de l'après-midi que nous quittâmes le golfe de Mexique pour entrer dans le port de la Havane, et jamais plus brillante journée n'avait lui pour les mortels sous la voûte des cieux !

Une ville aussi splendide que la Havane mérite, à coup sûr, que le voyageur, pour jouir du bonheur de la contempler, lutte contre les obstacles

qui sont de nature à l'empêcher de parvenir à son but. Ici je fais allusion à ces petites tracasseries auxquelles sont exposées les personnes qui arrivent des États-Unis sur les côtes de Cuba.

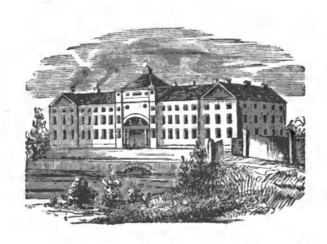
Dès que notre bâtiment eut jeté l'ancre, nous reçûmes la visite d'un alguazil, ou lieutenant de police, accompagné d'un interprète. Après s'être assuré que les passeports sont parfaitement en règle, ce fonctionnaire remet à chaque passager un permis de débarquement ; mais le bagage n'y est pas compris. L'on prend donc une gondole, afin d'aller chercher à la douane un nouveau permis pour ses effets. Là, le petit billet que l'on a reçu de l'alguazil est présenté à trois vénérables personnages assis devant leurs pupîtres, dans des pièces séparées ; chacun de ces messieurs y appose à la hâte quelque paraphe hiéroglyphique, ce qui est de rigueur ; puis vous vous pressez de retourner à bord du navire. En voyant les signes cabalistiques tracés à la douane sur votre billet, l'alguazil n'hésite plus à vous autoriser à emporter votre bagage. Outre le délai qui résulte de ces interminables démarches, il faut encore se résigner au prix passablement élevé qu'entraînent ces trois courses en gondoles.

La Havane, ainsi que la région d'alentour, parée de sa végétation tropicale, se découvre à celui qui s'en approche en venant des côtes de l'Amérique du Nord, sous un aspect tellement dif-

férent de ce que l'on a pu voir de plus beau, même aux parties méridionales des États-Unis, que l'on se croirait transporté aux antipodes de la grande République américaine. Mais avant de pouvoir se livrer au plaisir des yeux, au moment du débarquement, l'on s'étonne de la subtilité avec laquelle l'odorat vient usurper les droits de la vue. A peine a-t-on fait quelques pas dans la ville qu'on est comme enivré, tant les rues sont littéralement embaumées par des essences extrêmement suaves. Cette atmosphère aromatisée est due en partie aux émanations des épices odorantes de la zône intertropicale, dont la Havane est le vaste *emporium;* mais elle est produite surtout par la quintessence, en quelque sorte *virginale,* du tabac à cigare. Nulle part, à ce qu'affirment les connaisseurs, l'on ne saurait apprécier aussi justement que dans l'île de Cuba le véritable parfum de ce narcotique si universellement populaire. Rien qu'en le transportant à travers le golfe du Mexique ou de Floride jusqu'aux États-Unis, une certaine portion de son bouquet éthéré se dégage et se perd, quelques précautions que l'on prenne pour l'en empêcher. D'après les rares propriétés dont jouit, comme nous venons de le voir, le tabac de Cuba, il ne paraîtra pas surprenant que bon nombre de dames et de jeunes filles havanaises fument non pas précisément le cigare proprement dit, mais de minces cigarettes composées de bourgeons ou de follicules,

provenant de la qualité la plus fine de la plante : ils sont pour le tabac ce que sont, par exemple, les fleurs de *pekoë* pour le thé. Les fameux cigares, dits *régalias*, sont fabriqués dans les boutiques mêmes de la ville, et comme la porte du magasin reste toujours ouverte, à raison des grandes chaleurs, les émanations suaves dont nous avons parlé se répandent sans peine au dehors.

Au cas où le lecteur visiterait un jour la Havane, il ne sera peut-être pas fâché d'apprendre que les cigares de la qualité la plus parfaite se fabriquent chez le señor *Garcia*, dans la « Calle de l'Obispo » (rue de l'Évêque), en face le palais du capitaine-général.



CHAPITRE VI

LA HAVANE

Effets des ouragans. — Maisons coloriées. — Voitures dites *volantes*. — Le Paseo, ou Champs-Élysées des Havanais. — — Galanterie espagnole. — Opéra italien. — Spectacle magique en plein air. — Sylphides espagnoles. — Vue à travers une fenêtre grillée. — Un amant malheureux.

Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,
Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,
Ces golfes couronnés de bois silencieux,
Ces lueurs sur la côte, et ces chants sur les vagues,
N'avaient ému les sens de voluptés si vagues.

(LAMARTINE, *Graziella*.)

Dès le commencement de ses courses dans la ville, l'étranger s'aperçoit que les rues sont assez étroites, mais fort propres. On remarque ensuite l'élévation peu considérable des maisons, qui ne dépassent pas, ordinairement, le deuxième étage : c'est là, à ce qu'il paraît, une utile précaution contre les effets des tremblements de terre et des ouragans dont la Havane, ainsi que d'autres localités de l'île, ont plus d'une fois été victimes. La

plupart des façades des habitations, sont peintes en bleu azuré, couleur éclatante produite par le lapis-lazuli ou par le mélange de certains sels de cuivre et de cobalt. Quelques-unes le sont également en jaune serin, au moyen d'une préparation de chrôme et d'oxyde d'argent.

L'opulente ville de la Havane se présente sous des phases diverses, suivant le moment de la journée où on l'étudie : je crus y remarquer chaque jour trois périodes bien tranchées. Depuis l'aube jusqu'à dix heures du matin, une animation extraordinaire règne dans les rues et les carrefours. Une longue file de petites charrettes se hâtent, à la première aurore, de porter au marché leurs fruits et leurs fleurs. Çà et là une multitude de travailleurs nègres se rendent à leurs occupations ; il est curieux de voir avec quel soin ils s'affublent de manteaux épais comme des couvertures, dans la saison la plus chaude, afin que la fraîcheur matinale ne fasse pas rentrer la transpiration qu'ils éprouvent pendant la nuit dans leurs demeures trop étroites.

A mesure que l'heure avance, une foule de négociants, vêtus de vestes en toile blanche, et coiffés d'un chapeau de paille-Panama, se dirigent d'un pas empressé dans tous les quartiers, les uns vers leurs bureaux respectifs, les autres à bord de quelque navire qui les intéresse. Vers onze heures, et même un peu plus tôt, cesse complétement la

brise de mer, produite par les vents alizés, qui rend en toute saison les matinées si supportables à la Havane. Dès lors, jusqu'à quatre ou cinq heures du soir, la ville entière reste plongée dans une sorte de langueur. On ne rencontre dans la rue que des esclaves commissionnaires, roulant des tonneaux ou des brouettes chargées de marchandises, ou bien un porteur d'eau dont le cri est rafraîchissant pour l'oreille dans cette circonstance : « Voici, dit-il (*agua mas fria que la nieve*), de l'eau plus froide que la neige de la montagne ! » De temps en temps, on remarque aussi un planteur ou l'un de ses commis longeant isolément le trottoir, et cherchant le plus possible à profiter de l'ombre projetée par l'une des rangées des maisons.

Quand le soleil a cessé de darder verticalement ses rayons, la scène change merveilleusement. Les négociants et commerçants blancs, qui étaient *rari nantes* au milieu de la journée, remplissent de nouveau toutes les rues et tous les quais. Mais la décoration la plus agréable de ce troisième acte consiste en un essaim d'élégantes voitures appelées *volantes,* qui commencent à parcourir la ville dans toutes les directions. C'est dans ces voitures que les femmes et les filles des plus nobles hidalgos sortent pour faire leurs visites ou leurs emplettes. La caisse d'une volante a, jusqu'à un certain point, la même forme qu'un grand cabriolet parisien; mais les ressorts qui la tiennent suspendue sont

très-volumineux, et les deux roues, qui sont presque aussi hautes que la volante tout entière, se trouvent placées derrière la caisse. A travers une large ouverture pratiquée, à cause de la chaleur, dans la partie postérieure de ces voitures, et qui peut être close à volonté, l'on observe distinctement les bustes gracieux des dames, presque toujours au nombre de trois, qui s'y font conduire. La charmante mantille espagnole en soie foncée couvre une portion de leurs cheveux d'ébène : elle remplace le chapeau que les Havanaises ne portent presque jamais ; puis ce voile exquis va tomber négligemment sur leurs épaules. Le postillon d'une volante chevauche toujours sur l'un des deux mulets qui la traînent ; son costume est des plus pittoresques. On sait à quel point les nègres affectionnent les couleurs gaies et éclatantes : notre postillon se prodigue donc force galons d'or et d'argent, et il ne manque jamais de se procurer de magnifiques éperons en acier étincelant. Du reste, ces postillons connaissent parfaitement leur métier. Bien que la plupart des rues soient trop étroites pour livrer passage à deux volantes de front, il n'arrive presque jamais d'accident, même aux détours. Lorsque deux de ces voitures se rencontrent, l'une d'elles s'arrête aussitôt, soit par complaisance, soit par contrainte. Ici, de même que dans des circonstances de la vie bien plus graves, la loi du plus fort joue son rôle. Parfois,

l'on entend la voie argentine de la maîtresse ordonner à son automédon de bien se garder de céder la voie à son rival.

Une fois les visites et les autres courses accomplies dans l'intérieur de la ville, bon nombre des volantes se rendent au *Paseo*, ou promenade publique. Celle-ci se trouve immédiatement hors des murs ; elle rappelle assez, par l'animation concentrée qu'elle présente aux heures fashionables, la *Cascina* de Florence, bien que son étendue soit inférieure à celle de ce dernier lieu de rendez-vous. Rarement y remarque-t-on des cavaliers caracolant, comme ailleurs, sur des coursiers fougueux : ces messieurs ont communément pour habitude de flâner, le cigare à la bouche, le plus près possible des volantes. Si, par hasard, l'un d'eux s'écrie, comme cela arrive souvent, en signalant à son compagnon quelque beauté qui passe à côté d'eux : « Ah ! quelle ravissante créature ! » les usages autorisent la dame, si elle l'entend, à répondre : « Je vous rends grâces, señor. » — Le code des convenances havanaises va encore plus loin ; dans le cas que voici, par exemple : une dame de Cuba qu'aborde un homme de sa connaissance avec cette phrase usuelle : « Señora, je me mets à vos pieds, » peut et doit lui dire : « Et moi, señor, je vous baise les mains. » Ce peu de paroles sont proférées avec cette grâce et cette dignité qui

étaient l'apanage des femmes Castillanes du temps de la chevalerie.

Le dîner dans le grand monde havanais, se sert ordinairement à la tombée de la nuit, qui arrive, comme on le sait, dans les latitudes tropicales, bien plus tôt, même en été, que dans les pays plus rapprochés des pôles. En se levant de table, on court au spectacle, et celui du Théâtre-Tacon n'est certes pas à dédaigner. Une troupe italienne fort distinguée (dont les *prime-donne* sont la *Stefanoni* et la *Bosio*, et dont les ténor et basse sont *Salvo* et *Marini*) est, depuis le gouvernement de l'avant-dernier capitaine général, engagée à l'année pour l'Opéra de la ville. Durant les quatre mois de chaleurs excessives, les théâtres chôment nécessairement, d'autant plus que toutes les notabilités sont allées respirer librement l'air embaumé des jardins de leurs villas. Dans cet intervalle, la troupe italienne va faire une tournée lucrative à Philadelphie, New-York, Boston, etc., et quelquefois jusqu'à la capitale du Mexique.

L'Opéra de la Havane, placé hors du mur d'enceinte, est un théâtre fort beau à l'intérieur : la salle est grande, parfaitement ventilée, et ornée avec un goût que maint grand théâtre de l'Europe ne ferait pas mal d'imiter. Le public havanais a la prétention d'être connaisseur consommé en fait de musique, et pourtant il a ac-

cueilli assez froidement la Philomèle suédoise, Jenny Lind.

Pendant les belles soirées, un genre intéressant de spectacle en plein air partage, jusqu'à un certain point, la vogue du *Teatro-Tacon* (ou l'Opéra). Nous voulons parler de l'aspect féerique que prend la *Plaza de las Armas*, au moment du concert militaire. Au-dessous d'un massif de superbes palmiers de l'espèce dite *Royale*, qui s'élèvent au centre de cette magnifique place, un orchestre d'élite y exécute, pendant près de deux heures, les morceaux les plus exquis des répertoires européens. Mais la partie essentielle de ce spectacle, c'est la foule immense d'élégants et d'élégantes, qui ne cessent de circuler le long des quatre côtés de ce vaste carré verdoyant. A ce moment, les hommes ont revêtu leur toilette du soir, savoir, le frac en drap noir et le gilet blanc : ils ont également remplacé le chapeau de paille-Panama par le feutre noir de France ou d'Angleterre.

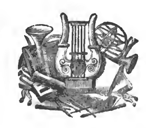
Pour ce qui est des dames, elles sont aussi splendidement habillées que si elles allaient à un bal de cour : presque toutes sont décolletées; elles sont éblouissantes de bijoux d'or, de perles et de diamants. Parfois, quelques-unes, même des plus recherchées, entremêlent dans leurs cheveux, qui ressemblent à du satin noir, un certain nombre de ces insectes brillants que l'on ne rencontre que

sous les tropiques, et dont l'éclat égale celui du saphir, du rubis et de l'émeraude. La robe qui fait partie de cette toilette du soir est composée presque exclusivement de dentelle blanche, ou bien de riche soie jaune ou rose; sur cette robe la mantille noire est jetée et disposée avec cette grâce dont on dirait que les Espagnoles ont seules le secret. Dans les moments des plus grandes chaleurs, plusieurs, parmi ces houris, se tiennent, pendant le concert militaire, dans leurs volantes, qui forment un riche encadrement autour de la place; elles ne laissent jamais en repos l'éventail qu'elles tiennent à la main. Une conversation s'engage fréquemment entre elles et quelque *caballero* (cavalier), qui se détache d'un groupe de promeneurs pour leur présenter ses hommages. Si quelque chose pouvait ajouter au prestige de la scène élyséenne qu'offre la Plaza de las Armas pendant la durée de la musique, ce serait la clarté éblouissante des étoiles qui scintillent par myriades audessus de la tête des spectateurs. Les Cubains n'exagèrent pas beaucoup quand ils disent que chacune de leurs étoiles tropicales brille comme une lune, la lune comme le soleil, et que le soleil luit comme un firmament embrasé.

Dès que le concert est terminé, le capitaine-général et sa famille rentrent de leur balcon dans l'intérieur de leur palais, qui occupe l'un des côtés de cette belle place « des Armes; » les vo-

lantes emmènent, avec une célérité quasi-électrique, les dames à leurs hôtels ou au bal, si c'en est la saison. Quant aux hommes, ceux qui ne veulent pas rejoindre leurs femmes et leurs filles, vont se réunir au café de « la Dominica, » célèbre, non-seulement parce qu'il est le premier de la ville, mais surtout à raison des immenses quantités de gelée de guyava que l'on y fabrique, et que l'on exporte jusqu'aux points les plus éloignés de la terre. Depuis le matin, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, la fabrication de cette confiture exquise est sans cesse en activité ; aussi, ceux qui tournent l'angle des deux rues que forme « la Dominica » respirent-ils les vapeurs embaumées qui sortent continuellement par ses portes et ses croisées ouvertes. Jusqu'à minuit, et même plus tard, la Havane conserve les dehors d'une gaieté bruyante. Tandis que vous admirez, en flânant çà et là, la splendeur du gaz qui éclaire les rues et les magasins, vos regards sont souvent distraits par la vue d'une assemblée de *señoras* assises dans leurs demeures, ou plutôt se berçant et se dandinant dans des *butacas,* espèce de fauteuil américain que l'on nomme « *rocking-chair.* » L'on jouit, en quelque sorte malgré soi, de ce curieux coup d'œil, car, dans une multitude de maisons, les appartements, même ceux où ont lieu les *tertulia* ou réceptions, se trouvent au rez-de-chaussée, de telle sorte que le passant voit de la rue tout

ce qui s'y passe, à travers les énormes fenêtres grillées et non vitrées. Au moment de se retirer, l'on ferme ces grosses portes-fenêtres (*puertas ventanas*, on les désigne ainsi) au moyen de volets seulement. L'observateur pourrait, de plus, apercevoir du dehors une magnifique volante dorée ou argentée, qui, chose étrange, fait partie intégrante de l'ameublement de plus d'un salon du rez-de-chaussée, et, ce qui est encore plus singulier, la maîtresse de la maison s'y installe quelquefois, à une heure où elle attend des visiteurs. En vous éloignant de ce dernier poste d'observation pour regagner votre hôtel, vos oreilles sont charmées, à diverses reprises, par la mélodie d'une guitare accompagnée par la voix de quelque amant désespéré qui exhale son âme au-dessous du balcon de celle qu'il adore.



CHAPITRE VII

CUBA

(*Suite.*)

Lits durs. — Scorpions. — Araignées horribles. — Alcarazas. — Entremets des créoles. — Dessert tropical. — La dévote et son page. — Mausolée de Christophe Colomb. — Climat bon pour les poitrinaires. — Traitement de la fièvre jaune. — Matanzas. — Chaleur insupportable. — Plantation à sucre. — Rhum. — Vin de champagne.— Les chimistes et les cuisinières. — Exportation énorme de sucre.

TITANIA. Weaving spiders, come not here :
Hence, you long-legged spinners, hence :
Beetles black, approach not near ;
Worm, nor snail, do offence.
(SHAKESPEARE, *Songe d'une nuit d'été.*)

May virgins, when they come to mourn,
Male incense burn
Upon thine altar! then return,
And leave thee sleeping in thine urn.
(HERRICK.)

Lorsqu'on entre dans sa chambre à coucher pour la première fois, on s'empresse aussitôt (ainsi que cela m'arriva) de sonner le *cameriere*, et de lui reprocher d'avoir oublié d'y apporter un lit; mais le nègre ou la négresse qui monte, ne fait que montrer sa double rangée de dents d'ivoire,

en riant d'étonnement, quand, de nouveau, vous demandez un *colchon* ou matelas. Effectivement, les lits havanais, tant dans les hôtels publics que dans les maisons privées, ne contiennent ni matelas, ni draps, ni couvertures. Rien qu'un traversin, ou un oreiller, et une sorte de couvre-pieds, qui sont disposés sur un morceau carré de quelque étoffe très-forte, laquelle a été solidement clouée sur la charpente horizontale du bois de lit. De tous les points du ciel-de-lit sont suspendus des moustiquaires : ce tissu fin et serré doit être préjudiciable à la santé, attendu qu'il empêche une circulation convenable d'air pur autour de l'individu emprisonné dans ce lit bizarre.

Il y a nécessairement une sorte de gradation dans la qualité des lits : celui du Cubain qui jouit de peu d'aisance, par exemple, est en canevas écru, semblable à celui dont on fabrique les voiles, et le bois, resté brut, est vierge de peinture ou de vernis aucun. Dans le lit du riche bourgeois, la toile où il peut chercher le sommeil est parfaitement blanche, et tous les supports ligneux sont en acajou ou en palmier habilement colorié. Enfin, le noble *hidalgo* étend sa personne sur une étoffe des plus précieuses, soit en satin épais et moiré, soit en drap d'or ou d'argent, et la charpente de son lit est composée de bois de rose, de palissandre ou de cèdre odorant, le tout artistement peint et travaillé. Il arrive quelquefois, au moment d'en-

trer dans son lit, que l'on aperçoit un scorpion blotti entre le couvre-pieds et l'étoffe qui sert de matelas. Cela doit être rare, cependant, car, durant mon séjour à la Havane, je ne vis pas un seul scorpion dans l'*intérieur* des habitations, bien que j'examinasse soigneusement mon lit chaque soir, par suite d'un avis que j'avais reçu à ce sujet. On ne peut pas en dire autant d'une hideuse araignée noire, grosse comme la tarentule de Naples, que l'on observe trop souvent traînant sa masse rebutante sur les parois du mur ou sur le plafond de l'appartement.

On oublie bien promptement la présence d'insectes venimeux ou de reptiles, quels qu'ils soient, lorsque, en rentrant du dehors, on jette les yeux sur les *alcarazas*, qui tiennent en réserve, même au plus fort des ardeurs de l'été, une provision bienfaisante d'eau aussi fraîche qu'on peut la désirer. L'*alcaraza* est un vase soit en grès, soit en faïence ou en porcelaine, mais à l'état de biscuit, c'est-à-dire dépourvu d'aucun vernis vitrifié. La porosité qui en est la conséquence, bien qu'elle soit invisible à l'œil nu, lui laisse la propriété de refroidir tous les liquides que l'on y verse, par une évaporation analogue à celle qui maintient le sang humain à une température comparativement basse sous les latitudes les plus brûlantes de la zône torride. L'*alcaraza* est pareillement employé chaque jour pour rafraîchir le vin.

D'une année à l'autre, l'on ne constate pas un accroissement notable dans la population de la Havane. Le chiffre actuel, en y comprenant le faubourg de Regla, situé sur la plage opposée de la baie, est évalué à 220 mille âmes environ. Dans ce nombre, il y a une proportion considérable de créoles.

Dans quelques-unes des familles de ces derniers, l'on remarque, en ce qui a rapport aux usages de la vie, certaines coutumes qui ne s'observent guère que chez les Espagnols *pur-sang*. C'est ainsi, par exemple, que, dans le rang le plus élevé des créoles, tous les convives se lèvent de table à la fin du second service, du moins à la fin de celui où les derniers plats de viande et de légumes ont été consommés; après s'être promenés, en causant, pendant vingt minutes, dans une galerie aérée placée dans une autre aile de la maison, ils reviennent à la salle à manger. Les invités ont peine à se croire dans la même pièce où ils ont dîné tout-à-l'heure : non seulement ils n'y sentent pas la moindre odeur des mets qu'on y avait servis, mais ils aspirent, au contraire, les parfums les plus exquis, grâce à la variété infinie de fleurs et de fruits délicieux qui couvrent maintenant la table. Parmi ces fruits, l'on retrouve toujours le *guayava*, renommé pour la gelée qui en provient, ainsi que nous l'avons déjà dit; le *tuna*, de la grosseur d'un petit ananas, qu'on regarde comme

extrêmement sain ; la *zapitalla suave*, espèce de pomme sauvage d'un goût très-agréable ; enfin le *mamey*, dont la saveur tient tellement de l'ambroisie, que les natifs de Saint-Domingue, où il croît en grande abondance, se figurent que c'est la nourriture des âmes bienheureuses dans l'autre monde.

Pour la dame créole, le petit page est indispensable, comme suivant, lorsqu'elle se rend à l'église ; il porte, outre le volumineux *devocionario* (paroissien), un tapis qu'il étend sur les dalles du temple saint. Jamais l'on n'y rencontre de chaises, encore moins des *pews*, ou loges, à l'instar de celles que contiennent les églises catholiques en Angleterre et aux États-Unis. La plupart de ces dames restent agenouillées sur leurs tapis pendant la durée entière de la messe ; pour un petit nombre, le page est en outre chargé d'un épais coussin, ou bien d'une espèce de pliant, sur lequel, en cas de lassitude, la señora pourra s'asseoir.

L'une des églises les plus considérables de la Havane, celle de San-Francisco, a été, il y a peu d'années, annexée à la douane comme entrepôt supplémentaire. Son état de délabrement intérieur suggéra à la municipalité cette idée, d'autant plus raisonnable que les autres édifices religieux, disséminés çà et là dans la ville, sont de beaucoup trop nombreux et trop spacieux pour la proportion

des fidèles qui les fréquentent. On dirait que la piété des habitants est plus ou moins portée à la langueur, et qu'elle se ressent des effets énervants du climat. Quoi qu'il en soit de ce jugement téméraire, la grande masse de la population ne cesse de se récrier contre l'expropriation de leur église. Ils la réclament par des motifs basés sur une superstition pieuse. « San Francisco, disent-« ils, est le patron des ouragans; si l'on ne rend « pas au culte l'église qui lui était dédiée, le saint « nous retirera sa protection, et nous serons tous « exterminés par les éléments au premier jour! » Or, depuis une dizaine d'années, plus d'un épouvantable ouragan, dont on voit encore de nombreuses traces, est venu fondre avec une fureur inouïe sur la Havane et la région d'alentour. Les bons habitants ont donc quelque raison de craindre que, tôt ou tard, la belle capitale de la « Reine des Antilles » ne soit détruite de fond en comble, ou peut-être engloutie par l'un de ces violents tremblements de terre qui y ont par le passé manifesté leur présence.

Mais leur cathédrale devrait amplement les dédommager de la perte de l'autre temple; elle est, en effet, le mausolée de celui qui découvrit, il y a près de quatre siècles, leur île charmante. Ce n'est pas un simple cénotaphe que les heureux Havanais ont continuellement sous leurs yeux, car les cendres de Christophe Colomb y reposent réel-

lement. L'illustre navigateur mourut à Valladolid, comme chacun le sait, le 20 mai 1506. Son corps y fut déposé jusqu'en 1526, époque à laquelle il fut transféré dans son tombeau de famille, à Séville. Dix ans plus tard, cette précieuse dépouille fut transportée à cette île lointaine de Hispaniola, que l'amiral affectionnait tant de son vivant. Là, elle fut conservée religieusement jusqu'au moment où, en 1795, cette même île (Saint-Domingue) fut cédée à la France par les Espagnols. Au commencement du mois de janvier 1796, les restes de Colomb firent leur entrée solennelle à la Havane. Dès que l'escadre qui les avait à son bord fut signalée au large, sur la mer, des salves d'artillerie ne cessèrent de gronder triomphalement jusqu'à ce qu'elle eût doublé le « Moro, » en entrant dans le port. Aussitôt débarqué, le cercueil, qui était en plomb doré fort épais, fut remis au gouverneur général de Cuba, qui l'attendait sur la jetée entouré d'un brillant état-major. Un imposant cortége, ayant en tête l'archevêque avec son clergé, s'achemina ensuite vers la cathédrale. Aujourd'hui, ce n'est plus dans un cercueil que sont enfermés les restes mortels de l'amiral; ils sont contenus dans une urne en marbre blanc qui est placée dans une niche, du côté droit du maître-autel. Sur un piédestal, à peu de distance, au devant de cette urne, l'on aperçoit un buste que l'on dit être fort ressemblant, et au-dessous cette

épitaphe en espagnol : « *Les restes et l'image du « grand Colomb! Puissent-ils être conservés dans « cette urne pendant des milliers de siècles!* » Si jamais la Havane se voit découronnée de cette foule de glorieuses épithètes, qui peuvent se résumer en celle de « Reine des Antilles, » et qui toutes dérivent de son opulence commerciale, découlant de sa position topographique si éminemment privilégiée, elle continuera encore cependant à mériter une désignation bien au-dessus d'un titre royal quelconque, tant qu'elle ne cessera pas d'être la dépositaire du trésor que possède à l'heure qu'il est sa basilique principale. Certes, ce monument du génie apparaît de loin aux yeux de l'étranger avec une brillante et imposante majesté, comme l'antique « colonne de Pompée sur les plages d'Alexandrie. »

Le climat de la Havane jouit presque autant que celui de l'île de Madère de la réputation d'être favorable aux personnes atteintes de *consomption* et de phthisie. Ceux qui sont en proie à ces fâcheuses affections s'y établissent communément depuis la Toussaint jusqu'à la fin du mois de mars. Il est rare que l'été s'écoule sans que de nombreux cas de fièvre jaune s'y manifestent. D'après des renseignements que j'ai recueillis sur les lieux, cette affreuse maladie est caractérisée, quant à ces symptômes : 1° par de violentes douleurs dans toute la région postérieure de la tête ; 2° par une

coloration des ongles en noir ; 3° par un jaillissement de sang des pores et des gencives. Quand la mort s'ensuit, le cadavre tout entier présente une teinte jaune très-prononcée assez analogue à celle que communique à la peau une effusion d'acide azotique (eau forte) ; de là l'origine du nom que porte cette fièvre. Ordinairement elle dure trois jours, même quand elle doit devenir fatale. Quant à son mode de traitement, un Havanais fort instruit m'assura que les Européens, par exemple, réussissent en général à se tirer d'affaire, pourvu que, dès les premières attaques, ils aient recours : 1° à de l'huile d'olive en grande quantité; il faut en boire un litre, si on le peut; 2° à un lavement composé d'une décoction de guimauve; 3° à une saignée peu copieuse. Ces remèdes eurent les résultats les plus efficaces à l'égard de l'une des *prime donne* dont j'ai déjà parlé : elle fut atteinte de la fièvre jaune peu de temps après son arrivée à la Havane.

Matanzas est la ville la plus importante de Cuba, après la capitale, du moins en ce qui touche les rapports commerciaux de cette île avec la France et l'Angleterre ; sa population, qui est de 18,000 âmes, est inférieure à celle de chacune des deux autres grandes villes de l'île; à savoir : Puerto-Principe et Santiago-de-Cuba; cette dernière est située sur le rivage méridional.

Le 18 septembre de l'année qui vient de finir

(1852), plus de la moitié de Santiago a été détruite par un affreux tremblement de terre; et, effrayés par une violente secousse encore plus récente, la presque totalité des habitants consternés se trouvent, à l'heure qu'il est, campés sous des tentes, au bord de la mer.

La ville de Matanzas offre de loin un coup d'œil des plus pittoresques; mais en l'explorant de près, je n'y vis, en fait d'objets dignes de fixer l'attention, que sa magnifique caserne, son *alameda* ou promenade publique, et surtout sa vaste et profonde baie. Bien que cette localité ne soit pas beaucoup plus au sud que la Havane, la chaleur me parut y être mille fois plus accablante, et plus encore la nuit que le jour.

Aux environs de cette ville se trouvent éparpillées çà et là plusieurs plantations à sucre. Dès que le touriste en a visité une (ce qu'il ne devrait pas négliger de faire), il peut emporter une idée exacte de tout ce qui se rattache à l'extraction du sucre d'outre-mer. Comme la théorie de ces diverses opérations est connue aujourd'hui de tout le monde, il serait superflu d'entrer dans les détails de la fabrication. Nous n'expliquerons donc pas comment les cannes sont d'abord écrasées entre deux gros cylindres verticaux, ni de quelle façon la sève qui en découle est bouillie, à trois reprises différentes, avec des cendres de bois et de la chaux; nous passerons aussi sous silence la ma-

4*

nière dont la saccharate double de potasse (alcali provenant des cendres de bois employées) et de chaux est ensuite décomposée par l'acide sulfurique, etc. Les Cubains utilisent le résidu ligneux des cannes comme engrais; il porte le nom de *mégasse*. Quant à la mélasse ou sucre incristallisable, les planteurs de Cuba en retirent, par la distillation, une espèce de rhum d'une très-bonne qualité; ils l'appellent *rack*. Mais le rhum le plus fin s'obtient, tant à Cuba qu'à la Jamaïque, en distillant le *moscovado* ou sucre brut. Bien des personnes ignorent peut-être que cette même cassonade jaune des îles est un ingrédient indispensable (en minime quantité sans doute) pour développer le bouquet du vin de champagne *naturel*.

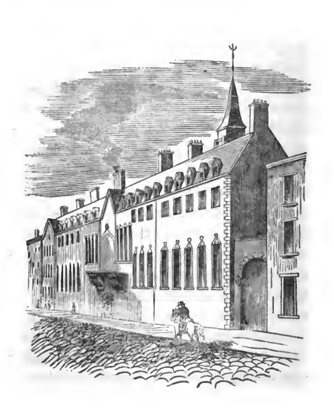
Nonobstant les dangers d'altération que court, de la part des brises plus ou moins salées de la mer, le jus sucré de la canne, à en juger par les expériences de certains savants de Paris, les planteurs de Matanzas n'en continuent pas moins à exploiter leurs florissantes sucreries à proximité, comparativement parlant, du golfe de Floride. Ils évitent, il est vrai, de franchir les limites où le sol commence à être imprégné, même légèrement, d'infiltrations salines; car l'effet immédiat du contact du sel avec le sucre, ainsi que la plus humble de nos cuisinières le sait, est la neutralisation presque complète de chacun de ces deux

corps; il se forme alors un véritable sel nouveau qui a reçu le nom de saccharate de soude.

Il règne une animation extraordinaire tout autour d'une plantation à sucre, surtout au moment de la récolte; chaque année, il y en a au moins deux; plus d'une fois, j'eus l'occasion d'en être témoin. C'est ainsi que, par exemple, de la route où l'on chemine, on aperçoit une bande de nègres, ayant pour tout vêtement un petit pantalon que l'on pourrait comparer à nos caleçons de bains. En les voyant frapper simultanément, aux pieds des cannes, avec de larges fourches ou faux qu'ils tiennent à la main, l'on serait tenté de les prendre collectivement, à raison de la régularité de leurs mouvements, pour une immense machine animée, si l'on n'entendait, en même temps, le chant sauvage qu'ils entonnent sans s'arrêter un instant. A quelque distance d'eux, l'on voit accourir un nombreux groupe de négresses chantant à leur tour, et portant de légers paniers contenant des provisions pour les travailleurs mâles. Sur la droite et sur la gauche, vos oreilles sont assaillies par un claquement de fouets, un hennissement de mulets et un mugissement de bœufs, tout cela appartenant à une seule plantation. Il est inutile d'ajouter que l'un des objets les plus saillants, c'est le surveillant blanc des esclaves, tenant incessamment à la main son formidable fouet.

La quantité de sucre exportée annuellement de

la Havane et de Matanzas, qui sont, à Cuba, les deux grands débouchés pour cet important article, est actuellement de 4 à 5 millions de quintaux. C'est à peu près la consommation totale de la Grande-Bretagne, laquelle en consomme proportionnellement deux fois autant que la France tout entière.



CHAPITRE VIII

CUBA

(Suite.)

Végétation luxuriante. — Champs couverts d'ananas, de caféiers, de cocotiers, de bananes, etc. — Palmier « Royal. » — Arbre-à-pain. — Tapioca. — Un chemin de fer cubain. — Un puits artésien. — Oiseaux colorés des tropiques. — Phoques. — Chiens muets. — Descendants des anciens Cubains. — Deux voleurs.

'Tis merry,' tis merry, in Fairy-land,
When Fairy birds are singing...
When the deer sweeps by, and the hounds are in cry,
And the hunter's horn is ringing.
(Walter Scott, *la Dame du Lac.*)

Rien ne peut donner une idée juste de l'extrême fécondité du sol de Cuba, ni de l'admirable variété que la nature a prodiguée partout à sa végétation. En allant de la Havane à Matanzas, nous traversions à chaque instant une scène nouvelle, où la beauté du paysage semblait devenir de plus en plus incomparable. Dans bien des endroits, l'on se souvient, malgré soi, du dessin de la ***Forêt vierge au Brésil,*** si habilement exécuté par feu

M. le comte de Clarac, de l'Institut, à cause de l'analogie entre la végétation qui y est représentée et celle que l'on a maintenant sous les yeux. Un peu plus loin, nous nous trouvions au milieu d'un vaste champ où l'on ne voyait, à droite et à gauche, que des ananas. Puis, nous entrions dans d'immenses plaines, çà et là montueuses, qui étaient couvertes de caféiers, de bananiers, de cotonniers, de cocotiers chargés de fruits; et, de loin en loin, sur un tertre élevé, se montrait un massif de gracieux palmiers royaux. L'on rencontre parfois, même aux portes de la Havane, un beau *hevæa* (caoutchouc) : si l'on y fait une incision à la tige avec un canif, la gomme élastique ne tarde pas à en exsuder, sous forme d'un liquide blanc, qui devient promptement brun et visqueux en s'oxydant à l'air.

L'arbuste qui produit le tapioca croît également sur divers points de l'île. C'est avec une fécule extraite de la racine de cette plante, laquelle est désignée sous le nom de *manioc*, que les indigènes de Cuba fabriquent leur pain de *cassave;* mais il est essentiel, avant d'opérer l'extraction de cette fécule, de dessécher les racines par une forte pression, puisque le liquide qui en découle est un poison énergique. Quant au tapioca, il s'obtient de la même fécule, par un procédé de granulation très-simple.

Au milieu de tous ces produits tropicaux, on

remarque fréquemment la même espèce d'arbre-à-pain que l'on rencontre aux Indes-Orientales. On retrouve à Cuba l'immense vigne sauvage (*grape-vine*) dont on a tant d'occasions d'admirer le développement dans les forêts qui bordent le Mississipi. Semblable à un serpent colossal, elle enlace d'abord de ses plis tortueux la tige de tel ou tel arbre séculaire, dans toute sa longueur. Puis, après s'être accrochée à la cime d'un arbre voisin, elle l'embrasse de la même façon spirale, mais en sens contraire. Dans sa marche descendante, il n'est pas rare de la voir ployer les deux troncs vénérables, au point d'en déterminer immédiatement la rupture. Sur d'autres parties de votre route, les mangliers épais répandent leurs larges ombrages.

Un végétal, dont l'importance égale celle de tous les autres réunis que nous avons cités, à raison des services signalés qu'il a rendus et qu'il rend encore à l'humanité, l'humble pomme de terre elle-même, fut trouvée, on le sait, par Colomb, dans l'île de Cuba, lorsqu'il y aborda pour la première fois. Il n'y a là, au fond, rien qui doive nous surprendre, quand il s'agit d'un pays si célèbre pour son tabac que l'est Cuba : personne n'ignore, en effet, que la pomme de terre et le tabac appartiennent, en botanique, à la même famille des *solanées*.

A peu de distance d'un certain point de la côte de cette île fortunée, une source d'eau parfaite-

ment douce jaillit sans cesse au-dessus de la surface de la masse salée qui l'environne. Il n'est pas rare de voir les Cubains, ainsi que les équipages de quelques bâtiments étrangers, aller s'approvisionner à ce puits artésien d'un nouveau genre.

Il y a un chemin de fer de la Havane à Matanzas, dont le trajet est de 80 milles; mais le touriste ne perd aucunement, en voyageant de la sorte, les agréments de la campagne dont nous avons parlé, attendu que le convoi marche avec une lenteur passable, qu'il s'arrête longuement à diverses reprises, et que nulle part, dans tout son parcours, le paysage n'est dérobé à la vue ni à droite ni à gauche. Cette voie ferrée, qui a un embranchement avec Cardeñas, est, du reste, parfaitement organisée. En cas d'un accident quelconque, les directeurs et leurs employés sont sévèrement punis, s'il est prouvé qu'on doit l'attribuer à la plus légère inadvertance de leur part. De plus, les wagons sont, à l'intérieur, très-confortables et d'une propreté extrême. Jamais vous n'y êtes tourmenté par cet odieux crachement autour de vous, qui fait partie des habitudes de la classe mâle aux États-Unis, dans presque toutes les phases de la vie. Vous n'y voyez pas, non plus, les bottes plus ou moins crottées de vos compagnons de voyage, appuyées, *à l'américaine*, par ceux qui les portent, sur les dossiers des siéges, tout près de vous. Les Cubains ont prévu le dan-

ger d'un pareil événement, vu que bon nombre d'Américains font de nos jours des excursions dans leur île; voilà pourquoi ils affichent dans chacun de leurs wagons un avis, priant, avec une fermeté polie, les voyageurs de ne pas profaner leurs « *asientos* » (siéges couverts de coussins) avec leurs pieds. En songeant aux avantages variés qui s'attachent au chemin de fer de Matanzas, l'on ne doit pas s'étonner ni se plaindre si le prix des places est assez élevé.

Il peut être utile, pour la gouverne des touristes qui visiteront après moi l'île de Cuba, de parler ici d'un embarras fort grave où je faillis me trouver, lors de mon excursion de la Havane à Matanzas, pour ne m'être pas muni préalablement à la police d'une permission spéciale de voyager dans l'intérieur de l'île. Je m'étais figuré que le petit passeport que m'avait remis l'alguazil, le soir de mon débarquement, aurait suffi : il n'en était rien. Et sans l'intervention du consul anglais à la Havane, qui me procura une audience particulière dn capitaine général, le Condé Alcoy (général Roncali), non-seulement je me fusse vu condamner à une amende assez forte, mais, en outre, il ne m'eût pas été permis de quitter l'île aussitôt que je l'aurais désiré.

Au fond, je ne trouvai pas ces mesures de police trop sévères, car nous étions à la veille de l'une de ces déplorables invasions de flibustiers,

auxquelles le feu pirate Lopez a si tristement donné la première impulsion; le gouvernement colonial les attendait. Ici, l'on ne peut s'empêcher de s'écrier, avec une juste indignation : « Jusqu'à quand les principales nations civilisées de l'Europe tolèreront-elles, les bras croisés, ces atroces tentatives, qu'osent réitérer encore, de temps en temps, les boucaniers américains contre l'île de Cuba? » A l'heure qu'il est, leurs projets de brigandage ont atteint un effrayant développement. La société inique que ces archi-bandits ont récemment organisée, sous le nom de « *Lone Star* » (l'étoile solitaire), a déjà étendu ses fatales ramifications jusqu'aux quatre points cardinaux de la belle République de l'Union. Elle devient, en quelque sorte, un immense arbre de mort, qui, semblable au *Bohun Upas* de l'île de Java, envenimera toute l'atmosphère morale de la nation, si l'on ne se hâte de l'abattre. Il appartient à l'Angleterre, surtout, de mettre la cognée à la racine, et d'exterminer sans retour l'affreuse hydre de discorde qui grandit à son ombre. Si jamais ces voleurs sur une grande échelle réussissent à s'emparer de la « Perle des Antilles », que la fière Albion tremble alors pour « l'émeraude » de ses propres possessions aux Antilles! Nous voulons parler de la Jamaïque, où les forbans pourront facilement aborder vingt-quatre heures après avoir mis à la voile de l'île de Cuba.

Ce n'est pas précisément à raison des revenus qu'elle rapporte, que l'Espagne désire conserver cette charmante colonie. Elle y tient surtout à cause de sa position topographique ; car ce n'est pas à tort que Cuba a été appelée la « clef du golfe du Mexique. » Le commerce de cette île, qui était jadis fermé à tous les étrangers, a été rendu libre en 1824, peu de temps après l'expédition du duc d'Angoulême à Cadix. Le fisc espagnol ne tirait presque pas de revenu de cette colonie, avant 1824. Nonobstant les bons effets de la liberté du commerce, l'île de Cuba, qui produit 12 millions de piastres (60 millions de francs) environ par an, en coûte à l'Espagne plus de 10 pour l'entretien d'une garnison de 25,000 hommes, d'une escadre considérable, et d'une multitude d'employés civils et judiciaires.

Le bureau général des postes à la Havane, est soumis à un arrangement qui mérite d'être signalé ici. Lorsqu'un étranger veut savoir s'il y a, ou non, des lettres pour lui, ce serait en vain qu'il adresserait des questions dans ce but, pendant un siècle, aux employés, dont pas un bien souvent ne sait d'autre langue que la sienne, l'espagnol. N'en ayant que des connaissances imparfaites, lors de mon arrivée à la Havane, je commençai, en toute confiance, à questionner en français, en anglais et en italien, les principaux commis de la poste l'un après l'autre ; c'était

comme si je les interrogeais dans la langue de la reine de Saba! L'unique moyen que l'on a donc pour s'assurer de ce qui intéresse tant, c'est de parcourir patiemment une liste volumineuse, que l'on affiche dans le vestibule extérieur, aussitôt après l'entrée au port de chaque navire venant de l'étranger. Malgré la grande attention avec laquelle, naturellement, chacun lit cette liste, souvent votre doute et votre perplexité persistent après l'avoir parcourue; car les employés espagnols écrivent au hasard une multitude de noms propres, qu'ils n'ont pu que deviner imparfaitement, en les examinant sur l'enveloppe de la lettre étrangère. Quelle que soit leur bonne volonté, ils défigurent, par conséquent, bien des noms, de façon à les rendre complétement méconnaissables.

Parmi les oiseaux qui peuplent aujourd'hui les bosquets et les savanes de Cuba, l'on peut distinguer le perroquet, l'oiseau-mouche et le *flamingo-rose* (flamand). Quand on considère de loin une vingtaine, par exemple, de ces flamands, l'on serait porté dans le premier moment à croire qu'il y a là un bataillon de soldats, en uniforme britannique de nuance écarlate : et cette image est confirmée par la vue d'un *flamingo* isolé, que l'instinct fait avancer au devant de sa bande qui stationne au milieu de la plaine. Indépendamment de la cigogne, qui est deux fois grande comme

celle de France, vous trouverez, comme originaires de l'île de Cuba, le pivert, le canard, la perdrix et le pigeon-ramier, qui est très-recherché des gourmets à cause de la saveur aromatique que communiquent à sa chair les épices dont il se nourrit. Quant au rossignol proprement dit, il ne se rencontre pas plus à Cuba que dans les autres régions du Nouveau-Monde, bien que les premiers navigateurs espagnols eussent cru, maintes fois, en entendre le mélodieux ramage. L'illustre Colomb se trompait de même, relativement à l'existence, dans cette île charmante, de la vache domestique. Il a été démontré, par M. de Humboldt, que les crânes trouvés par l'illustre amiral, sur la pointe qu'il appelait « *Alpha* et *Oméga,* » au lieu d'appartenir à la race bovine, ainsi qu'il se le figurait, provenaient d'une race colossale de phoques ou veaux-marins, qui abondent dans les parages voisins. Dans cette énumération nous ne devons pas omettre le *dumb-dog* ou chien muet, qui n'aboie jamais; l'*utia,* sorte de lapin très-estimé, et le *guana,* qui tient à la fois du serpent et de l'anguille, et dont la chair est très-délicate à manger.

Dans les gorges de certaines montagnes de Cuba, l'on a souvent trouvé des parcelles d'or natif, et l'huître à perles, précisément semblable à celle de Paria, se pêche en quantités considérables sur la côte méridionale. La tribu des *Monteros,* qui sont les descendants de la race primitive des

Cubains, semble avoir hérité du caractère doux et pacifique de ses ancêtres. Nous n'avons pas besoin de rappeler comment, en 1512, le roi Ferdinand reçut la soumission de la « Perle des Antilles » tout entière, sans qu'elle lui eût coûté un seul homme, à dater du premier jour de sa découverte. Aussi les Espagnols de ce temps-là n'avaient-ils nul prétexte pour appeler à leur aide, dans cette conquête, ces atroces instruments d'extermination des indigènes qu'ils employèrent si cruellement dans tant d'autres circonstances : nous voulons parler de cette race sanguinaire de chiens de chasse exotiques connus sous le nom de « *blood-hounds* » (chiens ayant soif du sang). Les aborigènes de Cuba croyaient à l'existence d'une autre vie : ils se figuraient, suivant *Petrus Martyr,* que les échos qui résonnaient du fond de certaines cavernes n'étaient autre chose que les voix des ombres de leurs morts qui demandaient de la nourriture. La découverte de cette colonie délicieuse eut lieu sept jours seulement après celle de *Guanahani,* la première terre où Colomb aborda dans l'archipel du Nouveau-Monde ; par conséquent elle fut connue avant Saint-Domingue et la Jamaïque. On comprend maintenant pourquoi l'immortel navigateur terminait habituellement ainsi les lettres qu'il adressait à Ferdinand et à Isabelle, du fond des bocages frais et fleuris de son île de prédilection, Cuba : « Souverains ! l'on pourrait séjourner

« dans cet élysée verdoyant jusqu'au dernier ins-« tant de sa vie ! »

Pour ce qui est de la population *hispanico*-cubaine, elle observe, généralement parlant, les lois d'une manière satisfaisante. C'est à l'énergie du général Roncali que la mère-patrie doit cet heureux état de choses. Sous quelques-uns des capitaines généraux qui le précédèrent, on assassinait souvent en plein jour dans les rues de la Havane. Ce n'est pas que le meurtre ne s'y manifeste plus; car, pendant que je me trouvais dans cette ville, un homme inoffensif fut tué dans l'une des principales rues, au grand jour, par un misérable qui le prit pour un autre dont il voulait se venger. Je fus frappé aussi par un incident extraordinaire qui arriva au moment même où je quittais la Havane pour retourner aux États-Unis. Nous sortions du port à toute vapeur, lorsqu'une gondole du gouvernement se mit soudain à notre poursuite et nous hêla pour que nous arrêtassions tandis que nous doublions la jetée extérieure de la *Farola*. Aussitôt l'alcade avec deux officiers de police sauta sur le pont, et se mit à la recherche, parmi les nombreux passagers, de deux jeunes commis qui venaient, dans cette même matinée, de s'enfuir de chez un négociant de la capitale en emportant une somme de 20,000 piastres (100,000 francs). Notre brave capitaine eut beau jurer ses grands dieux, de la meilleure foi du monde, qu'il n'avait pas de

voleur à bord, les argus de Thémis n'en continuèrent pas moins leurs recherches minutieuses. Avant l'expiration d'un quart d'heure, ils réussirent à dénicher les deux industriels dont ils suivaient la piste dans cette partie ténébreuse du fond de cale où l'on tenait entassée une immense cargaison de charbon anthracite : les voleurs s'étaient complétement cachés au milieu de cette masse asphyxiante.



CHAPITRE IX

LA FLORIDE

Le « Gulf-Stream, » ou grand courant équatorial. — Key-West (Floride). — Une fontaine de Jouvence. — Juan Ponce de Léon. — Tortues floridiennes. — Les Indiens-Séminoles et leur chef « Billy-Bow-Legs ». — Oscéola. — Ile de Guanahani. — Canal des Lucayos. — Arrivée à Savannah (Georgia).

But when he caught the *vision* wild,
The old man raised his face and smiled...
... Once more on prancing palfrey borne,
He'll carol, light as lark at morn.
(WALTER SCOTT.)

Non si può aver la rosa senza le spine.
(ARIOSTE.)

Une heure s'était à peine écoulée depuis que nous franchîmes la rade de la Havane, que déjà nous commencions à ressentir l'influence favorable du courant célèbre qui est désigné sous le nom du « Gulf-Stream. » Il décrit autour de la presqu'île floridienne la figure d'une immense lettre *S* renversée; de telle sorte que nous l'avions encore en poupe lorsque, dans une autre occasion, nous naviguions du *nord au sud* dans le golfe du Mexi-

5

que. Ici, au contraire, dans le golfe de Floride, son cours est du sud au nord et continue ainsi jusqu'à la hauteur du cap Hattéras, dans la Caroline du nord. Il traverse alors l'océan Atlantique par une ligne oblique, et va se dissiper dans les parages situés au-delà des îles Shetland, au nord de l'Écosse.

Nous relâchâmes à Key-West, « Clef-de-l'Ouest », la plus importante des trois grandes villes de la Floride : les deux autres sont Pensacola, près des frontières de l'Alabama, et Saint-Augustin, sur la côte orientale de la presqu'île. Cette dernière est la plus ancienne ville de l'Amérique du nord. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, son climat est regardé par les médecins comme utile pour la guérison des affections pulmonaires. A Key-West, nous embarquâmes cinquante énormes tortues vivantes, destinées aux amateurs de soupe *hujusce generis* dans la Caroline du sud, où nous devions en définitive nous arrêter. Ces testacées abondent en quantité fabuleuse aux environs du groupe d'îles qui se trouvent dans le voisinage immédiat, lesquelles, en raison de cette circonstance, ont reçu le nom de *Tortugas* (c'est-à-dire Iles-à-Tortues). On profite ordinairement, pour les surprendre, du moment où, au reflux de la marée, elles s'assemblent sur les rebords des rochers et semblent y dormir. Quelquefois on a recours, pour les pêcher du fond de l'eau, à un petit poisson

dont la tête est munie d'une infinité de suçoirs. Celui-ci s'attache avec un tel acharnement à tout ce qui n'appartient pas à sa propre espèce, qu'il se laisse couper en morceaux plutôt que de lâcher sa prise. Non-seulement une grosse tortue, mais encore un vorace requin a été pêché à l'aide de ce petit poisson singulier; le pêcheur n'a, pour réussir, qu'à le lier solidement au bout d'une ligne ou d'une corde. Parmi les tortues des Tortugas, il y en a d'une grosseur merveilleuse. L'année passée, un bâtiment, naviguant près de la côte orientale de la Floride, heurta ce que le capitaine crut d'abord, à cause de son aspect et de son volume considérable, être un rocher ; ce n'était autre chose qu'une tortue endormie sur la surface de l'Océan. Et notre propre bâtiment rencontra, dans une autre latitude du golfe de Floride, très-loin d'une terre quelconque, une tortue gigantesque qui nageait avec une rapidité inouïe. Il est présumable, à ce que l'on m'assura, qu'elle arrivait de l'une des îles Bahamas, et qu'elle se dirigeait vers les Tortugas, où elle devait retrouver peut-être des parents ou des amis. Quelque fécondes en tortues que soient les îles que nous venons de mentionner, elles n'en produisent aucune dont la carapace puisse servir à la préparation de l'écaille. Cette dernière espèce ne se rencontre guère que sur les côtes de l'océan Pacifique, qui sont situées entre le Chili et l'isthme de Panama. Dans le golfe

de Floride, nous eûmes en outre l'occasion de voir un nombre considérable de *nautilus* ou d'*argonautes* passer à droite et à gauche de notre steamer ; on dirait de délicieux petits navires en albâtre, avec toutes leurs voiles déployées, cinglant vers les plages de Lilliput.

Rien que le simple nom de la *Floride* réveille le souvenir de la manière curieuse et fortuite, dont ce pays intéressant fut jadis découvert. Au commencement de l'année 1512, le gouverneur de Porto-Rico, nommé Juan Ponce de Léon, apprit, de la bouche de certains vieux Indiens de l'île, qu'il existait, à deux semaines de navigation, vers le nord-ouest, un pays tellement fertile qu'il devrait être appelé le jardin du globe tout entier; que l'or, l'argent et les pierres précieuses, n'attendaient, au milieu des solitudes éternelles qui y règnent, qu'une main pour les ramasser ; mais, par dessus tout, que cette ravissante oasis était arrosée par une rivière dont les eaux jouissaient de la propriété de ramener à la jeunesse l'homme le plus avancé en âge. Or, Juan Ponce de Léon n'aspirait qu'à échanger les rides et les neiges de la vieillesse, dont il commençait à ressentir les atteintes, contre cette fraîcheur vivifiante et cette beauté vigoureuse que l'aurore de la vie peut seule accorder. Il se hâta donc d'équiper à ses propres frais huit caravelles, et à prendre la mer, pour aller à la recherche de sa fontaine de Jouvence.

Après avoir été ballotté plus de quinze jours par des tempêtes inusitées, et avoir perdu un de ses vaisseaux au milieu d'un ouragan, il arriva, le dimanche matin 27 mars, en vue d'une côte qui l'enchanta profondément, par la riche verdure et les fleurs éclatantes qui la paraient, même à l'extrême bord qui était baigné par la mer. Ce coup-d'œil, que dorait dans ce moment-là un soleil splendide, lui suggéra l'idée de donner à l'admirable région qui s'étalait sous ses yeux, un nom en quelque sorte de circonstance. « Comme c'est « aujourd'hui, s'écria-t-il, le dimanche des Ra-« meaux, qui se traduit en latin par les mots « *Pascha-Florida,* et comme cette plage que voilà « est frangée des fleurs les plus brillantes, ce pays « sera désormais désigné sous le nom de *Florida.* » A peine l'eut-il ainsi baptisé, qu'il vit accourir du fond d'une forêt une horde de sauvages tatoués, qui poussaient d'affreux hurlements. Sans lui donner le temps d'expliquer la nature toute pacifique de sa visite, ils se mirent aussitôt à décocher sur les caravelles une nuée de flèches.

Après un combat courageusement soutenu de part et d'autre, les sauvages prirent la fuite, et l'intrépide sire Ponce de Léon débarqua, afin d'aller à la recherche de la fontaine de Jouvence. Il continua à errer, pendant plusieurs jours, à travers des labyrinthes de verdure presque inextricables, et fit, plus d'une fois, l'expérience d'un bain froid.



dans telle ou telle pièce d'eau qui se présentait; mais point de fontaine de jeunesse! Bien au contraire; car, peu de temps après son retour à Porto-Rico, il mourut des suites d'une blessure vraisemblablement faite par une flèche empoisonnée, qu'il avait reçue dans son escarmouche avec les sauvages de Florida.

Indépendamment de la célébrité que la découverte de la Floride a acquise au nom de Juan Ponce de Léon, l'on voit, par l'épitaphe suivante, qu'il mérita, grâce à sa carrière antérieure, d'occuper une place distinguée dans les annales maritimes :

Mole sub hac fortis requiescunt ossa Leonis,
Qui vicit factis nomina magna suis *.

La Floride fut cédée par les Espagnols à l'Union américaine, en 1821. Depuis lors, le gouvernement fédéral y a trouvé, à diverses reprises, une rude besogne, suscitée par les Indiens *Séminoles*, dont il reste encore quelques tribus dans les forêts de l'intérieur de la presqu'île floridienne, que l'on appelle les *Everglades* (clairières toujours vertes). C'est ainsi qu'en 1835-1836 les Séminoles, ayant à leur tête *Oscéola*, chef extrêmement brave et habile, ne cessèrent de soutenir une guerre sanglante contre le gouvernement. Bien qu'à la mort

* Dans ce sépulcre reposent les os d'un homme, qui était un lion de nom, mais il l'était bien plus encore par ses hauts faits.

d'Oscéola ses preux guerriers se soient, en majeure partie, dispersés au loin, il existait pourtant, pendant mon séjour en Amérique, un lambeau de son ancienne tribu, assez formidable pour nécessiter la rentrée, dans la Floride, d'un nouveau corps d'armée expédié de Washington. C'est seulement depuis peu de mois que le *cacique* de ce restant de tribu a conclu un traité durable de paix avec ses maîtres blancs. Ce successeur d'Oscéola porte pour nom *Billy Bowlegs*, c'est-à-dire *Guillaume-le-Cagneux*.

En remontant le golfe de Floride (appelé par les Anglais le *Canal des Lucayos*), l'on éprouve un regret des plus vifs de ne pouvoir découvrir des yeux cette île de Guanahani, que nous avons mentionnée plus haut. Elle fait partie, cependant, du groupe des îles Bahamas, que nous avions sur la droite, à une distance qui n'était pas considérable.

Christophe Colomb lui donna, le jour mémorable de sa découverte (14 octobre 1492), le nom de *San-Salvador*, en l'honneur de Celui dont il plantait pour la première fois la croix dans le sol du Nouveau-Monde. C'est sous la désignation de « *Cat-Island* » (île des Chats) qu'elle est marquée sur les cartes anglaises et américaines. Nous nous arrêtâmes quelque peu, en nous dirigeant toujours vers le nord, au port florissant de *Savannah*, la plus grande ville de l'état de *Georgia*. Bien qu'elle

soit bâtie au milieu d'une immense plaine de sable, elle devient, à une certaine époque de chaque année, le séjour d'une multitude de familles de haut rang, qui s'y rendent du fond des États de Massachusetts, de Connecticut et de New-York; afin de jouir de la salubrité de son climat, et de l'ombrage agréable que produit, dans ses rues, une double rangée de magnifiques arbres, qui croissaient là, sans doute, longtemps avant que la première maison de la ville fût construite. La population de Savannah est actuellement de 28,000 âmes. L'État de Georgia est l'un de ceux où l'esclavage (sur lequel nous reviendrons dans le chapitre suivant) est maintenu avec le plus de fermeté opiniâtre.



CHAPITRE X

LA CAROLINE DU SUD

Terrible coup de vent. — Choc contre un écueil. — La mort en face. — Foyer de l'esclavage. — Planteurs calomniés. — Le rire du bonheur. — Docilité des nègres. — Leurs égards pour l'homme blanc. — Abolitionistes maudits. — Traite des noirs. — Vente à l'encan singulière.

Who was it reared those whelming waves?
Who scalped the brows of old Cairn-Gorm? —
And scooped these ever yawning caves? —
'Twas I! — the Spirit of the Storm.
(Hogg., *the Ettrick Shepherd.*) *

E l'aër cieco a quel rumor rimbomba.
(Le Tasse.)

Une horrible tempête se déchaîna contre nous durant la nuit qui suivit notre départ de Savannah, le port de Georgia où nous avions relâché. Comme s'il fallait quelque augure sinistre qui présageât un prochain malheur, notre bâtiment enleva, par un choc des plus violents, la proue entière d'un

* Qui souleva ces vagues dévorantes? Qui découronna le sommet de l'antique Cairn-Gorm, et creusa ces cavernes toujours béantes? — Ce fut moi... l'Esprit de la Tempête.

petit pyroscaphe qui se trouvait sur son passage, près de l'entrée de la baie. L'obscurité était si épaisse que les marins de quart ne pouvaient distinguer un objet quelconque à deux fois la longueur de notre vaisseau.

A la pointe du jour, le vent avait tellement bouleversé la mer, qu'il devint impossible à qui que ce fût, voire même aux gens de l'équipage, de se tenir sur le pont sans se cramponner fortement à une partie fixe du bâtiment. Le premier objet qui apparut devant nos regards, à l'aurore, fut un gros trois-mâts au pavillon britannique, qui, évidemment, venait d'être désemparé par l'affreuse bourrasque. Dans cet état de choses, nous parvînmes, vers midi, à la hauteur de la baie de Charleston, ville principale de la Caroline du sud. L'entrée de cette baie est barrée, dans une largeur égale à celle de l'embouchure de la Tamise, à Margate, par un véritable mur de sable, tant il est dur et compacte. Aussi, les Caroliniens considèrent-ils cette barre comme un moyen de protection bien plus efficace, en cas d'une invasion de l'extérieur, que les trois solides forteresses qui défendent le port de Charleston. A la marée haute, il n'y a jamais plus de 15 pieds d'eau au-dessus de cette espèce de récif sablonneux; voilà pourquoi les navires jaugeant plus de 700 ou 800 tonneaux ne commettent pas l'imprudence d'essayer de le franchir, pour peu que l'Océan soit houleux.

Notre capitaine, donc, vieux marin éminemment expérimenté, se décida, à la suite d'une consultation avec ses officiers, à rester *à la cape*, en pleine mer, jusqu'au soir, espérant alors voir s'apaiser le furieux coup de vent qui l'avait assailli.

Cette résolution causa aux passagers, ainsi qu'aux matelots, une satisfaction d'autant plus vive, qu'ils connaissaient le caractère intrépide et audacieux de leur Palinure quand il s'agissait d'affronter les dangers de la mer : auparavant, ils n'avaient que trop de sujet pour craindre que, en dépit des tempêtes et des ouragans, il ne poursuivît sa course sans déviation aucune.

Notre assurance ne devait pas être de longue durée : tandis que les nombreux passagers, dont plus d'un tiers était composé de dames, se félicitaient mutuellement, dans le grand salon où ils s'étaient réunis, de la décision prudente prise par leur capitaine, nous vîmes entrer soudain, avec une précipitation extrême, la *stewardess* (chambrière de la cabine des dames), qui, pâle comme le marbre, s'écria : « Le capitaine vient de s'aper« cevoir qu'il ne lui reste pas assez de combustible « à bord pour attendre au large la cessation du « coup de vent, et il se dirige à l'instant même « vers la barre ! »

A peine eut-elle articulé ces paroles, que, par un avertissement effrayant, nous sûmes que nous

y étions déjà. En effet, le bruit d'un choc épouvantable parvint aux oreilles de tout le monde avec un frémissement tel, de la part du bâtiment, que la cause n'en était nullement douteuse. Trois fois les brisants nous soulevèrent, et trois fois nous touchâmes de nouveau, avec une violence extrême. Pour se faire une idée de la nature du son lugubre que produisirent ces secousses, que l'on se figure, par exemple, une multitude innombrable d'hommes qui s'occuperaient à déchirer simultanément un millier de feuilles de carton ou de gros papier. C'était une espèce de grattement indéfinissable. Aussitôt des cris perçants d'alarme éclatèrent, comme on le conçoit, au milieu du groupe des dames et des enfants, et les traits des hommes montraient, par leur teinte blême et cendrée, qu'ils étaient persuadés que le navire allait sombrer instantanément. Si cela fût arrivé, nous aurions tous péri infailliblement; car les vagues étaient trop tumultueuses pour qu'un pilote, quelque dévoué qu'il fût, osât accourir à notre secours.

Au milieu des exclamations de désespoir dont je viens de parler, on distinguait par dessus toutes les autres la voix du capitaine, qui s'écriait aux officiers et aux matelots : « Combien d'eau dans le fond de cale? Tout le monde aux pompes! » Terrible était alors ce moment d'attente où l'on s'assurait si réellement l'eau s'élançait déjà par la brèche. Sans l'épaisseur de sa nouvelle doublure

de cuivre, le steamship (navire à vapeur) se serait à coup sûr ouvert en deux, lors du premier des trois chocs.

Il est probable que ce fut surtout à l'état extrêmement houleux de l'Océan que nous dûmes notre salut : si les flots avaient été moins agités, ils n'eussent pas pu, je crois, amortir aussi puissamment les chocs, en nous soulevant assez promptement pour atténuer l'effet du contact entre la fatale « barre » et notre quille, et en nous chassant violemment en avant, hors de son influence redoutable.

Huit jours plus tôt, un navire considérable avait coulé à fond dans cet endroit fatal. Au milieu de la consternation générale, la voix du bosseman nous cria, du haut des écoutilles : « Le récif est passé ; nous sommes sauvés ! »

Pendant deux jours après notre débarquement, les citoyens de Charleston ne s'abordaient qu'en s'entretenant de notre aventure. Parmi les journaux du lieu, quelques-uns qualifièrent de par trop téméraire la conduite du capitaine, qui avait exposé ses passagers et son équipage à un naufrage si imminent. Les autres, au contraire, le défendirent vigoureusement, en alléguant, comme principale circonstance atténuante, qu'il avait sa propre femme à bord, et, par conséquent, croyait, dans cet instant terrible, agir dans l'intérêt de tous. C'était là, il faut l'avouer, le cas de renverser le

sens de cet axiome de la logique : « *A particulari ad generale non valet consecutio.* »

La pensée dominante qui se présente à l'esprit de celui qui arrive pour la première fois dans la Caroline du Sud, où l'esclavage a établi, en quelque sorte, son état-major, c'est d'examiner de près, et très-attentivement, quelle est la condition véritable des infortunées créatures humaines qui en subissent le joug. On ne tarde pas à s'assurer que la plupart de ces déclamateurs, Anglais et autres, qui ont publié leurs « Impressions » sur ce sujet, ont dû faire leurs observations à travers le prisme des préventions. J'ai pu constater de diverses façons qu'il n'existe nulle part peut-être, parmi ces populations qui, dans tous les pays, sont forcées de gagner leur pain à la sueur de leur front, une classe d'êtres aussi heureux, sous presque tous les rapports, que le sont les nègres esclaves des États-Unis. Ici, dans la Caroline du Sud, aussi bien que dans les États de la Louisiane et de l'Alabama, les principaux planteurs de riz, de coton et de sucre ont été indignement calomniés par la plume de plus d'un écrivain. Si on voulait remonter à la source des « atroces cruautés » qu'on se plaît à leur imputer, on verrait que celles-ci n'ont jamais été perpétrées, sinon par quelques petits colons qui se sont subitement vu enrichir suffisamment pour se métamorphoser, d'individus obscurs qu'ils étaient, en acquéreurs

d'esclaves proprement dits ; ou bien encore par des gens de couleur, devenus pareillement possesseurs de la fortune, mais dépourvus d'éducation aucune ; ces derniers, surtout, peuvent facilement se laisser entraîner parfois à l'exercice de leurs passions haineuses, même à l'égard de ceux dont ils ne diffèrent pas notablement, quant au sang et à la nuance de la peau.

Avant que vous n'ayez prolongé de beaucoup votre séjour dans la Caroline du Sud, vous demeurez convaincu que le nègre reçoit largement de ses maîtres la liberté d'aller se divertir où bon lui semble, pourvu qu'il accomplisse fidèlement la tâche journalière qui lui est imposée. Mille fois j'eus occasion de constater ce fait à Charleston et ailleurs. A certaines heures de la journée, mais principalement vers le soir, si vous dirigez vos pas vers les carrefours publics de la ville, du plus loin que vous apercevez un groupe de nègres, vous entendez en même temps leurs bruyants éclats de rire, mais ce rire franc et pour ainsi dire cordial, qui dénote que ceux dont il émane ne sont en proie ni au chagrin ni au remords. D'autres fois, c'est au coin d'une rue, ou bien sous le portique de quelque grand édifice, qu'une bande joyeuse de nègres et de négresses montrent à chaque instant au passant, grâce à leurs explosions d'hilarité, leurs dents d'une éclatante blancheur. Leur déférence pour l'homme blanc, à quelque

nation qu'il appartienne, est extrême : si absorbés qu'ils soient par leurs jeux, si serré que soit leur groupe, dès qu'ils vous voient cheminant de leur côté, en un clin d'œil ils suspendent leurs amusements, et, ouvrant leurs rangs, ils vous livrent un large passage. Vous arrive-t-il par hasard, en longeant les wharfs ou les quais, de distinguer dans le lointain deux *drays* (charrettes légères) approchant de l'endroit où vous êtes, et luttant de vitesse, afin d'arriver le plus tôt possible auprès de quelque navire qui décharge sa cargaison, vous pouvez en toute confiance traverser le quai ou la chaussée, à votre loisir, étant, *à priori*, sûr que les deux cochers noirs arrêteront brusquement leurs chevaux, lorsqu'ils auront gagné le point voisin de celui où vous êtes placé; et qu'oubliant la rivalité qui les portait tout à l'heure à courir l'un avec l'autre, ils ne songeront qu'à vous ménager le moyen le plus commode de continuer votre route.

Il est à regretter que les lois des États non libres défendent toute espèce d'éducation pour les esclaves, excepté l'instruction religieuse. Apparemment les législateurs craindraient qu'à mesure qu'ils deviendraient éclairés par l'enseignement même primaire, ils ne se laissassent graduellement entraîner vers des d'idées d'émancipation.

La loi dont il s'agit a été tout récemment mitigée jusqu'à un certain point; ce qui prouve que

les autorités sont obligées d'admettre qu'il y a moins de dangers actuellement de voir naître dans l'âme des nègres des pensées de révolte, comme conséquence de leur instruction, qu'il n'y en avait antérieurement à l'époque où le gouvernement fédéral (celui de Washington) a affranchi les esclaves des États septentrionaux. Car, aux yeux des esprits les plus obtus, ces derniers éprouvent plus de difficultés, que durant leur servitude, à se procurer même les choses les plus nécessaires de la vie. Il n'est donc pas présumable que leurs confrères noirs du Sud, qui voient, clair comme le jour, que leur propre sort est relativement plus confortable, s'avisent de chercher à obtenir une phase d'existence semblable. Nous sommes d'autant plus fondés à émettre cette opinion, que diverses autres circonstances (dont il serait trop fastidieux pour le lecteur d'expliquer ici la nature), ainsi que des enquêtes faites dans ces derniers temps par des personnages compétents, nous autorisent à tirer la conclusion hardie que voici : c'est que si, par un motif quelconque, le gouvernement fédéral jugeait à propos demain d'accorder à la totalité des esclaves qui habitent l'Union, leur liberté pleine et entière, cette offre serait refusée par les quatre cinquièmes de cette même population. Elle en donne de temps en temps des preuves presque sans le vouloir. Combien n'en voit-on pas de ces pauvres nègres qui, après avoir

été séduits par des récits mensongers, et induits par les promesses de meneurs fourbes à fuir de chez leurs maîtres, s'empressent de retourner au bercail, en maudissant les *abolitionistes* du Nord qui les avaient trompés, et en s'écriant naïvement, dans les paroles du proverbe anglais : « Nous sommes partis pour chercher de la laine, « et, malheur à nous ! nous voici, au contraire, « en revenant, tondus à notre tour ! »

En nous livrant aux observations qui précèdent, notre intention n'est nullement de *défendre* l'esclavage, quant au droit et au principe ; nous nous bornons tout simplement à rapporter certains faits, sans entamer le moins du monde la discussion de cette question délicate, et sans nous arrêter à rompre une lance avec « l'Oncle Tom », après avoir accompli la tâche peu difficile de le faire déguerpir du fond de sa « case. »

Les bâtiments négriers qui font l'infâme traite des noirs ne peuvent débarquer leur cargaison africaine sur aucun point des États-Unis, pas même des États à esclaves. C'est sur les côtes de Cuba et du Brésil qu'ils se débarrassent des victimes qu'ils ont si inhumainement arrachées à leur pays natal, les rivages éloignés de la Guinée ou du Zanguébar *. Cependant la vente des esclaves est une

* Le nombre d'esclaves provenant de la côte d'Afrique, et débarqués à Cuba depuis 1842 jusqu'à 1851, a été de 43,489. Le Brésil en

habitude de tous les jours à la Nouvelle-Orléans et dans bien d'autres localités; mais pour qu'elle soit licite, il faut que le nègre que l'on vend aujourd'hui ait été préalablement la propriété d'un citoyen résidant dans la République.

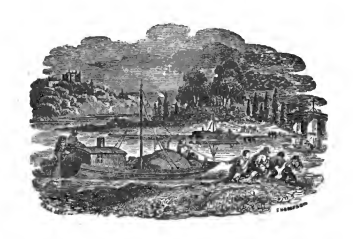
J'ai souvent assisté, comme étude curieuse, à cette vente de nègres. A Charleston, elle a lieu directement en face de la douane. L'on fait monter d'abord sur un grand muid ou tonneau l'esclave qu'il s'agit de vendre; le crieur ou commissaire-priseur, muni de son marteau d'acajou, se place ensuite sur une table ou sur une estrade, tout à côté. Alors sort de sa bouche un hurlement, exprimant la formule usitée dans les ventes de toutes natures ;

« Allons, Messieurs ! dit le crieur, qui me don- « nera 500 dollars pour *Sampo*, ici présent ? Exa- « minez-le ; il est sain de corps, jeune et vigou- « reux ; il aime le travail ; il est bon sujet. Voyons, « qui m'en offrira 550 ? »

A mesure que les assistants répondent à cet appel par une offre nouvelle, le nègre continue à darder avec anxiété son regard du côté de celui qui a parlé le dernier, et, selon qu'il croit décou-

a reçu un nombre beaucoup plus considérable, c'est-à-dire 325,615. Mais tout porte à espérer, en ce qui concerne cet empire, que les importations d'esclaves diminuent graduellement : car, en 1848, le nombre en était de 60,000, tandis qu'il est descendu à 3,287 en 1851.

vrir dans les traits de cet enchérisseur une expression de bienveillance ou de sévérité, son propre front s'épanouit ou s'assombrit visiblement. Il n'arrive jamais qu'un père de famille soit vendu seul, et séparé de sa femme et de ses enfants, ni réciproquement.



CHAPITRE XI

LA CAROLINE DU SUD

(*Suite.*)

Domestiques-modèles. — Poésie sauvage. — *La banjoo.* — Un nègre endimanché. — « Dames aux camélias » noires. — Verandahs de Charleston. — Un chou rare. — Un sac de riz prolifique. — *Homony* ou maïs à la Caroline. — Signe de démarcation des États à esclaves. — États tirés au cordeau. — Tombeau d'Oscéola. — « Faucon Noir, » ou le chef des Winnebagos.

« Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim. »
(VIRGILE, *Églogues.*)

Dans bien des localités, les esclaves des deux sexes sont loués à des propriétaires d'hôtels, ou bien à d'autres particuliers, par leurs maîtres, toutes les fois que ces derniers, par un motif de voyage ou autre, peuvent se passer momentanément de leurs services. Le nègre ne perçoit de la somme qui en résulte que 1 piastre (5 fr.) par mois; mais il est abondamment pourvu de tout ce dont il a besoin aux dépens de la bourse de son

maître titulaire, et s'il vient à tomber malade, c'est le médecin de celui-ci qui doit le soigner. On ne saurait rencontrer nulle part de meilleurs serviteurs que les nègres, soit qu'on les considère à leur état provisoire de mercenaires, soit qu'on les prenne dans leur position normale. Mille fois j'ai comparé leur douceur de caractère, leur complaisance et leur attention, empressée à répondre minutieusement aux exigences de ceux qu'ils sont appelés à servir, avec cette sécheresse, mêlée parfois d'impertinence, cette négligence, et cette servilité intéressée, dont on trouve tant d'exemples parmi les domestiques blancs, dans les provinces du nord. Aujourd'hui, ce genre de place est occupé généralement par des émigrés européens.

Sous leur noire enveloppe, il existe souvent un fond de véritable poésie chez les nègres. Pour s'en convaincre, l'on n'a qu'à feuilleter, par exemple, ce charmant recueil, si populaire par toute l'Amérique du nord, intitulé : *Negro-Melodies*, « Carillon du Nègre. » La plupart de ces effusions ont été composées par des esclaves. Remarquez, en outre, avec quel enthousiasme d'âme ils chantent ces mêmes mélodies, dans les délicieux concerts qu'ils aiment tant à donner à l'ombre des bocages fleuris de leur Caroline du Sud. L'un de leurs instruments favoris, c'est la *banjoo*, espèce de guitare sauvage.

Parmi leurs airs de prédilection, il en est cer-

tains qui produisent sur le nègre, quand le hasard l'a conduit loin de la plantation où il est né, cet effet magique qu'opérait naguère, chez les soldats suisses, celui du *Ranz des Vaches*. La musique des nègres, de même que leurs simples *arëytos* ou ballades écrites, est empreinte d'une sorte de mélancolie plaintive dont une seule note, dont un seul mot fait souvent jaillir les larmes des yeux du voyageur qui les écoute, en réveillant chez lui le souvenir d'un bonheur passé et qui a disparu à tout jamais.

Un spectacle encore bien digne d'attention est celui que présente la multitude d'esclaves se pavanant sur les voies publiques, un dimanche ou autre jour de fête, quand ils ont revêtu leurs plus beaux habits. La seule portion constante du costume des hommes, qui varie à l'infini, selon le goût de chacun, c'est un col de chemise, très-blanc et très-empesé, qui monte en pointe, au-dessus de leur cravate, jusqu'au delà des oreilles.

Quant à leurs chapeaux, l'on dirait qu'ils s'évertuent à en imaginer une forme nouvelle du jour au lendemain. J'en ai compté plus de dix espèces différentes : pour l'un, c'est un chapeau à large bord; pour l'autre, un chapeau à bord étroit, tandis qu'un troisième se croit admirable à voir, s'il est coiffé d'un chapeau veuf de bord aucun, et dénué même de fond. Celui-ci paraît affectionner

les chapeaux tout blancs; celui-là en préfère de gris ou de jaunes, etc.

L'apparence des négresses endimanchées est plus singulière encore, non pas tant par la coupe fantasque de leur robe de soie, de nuance plus ou moins voyante, qu'à cause de leur coiffure curieuse. Aucune d'elles ne porte de *madras*, à l'exception de celles qui commencent déjà à vieillir; le chapeau même est, en plein jour, extrêmement rare. C'est donc en essayant d'imiter la coiffure des cavaliers nègres qu'elles s'arrangent d'une manière convenable pour aller faire des conquêtes. Mais comme leur chevelure, ou plutôt leur laine, est, d'ordinaire, plus longue que celle des hommes, elles communiquent, on le conçoit, une forme des plus burlesques à leur tête, quand, après y avoir fait la raie de rigueur, elles redressent au moyen de pommade, vers la droite et vers la gauche, la masse *crinière* qu'il s'agit d'orner. La toilette féminine devient bien plus élégante et plus recherchée, chez une certaine classe de négresses libres que l'étranger remarque, avec douleur, faisant, dès la tombée de la nuit, leurs tournées dans la principale rue de Charleston, dans un but analogue à celui qui porte une classe semblable, parmi les femmes blanches, à souiller le soir, par leur présence, quelques-uns des plus splendides quartiers de Paris et de Londres.

La population de la florissante ville de Char-

leston est actuellement de 61,000 âmes. Si l'on en excepte les trois ou quatre grandes rues, où le commerce s'est le plus spécialement concentré, toutes les habitations des gens riches sont isolées les unes des autres. Chacune de ces somptueuses villas est pourvue, à chaque étage, d'un large balcon ou *verandah*, couvert par dessus, et faisant face à l'est ou au couchant, afin d'en exclure les ardeurs du soleil. Au fort des chaleurs de l'été, les habitants peuvent clore, à volonté, le léger treillis peint en vert, qui se trouve toujours placé en réserve à l'une des extrémités du balcon. Quand les choses sont disposées de la sorte, la vigne qui ombrage le bord du petit toit se laisse tomber, en même temps que d'autres plantes grimpantes, sur toute la surface extérieure du treillis. Le jardin qui entoure chacune de ces charmantes demeures est embelli par un palmier nain, assez rare dans toutes les autres parties de l'Amérique septentrionale. Ce *palmetto* (c'est ainsi qu'on le désigne) est d'un port agréable à contempler, et fort touffu. Les Caroliniens font une grande consommation, en guise de légumes, du bourgeon printanier de cet arbre; il est aussi volumineux qu'un gros melon, et sa saveur délicate rappelle celle de nos choux de Bruxelles. Comme le palmetto se rencontre assez abondamment dans la Caroline du Sud, cette province, si fertile à tant d'autres titres, a reçu des Américains, à raison

de cette circonstance, le surnom de ***Fair Palmetto land*** (la belle terre des palmettos).

Pour se faire une idée des quantités prodigieuses de riz qui croissent aujourd'hui dans la Caroline du Sud, il suffit de réfléchir à l'usage auquel on consacre le son, ou tégument de la graine de riz, dans les environs de Charleston. On l'emploie, en effet, ainsi que je l'ai vu faire, à combler des fossés, et à dessécher des marais où l'on se propose d'élever prochainement des constructions. De là, on peut conclure quel immense développement cette précieuse *graminée* a pris, depuis l'époque de son introduction dans le Nouveau-Monde, en 1695. Au mois d'octobre de cette année-là, un brigantin de Madagascar, ayant été forcé par une tempête de relâcher au port de Charleston, fit cadeau au gouverneur de cette colonie anglaise, d'un simple sac de riz, en lui expliquant de quelle façon on le cultivait en Orient. M. Smith (le gouverneur) partagea son sac de riz entre cinq ou six de ses amis, dont chacun sema sa portion, en suivant les indications du capitaine africain. Si l'on demandait jusqu'à quel point le contenu de ce fameux sac a fructifié, nous n'aurions qu'à interroger non-seulement l'hémisphère nouvelle, mais encore l'Europe tout entière; quel est en effet celui qui ignore la célébrité du riz des Carolines?

Les États Américains du Sud utilisent, du reste,

leur excellent riz d'une infinité de façons différentes. Sur la table des grands hôtels, pour le déjeûner, de même que pour le thé du soir, *la galette de riz* est de rigueur : ce délicat petit gâteau se fait de la même manière que nos *gâteaux de plomb*, savoir, avec du riz réduit en farine fine, mélangée ensuite avec une portion considérable de beurre.

C'est pareillement dans la Caroline du Sud qu'on sait le mieux apprêter l'*homony*, qui n'est autre chose que le grain de maïs, grossièrement concassé, après avoir été préalablement dépouillé de son périsperme; puis on l'accommode avec de la crême, du beurre et quelques épices surfines. Enfin, l'on vous sert souvent, à Charleston, parmi les entremêts, une tourte ou pâte de coco; c'est tout simplement de la noix de coco moulue, au point de devenir une poudre impalpable; on la transforme alors en une sorte de *pudding*, par l'addition d'ingrédients aromatiques divers. Cette tourte de coco passe pour être passablement indigeste.

Si l'on veut savoir quels sont, à l'heure qu'il est, les États à esclaves, et ceux qui sont libres dans la grande République américaine, que l'on jette les yeux sur une carte des États-Unis récemment publiée. Toutes les provinces situées au nord du 39e degré de latitude sont libres quant à leur population noire; les nègres de celles qui se trouvent, au contraire, placées au Sud de cette même ligne

géographique, sont esclaves. Cependant, certaines localités, appartenant à la Virginie, au Maryland et au Missouri, dépassent, dans une direction nord, la latitude que nous avons signalée, malgré les efforts que les Américains ont faits pour tirer, chose étrange! leurs États au cordeau.

Durant mon séjour dans la Caroline du Sud, j'eus plus d'une occasion de constater la vérité d'une remarque que j'avais préalablement entendu appliquer aux habitants des États-Unis méridionaux en général, c'est que la grande masse de la population blanche surpasse en affabilité et en hospitalité les classes correspondantes des États du Nord. A Charleston, de même qu'à la Nouvelle-Orléans et à la Mobile, je n'ai guère retrouvé de traces de cet égoïsme chez les commerçants, par exemple, qui est, à peu d'exceptions près, inné aux enfants de Mammon, dans les provinces septentrionales.

Avant de quitter la Caroline du Sud, nous devons rappeler que le tombeau d'*Oscéola*, le chef des Indiens Séminoles, que nous avons déjà mentionnés, s'élève dans une des îles qui parsèment la baie de Charleston. La dépouille mortelle de ce brave guerrier floridien repose au dehors des murs de la forteresse où il fut enfermé par les Américains, en 1837, à la suite de la sanglante bataille d'*Okée-Chobée*. Il y mourut assez subite-

ment d'une esquinancie, peu de mois après son incarcération. Tous les Indiens modernes, conjointement avec les hommes blancs, sont unanimes pour reconnaître dans Oscéola le chef le plus renommé que l'on ait vu surgir parmi les « Peaux Rouges » depuis plus de deux siècles, à l'exception toutefois du fameux *Black-Hawk* (Faucon-Noir), sachem ou chef des *Winnebagos*. Durant de longues années, ce dernier cacique intrépide continua à tenir en échec quelques-uns des généraux les plus expérimentés du gouvernement fédéral. Mais, ne pouvant survivre au désespoir qu'il éprouva quand il vit tomber sa capitale de *Prairie du Chien* entre les mains de ses ennemis, en 1833, il se rendit précipitamment à Washington, pensant y trouver la mort. Il y rencontra pourtant plus de magnanimité qu'il n'avait raison d'en espérer. Le gouvernement, loin d'accepter sa reddition volontaire, le fit reconduire honorablement jusqu'aux foyers de sa tribu des Winnebagos, où il mourut, il n'y a pas plus de cinq années.

C'est à *Faucon-Noir*, que le poëte anglais Thomas Campbell, applique les beaux vers suivants :

" As monumental bronze unchanged his look;
A soul that pity touched, but never shook;
Trained from his tree-rocked cradle to his bier,
The fierce extremes of good and ill to brook
Impassive — fearing but the shame of fear, —
A stoic of the woods — a man without a tear! "

CHAPITRE XII

LA VIRGINIE.

Sir Walter Raleigh. — Tabac virginien. — Jambons renommés. — Pont phénoménal. — Eaux minérales. — Farine de Richmond. — La « Vallée du Sang. » — Une jeune héroïne royale. — Massacre effrayant. — Le marécage lugubre. — Légende. — Les mouches-de-feu. — Le serpent bronzé.

Una candida cerva
Sopra l'erba verde,
M'apparve con duo corna d'oro,
Sotto l'ombra d'un alloro.
(PÉTRARQUE.)

L'État de la Caroline du Nord, que je traversai en entier en m'acheminant vers la Virginie, présente mille fois moins d'intérêt aux yeux du voyageur que sa sœur, la Caroline du Sud. — Dans cette province, vous retrouvez, pour la première fois, des souvenirs de l'illustre sir Walter Raleigh, qui en a tant laissés sur d'autres points de la côte orientale de l'Amérique septentrionale. — Nous voulons parler de la capitale ou chef-lieu de la

Caroline du Nord, qui a reçu, en effet, le nom de *Raleigh;* c'est une petite ville très-commerçante, qui contient, indépendamment d'autres objets dignes de fixer l'attention, un magnifique hôtel-de-ville bâti en granit, d'après le modèle du Parthénon d'Athènes.

Mais c'est surtout dans le pays où nous entrons actuellement (la Virginie), que nous apercevons de profondes traces de l'homme d'État distingué dont nous venons de prononcer le nom. Ce philosophe voyageur, le même Raleigh qui figure dans les admirables pages de *Kenilworth,* fut le premier qui fonda une colonie anglaise en Amérique, à laquelle il donna le nom de la Virginie, en l'honneur de sa souveraine-vierge Élisabeth. A cette glorieuse époque de sa vie, personne ne prévoyait, certes, que, plus tard, il périrait cruellement sur un échafaud! Tout le monde sait que ce fut aussi sir Walter Raleigh qui planta, pour la première fois, le tabac dans cette même province, et qui réussit, après avoir surmonté bien des obstacles, à en introduire l'usage en Angleterre.

Aujourd'hui, plus que jamais, cette plante narcotique constitue la source principale de la richesse de la Virginie, Il est vrai que les cigares que l'on y fabrique sont d'une qualité bien inférieure à ceux de la Havane; mais le tabac virginien est excellent pour priser, et pour fumer dans les pipes. On le transforme quelquefois encore en

tabac à chiquer; néanmoins, la qualité préférée de ce dernier article, qui, malheureusement, est devenu si indispensable aux trois quarts de la population mâle de l'Amérique, se fabrique aux environs de Saint-Louis, dans l'État de Missouri, d'où il est exporté en forme de gâteaux, durs comme le chocolat. Pour lui donner cette consistance, on fait une pâte épaisse, en mélangeant, avec des feuilles de tabac broyées, de la mélasse d'érable, ainsi qu'une petite portion d'huile fine; puis, on dessèche le tout, après l'avoir soumis à une forte pression.

Les jambons, dont la réputation a dépassé en Europe, celle des jambons de Bayonne et de Westphalie, se préparent aux environs de la petite ville de Pétersbourg, dans la Virginie.

Cet État, si fécond en attraits de toutes sortes, a de plus l'avantage de surpasser en étendue la plus grande des trente-et-une autres provinces qui composent l'Union. Nul voyageur ne se dispensera, à coup sûr, d'aller admirer son *Natural-Bridge* (pont fait par la nature), que les Américains considèrent comme le premier grand phénomène naturel de leur pays, après le Niagara. Suivant eux, il est dans son genre, plus curieux même que *la Caverne-Mammoth* du Kentucky, que nous avons mentionnée dans un chapitre précédent. Ce *Natural-Bridge* est une immense arche, formée par un rocher calcaire que la nature a jeté par-

dessus un petit cours d'eau appelé *Crique du Cèdre.* A partir de la surface de cette rivière jusqu'au point le plus convexe du pont, il y a une hauteur de 215 pieds; la largeur en est de 80; enfin, ce merveilleux pont a une longueur de 95 pieds.

Il n'existe nulle part, peut-être, de territoire où l'on trouve réunie, dans un rayon relativement limité et circonscrit, une aussi grande variété d'eaux minérales que dans la Virginie. C'est ainsi que vous y rencontrez, par exemple, des sources contenant du sulphydrate de mono-sulfure de sodium, comme les eaux de Bagnères en France; des sources riches en bi-carbonate de soude, semblables à celles de Vichy; des eaux tenant en dissolution du sulfure de calcium, comme celles d'Enghien; d'autres, renfermant des quantités aussi notables de sous-carbonate de fer, que les eaux d'Harrowgate, en Angleterre, etc., etc. Parmi toutes ces sources, quelques-unes sont thermales à un assez haut degré.

La Virginie a pour capitale Richmond, très-jolie ville, renfermant 26,000 habitants. Elle est singulièrement bâtie sur huit collines distinctes, entre deux desquelles coule, avec des murmures toujours rauques, la rivière James. Les rapides qui y abondent l'empêchent d'être propre à la navigation, en amont et en aval de la ville; mais, en revanche, les habitants de Richmond tirent un grand

profit de cette circonstance, en transformant fort ingénieusement ces brisants et ces cascades en forces motrices pour leurs moulins à blé ; la farine de la Virginie vient en première ligne, pour la qualité, après celle de l'État de l'Ohio, dans le Nord.

Non loin de Richmond, vous suivez une vallée trop pittoresque pour mériter le nom qu'elle porte : le *Bloody-Run*, c'est-à-dire le *Vallon de la poursuite sanglante*, ainsi désigné à raison des moyens d'extermination, qu'y employèrent jadis les blancs contre une horde d'Indiens qui leur opposait une résistance désespérée. Les tribus indiennes de la Virginie ont mérité, en effet, de prendre place dans l'histoire à côté des plus braves parmi les Peaux-Rouges, contre lesquels les blancs aient jamais eu occasion de combattre. Cette idée se présenta à mon imagination d'une manière toute spéciale, au moment où nous traversions le Rappahânoc. Les bords de cette belle rivière avaient pour maîtres légitimes du sol, à l'époque où les premiers Européens y arrivèrent, dans le dessein de les en chasser, et de teindre les deux plages de leur sang, une race superbe de guerriers indiens; c'étaient, au dire des chroniqueurs, de véritables géants, dont les wigwams (cabanes) se prolongeaient bien avant dans les forêts de la vaste vallée de Shenandôah, qui n'est pas éloignée du Rappahânoc.

Du temps où les Indiens de la Virginie étaient encore au comble de leur puissance, c'est-à-dire vers le commencement du XVIIe siècle, et au moment où les Anglais se croyaient à la veille d'y sacrifier forcément leur colonie naissante, ces derniers virent apparaître tout à coup, au milieu d'eux, une cause de salut inespérée ; elle devint à leur égard ce qu'est une voile à l'horizon, ou un brillant phare, pour des infortunés naufragés exposés sur un radeau à toutes les horreurs d'un océan courroucé. Cette étoile tutélaire, c'était la fille de *Powhattan*, le plus redoutable sachem, ou roi, qu'eussent eu les tribus du Rappahânoc, depuis un temps immémorial.

La première fois que cette jeune princesse, nommée *Pocahontas*, désarma le bras vengeur de son père, elle n'était âgée que de treize ans. Un jour, un célèbre capitaine anglais, attiré par trahison dans le camp de Powhattan, attendait la mort, la tête appuyée sur une grosse pierre en guise de billot. Au moment où, à un signal donné par le roi lui-même, deux guerriers indiens armés de *tomahawks* (massues de guerre) qu'ils tenaient suspendus, allaient lui fracasser la tête et les membres, Pocahontas, s'arrachant des bras de ses suivantes, s'élança, rapide comme l'éclair, vers le lieu de l'exécution, et se jeta sur le corps de celui qui allait recevoir cette mort affreuse. Posant alors sa propre tête sur la pierre, elle s'é-

cria que si les tomahawks tombaient elles frapperaient deux victimes à la fois. —Trois années plus tard, Powhattan trama un complot barbare et bien organisé, qui avait pour objet l'anéantissement entier de la colonie anglaise de Jamestown; il s'agissait de profiter de la sécurité qu'une paix récemment conclue leur avait octroyée, pour surprendre et massacrer tous les colons, sans exception. Au fort d'une tempête, qui rendait les ténèbres de la nuit encore plus épaisses, Pocahontas s'échappa de la tente paternelle; et, après avoir bravé seule la fureur des éléments, elle réussit à arriver assez tôt à Jamestown, pour que cette ville pût se mettre en garde contre les malheurs qui la menaçaient. — Peu de temps après cet événement, un jeune officier anglais, nommé Rolfe, frappé par la ravissante beauté de la princesse indienne, et plus encore par son énergie d'âme peu commune, sollicita et obtint sa main.

Il n'est peut-être pas hors de propos d'observer ici que l'Indien diffère, au physique, par une distance immense, du nègre proprement dit, dont il ne présente ni le nez épaté, ni les lèvres épaisses, encore moins la chevelure laineuse; c'est au fil de soie noire le plus tenu qu'il faudrait comparer les cheveux des Indiens de l'un et de l'autre sexe. Les femmes indiennes, qui sont réellement belles (et elles sont fort nombreuses), nous donnent une idée assez exacte de ce que devaient être jadis ces

charmantes sultanes, qui jetaient les reflets éblouissants de leurs charmes sur les salons dorés de l'Alhambra, pendant la domination des Maures dans l'Andalousie. Quant à Pocahontas, qui offre plus d'un trait de ressemblance avec la ***Péri Nourmahal***, «la lumière du Harem,» dans *Lalla-Rookh*, cette héroïque princesse mourut en Angleterre, à l'âge de vingt-deux ans, en 1617. Elle avait adopté, en abjurant le culte de ses pères, le nom de Rébecca.

Bien que les esclaves de la Virginie aient toujours été remarqués pour leur douceur de caractère, quelques-uns d'entre eux, à l'instigation d'un scélérat nommé Nat-Turner, s'insurgèrent au mois d'août 1831 et coupèrent la gorge impitoyablement à tous les blancs qu'ils purent rencontrer; cinquante-cinq personnes, y compris des femmes et des enfants, périrent de la sorte. Heureusement que le nombre des misérables auteurs de cette catastrophe ne dépassait pas celui de soixante-dix. Quoiqu'il en soit, la Virginie est le pays de prédilection de tous les esclaves des États-Unis, quelque éloigné de ses limites que soit le lieu de leur résidence. Dans le recueil du « Carillon des Nègres, » auquel nous avons fait allusion plus haut, les bardes sauvages ne se lassent point de s'appesantir sur les charmes de leur « vieille Virginie, » ainsi qu'ils la désignent : (*Oh! carry me back to old Virginny*), etc.

La ville de Norfolk, en Virginie, avantageusement située sur le golfe de Chésapeake, possède l'un des arsenaux maritimes les plus importants des États-Unis: sa population est de 14,000 habitants. Tandis que vous errez aux alentours de cette ville, vous arrivez au bord du célèbre *Dismal Swamp* ou Marécage lugubre. Du point où il prend naissance (à 8 ou 9 milles de Norfolk), il s'étend vers le Sud jusqu'à la distance de 40 milles, sur une largeur de 25. Cet immense marais est rempli dans toute son étendue, à quelques rares exceptions près, de détritus de végétaux, de mille genres différents; de fragments de bois en putréfaction, et de racines colossales d'arbres, enchevêtrées et enlacées les unes dans les autres. Sur la surface immédiate du sol, composé d'une fange noirâtre, se montrent disséminées çà et là, une multitude de conferves, et d'autres plantes herbacées, dont la plupart ressemblent à de la mousse, bien que quelques-unes d'entre elles atteignent une hauteur de 4 ou 5 pieds: l'*hydrangea* s'y fait surtout remarquer. Au milieu de cette végétation inférieure, s'élèvent, à des intervalles rapprochés, des cyprès énormes, qui sont assez touffus de feuillage pour entretenir, dans toute l'étendue de la « fondrière lugubre, » une obscurité égalant celle du crépuscule du soir. Mais, au centre de cette désolation profonde, vous découvrez, avec un étonnement extrême, ce que

nous pourrions appeler une admirable oasis liquide. C'est un lac vert comme l'émeraude, qui se trouve complétement encaissé dans la sombre forêt bourbeuse que nous avons essayé de décrire. Cette magnifique nappe d'eau, de 7 milles de long et de 5 et demi de large, a reçu le nom de « Drummond's Lake. » L'illustre poëte irlandais, Thomas Moore, dont la Grande-Bretagne déplore en ce moment la perte, a attaché au *Dismal Swamp* un souvenir impérissable. Une légende indienne qui lui fut racontée, lors de sa visite pendant sa jeunesse à la Virginie, lui suggéra le sujet de l'une de ses plus charmantes ballades, celle qui a pour première strophe:

They made her a grave, too cold and damp
For a soul so warm and true;
And she's gone to the Lake of the Dismal Swamp,
Where, all night long, by a fire-fly lamp,
She paddles her white canoe.

Suivant la croyance populaire dont il s'agit, un jeune guerrier indien, qui avait perdu la raison à la mort d'une jeune fille qu'il aimait, disparut subitement du wigwam de ses amis, sans qu'on en entendît plus parler. Comme il ne cessait de s'écrier, dans ses accès de délire, que son amante n'était pas morte, mais partie pour le « Marécage horrible, » l'on suppose qu'il s'engagea dans cet affreux désert, et qu'il y mourut de faim, ou qu'il fut englouti par une de ses redoutables fondrières.

Afin que vous ayez une idée plus exacte encore de cette intéressante légende sauvage, nous allons donner la traduction complète de la pathétique ballade de Thomas Moore :

I

« Ils lui creusèrent une tombe trop froide et trop humide pour une âme si ardente et si fidèle ; et elle s'en est allée au lac du « Marécage-Lugubre, » où, tout le long de la nuit, à la lueur d'une mouche de feu, elle fait voguer sa blanche nacelle.

II

« Et bientôt je verrai la flamme vacillante de sa lampe éclatante; j'entendrai bientôt le bruit de sa rame ; notre vie sera longue et pleine d'amour ; et je cacherai la vierge dans le tronc d'un cyprès, lorsque le pas de la mort sera proche.

III

« Il s'achemina avec empressement vers le Marécage-Lugubre. — Le sentier était rude et pénible ; il marcha à travers des génévriers enlacés et des couches de roseaux ; il se fraya un chemin à travers plus d'une fondrière, repaire des serpents, où jamais homme auparavant n'avait osé pénétrer.

IV

« Et lorsque sur la terre il s'étendit pour dormir, dès que le sommeil appesantit ses paupières, soudain la vigne homicide distilla sur lui ses pleurs empoisonnés, et imprégna de sa rosée brûlante les membres du voyageur reposant sous son ombre.

V

« Et près de lui la louve agitait le buisson, et l'haleine

empestée du serpent bronzé sifflait à son oreille, jusqu'à ce qu'il s'écria, en tressaillant et en s'éveillant de son rêve : « Oh! quand verrai-je le sombre lac, et la blanche « nacelle de mon aimable jeune fille! »

VI

« Il vit le lac, un brillant météore se jouait rapidement à sa surface. « Sois bien venue, dit-il, ô lumière de celle « que j'aime! » — Et pendant plus d'une nuit l'écho de la rive noirâtre répéta le nom de la vierge qui était maintenant glacée par la mort!

VII

« Il creusa un esquif d'écorce de bouleau qui l'emporta loin du rivage. Il suivit longtemps l'étincelle errante du météore... La tempête soufflait avec fureur, les nuages étaient livides et sombres, et la barque ne revint plus!

VIII

« Mais souvent, du camp du chasseur indien, l'on voit, au milieu de la brume, à minuit, cet amant et sa vierge fidèle traversant le lac, à la lueur de la lampe d'une mouche à feu, et faisant voguer leur blanche nacelle *. »

* Celles, parmi nos jeunes lectrices, qui aiment les « perles fines » de la poésie anglaise, ne seront peut-être pas fâchées d'avoir sous les yeux le texte original de cette ballade, dont nous avons donné plus haut la première strophe :

"And her fire-fly lamp I soon shall see,
And her paddle I soon shall hear;
Long and loving our life shall be,
And I'll hide the maid in a cypress tree.
When the footstep of death is near!"

Away to the Dismal Swamp he speeds —
His path was rugged and sore,
Through tangled juniper, beds of reeds,
Through many a fen, where the serpent feeds,
And man never trod before!

La mouche du feu dont il est question dans cette ballade, appartient au genre *lampyris* de Linnée, et ne se rencontre que dans le Nouveau-Monde. Elle a reçu de Geoffroy Saint-Hilaire et d'autres naturalistes, la dénomination de *porte-lanterne*, grâce à une bosse lumineuse qu'elle porte sur le devant de la tête. Elle a communément de 3 à 4 pouces de longueur. Indépendamment de cette dernière circonstance, c'est-à-dire, de ses dimensions colossales, elle diffère encore essentiel-

And when on the earth he sunk to sleep,
  If slumber his eyelids knew,
He lay, where the deadly vine doth weep
Its venomous tear, and nightly steep
  The flesh with blistering dew!

And near him the she-wolf stirr'd the brake,
  And the copper-snake breath'd in his ear,
Till he starting cried, from his dream awake,
" Oh! when shall I see the dusky Lake,
  And the white canoe of my dear? "

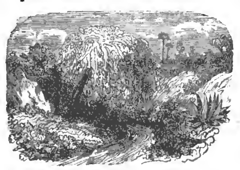
He saw the Lake, and a meteor bright
  Quick over its surface play'd —
" Welcome, " he said, " my dear one's light!,,
And the dim shore echoed, for many a night,
  The name of the death-cold maid!

Till he hollow'd a boat of the birchen bark,
  Which carried him off from shore;
Far he follow'd the meteor spark,
The wind was high, and the clouds were dark,
  And the boat return'd no more!

But oft from the Indian hunter's camp,
  This lover and maid so true
Are seen, at the hour of midnight damp,
To cross the lake by a fire-fly lamp,
  And paddle their white canoe!

lement du ver-luisant ordinaire, en ce que le mâle, aussi bien que la femelle, jouit du pouvoir d'émettre de la lumière. On sait que, chez les vers-luisants, le mâle n'en produit point. En me promenant le soir dans les rues de Norfolk, en Virginie, je vis mon chemin plus d'une fois brillamment éclairé par un essaim de ces splendides étincelles volantes. Les Américains les désignent en général sous le nom peu poétique de *fire-bug* (punaise de feu).

Il n'est pas besoin de rappeler que le serpent *bronzé*, ou, pour lui donner rigoureusement le nom sous lequel il est connu aux États-Unis, le « serpent à la tête de cuivre » (*copper-head snake*), est redouté par les Virginiens plus même que le serpent à sonnettes; car son haleine seule, assure-t-on, peut occasionner des effets funestes à celui qui en reçoit le souffle. Ce reptile effroyable établit souvent son nid au sein d'un arbuste presque toujours couvert de fleurs éclatantes, qui affectent la forme d'une frange blanche comme la neige; c'est le *poison-alder* ou l'aune vénéneux, dont le simple attouchement produit des accidents toxiques très-prononcés.



CHAPITRE XIII

CAPITALE DES ÉTATS-UNIS

Tombeau de Washington. — Une capitale inachevée. — Le fleuve Patowmac. — Le parlement américain. — Orateurs célèbres, Un Conservatoire des arts et métiers. — Le *tam-tam* perpétuel. — Collége de George-Town. — Un président bien aimé. — Un héros subitement foudroyé. — Négresses en pleurs.

« Molto egli oprò col senno, e con la mano;
Molto soffrì nel glorioso conquisto!

(Le Tasse.)

On parlera de sa gloire,
Sous le chaume, bien longtemps...
... Il me dit : « Bonjour, ma chère !
Bonjour, ma chère ! »
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

(Béranger.)

Le dernier souvenir que jette la Virginie dans l'âme de celui qui s'en éloigne, n'en est, certes, pas le moins intéressant. Pendant que nous naviguions vers la ville de Washington, en remontant le cours du Patowmac, je remarquai que notre steamer ralentit tout à coup sa marche, par une déperdition de vapeur, dès qu'il fut arrivé en face du Mont-Vernon, qui s'élève sur la plage de la Virginie. En même temps, un pavillon, signe de

deuil, fut mis en berne, et, de l'extrémité du beaupré, la grande cloche fit entendre un glas funèbre. Ces divers incidents nous apprirent que nous nous trouvions vis-à-vis du tombeau qui renferme les restes mortels de l'illustre général Washington; en effet, nous pouvions, du haut de notre tillac, distinguer parfaitement les saules qui l'ombragent. Tout à côté, dans la charmante maison blanche à volets verts, avec des fenêtres en ogive, qui couronne la crête de cette même montagne, l'immortel « Père de la patrie, » le premier président des États-Unis, mourut le 14 décembre 1799, à l'âge de soixante-huit ans.

Quel magnifique emplacement que le versant du Mont-Vernon pour une colonne de marbre noir, de proportions colossales, sur laquelle seraient gravés, du côté du fleuve, en lettres d'or, d'une grandeur démesurée, ces mots appliqués à un guerrier d'autrefois (Léonidas) :

« STA, *viator! heroem vides!* »

Nous franchîmes promptement les 15 milles qui séparent le Mont-Vernon de la capitale de la république américaine, dont la première maison fut construite par le général lui-même, en 1788. Il choisit pour son emplacement l'un des points de contact des États du Maryland et de la Virginie, et, après avoir retranché à chacun de ces deux

États une certaine portion de leur territoire, il donna, à la petite province qu'il venait de former, le nom de « district de Colombie. » Le grand président avait pour objet, en voulant créer une capitale toute nouvelle, de rendre sa position plus centrale que ne l'était celle d'aucune autre parmi les grandes villes de l'Union déjà existantes. C'est une pensée précisément analogue qui détermine aujourd'hui la situation topographique des chefs-lieux des États respectifs. Comme chacun d'eux possède sa législature propre et son sénat, il a paru convenable et juste d'établir les chefs-lieux dont il s'agit, dans un point tellement central qu'aucun membre de l'une ou de l'autre Chambre n'eût une distance trop considérable à parcourir pour se rendre à son poste. En vertu de cet arrangement, il s'ensuit que plusieurs des plus grandes villes, telles que New-York, Boston, Philadelphie, Charleston, la Nouvelle-Orléans, Saint-Louis, Cincinnati, Louisville, etc., ne sont nullement les capitales respectives des provinces dont elles forment le riche ornement.

La ville de Washington est, et elle le sera sans doute pendant de longues années encore, une ville non achevée, à raison de l'insalubrité de son climat. Elle a reçu, des Américains eux-mêmes, l'épithète de la « Ville des distances magnifiques » ; effectivement, dans chacune de ses rues et de ses longues et larges avenues, on remarque sans cesse

des intervalles immenses de terrain inoccupé, entre deux blocs ou rangées de maisons, qui, proportionnellement au terrain où elles sont disséminées, peuvent se comparer à quelques grains de poivre éparpillés sur la surface d'un plat énorme, car on a conservé scrupuleusement les limites de la vaste enceinte primitivement tracée par « le Père de la patrie ». La disposition des rues de cette capitale a, en outre, cela de singulier, que les trois ou quatre avenues qui en constituent, en quelque sorte, les grandes artères longitudinales, sont entrecoupées, à angles droits, par d'autres rues, désignées méthodiquement par les vingt-quatre lettres de l'alphabet. S'il vous prend la fantaisie de flâner le long de *Pensylvania-Avenue*, qui est, dans l'intérieur de la ville, le rendez-vous de tous les fashionables, vous y rencontrerez parfois, au milieu de dames en toilette élégante, et de dandys vêtus *à la dernière mode*, quelques vaches, ainsi que certains autres animaux moins intéressants à contempler, qui se promènent sur les dalles du trottoir, parfaitement à leur aise.

La cause principale du défaut de salubrité du climat de Washington, est due aux changements de niveau continuels auxquels le Patowmac est sujet. Toutes les fois que les eaux de cette rivière cessent de baigner les épaisses couches de vase bourbeuse qui en bordent le littoral, du côté de la capitale, il se dégage de la masse de ce limon

des torrents de gaz hydrogène proto-carboné qui engendre, ailleurs, la *malaria*, et d'autres fièvres plus ou moins pernicieuses. C'est bien dommage qu'il se rattache à un fleuve tel que le majestueux Patowmac des inconvénients d'une nature aussi grave, car il justifie bien, dans tout son parcours, le sens du nom qu'il porte (le mot indien *Patowmac* signifie « Cygne sauvage »), par les gracieux plis et les ronds détours qu'il offre fréquemment aux regards.

Après ce que nous venons de dire des effets délétères du climat, il ne paraîtra pas surprenant que la population de Washington soit restée, depuis plusieurs années, stationnaire; dans le moment actuel, elle renferme 36,000 habitants. Le palais imposant, appelé le « Capitole » contient les deux Chambres du Parlement à la fois. Celle du Sénat est un hémicycle de 87 pieds de long, sur 45 de hauteur. Au milieu de sa riche ornementation, l'on est frappé de la beauté de plus d'une colonne et de plus d'une plaque de marbre natif, provenant des carrières sises sur divers points des rives du Patowmac. Immédiatement au-dessus du fauteuil du président, se trouve une jolie tribune en bronze, réservée exclusivement aux dames. Chaque sénateur a devant lui un charmant pupitre en acajou, habilement ciselé, et c'est du fond de leurs fauteuils, par trop confortables peut-être, que ces honorables *gentlemen* font entendre leurs discours; quant à une

tribune consacrée spécialement aux orateurs, il n'en existe point pour les sénateurs, pas plus que pour les membres de la Chambre des représentants. La salle de ces derniers est plus spacieuse que la précédente ; elle a une longueur de 96 pieds et une hauteur de 60. Le Congrès des États-Unis renferme aujourd'hui un certain nombre d'éminents personnages, dont leurs compatriotes ont grandement raison d'être fiers, indépendamment de ces deux brillants esprits récemment enlevés par la mort, Daniel Webster et Henry Clay, dont je me féliciterai toujours d'avoir écouté les éloquentes paroles, au sein de leur Sénat. Le président des États-Unis habite un grand édifice que l'on appelle la *White-House* (Maison blanche); elle est située à l'extrémité nord de la ville, par conséquent très-éloignée du Capitole, qui se trouve sur les limites de son point le plus méridional. Le palais présidentiel est flanqué de deux corps de bâtiments considérables, où sont installés les bureaux des ministères de la guerre, des finances, de la marine, et de l'intérieur.

Il y a un musée fort curieux à Washington. Ainsi que son nom de *Patent-office* (bureau des brevets) semble l'indiquer, il contient une collection de modèles de toutes sortes, qui rappelle, sur une plus vaste échelle, celle du Conservatoire des Arts-et-Métiers de Paris. Le premier objet qui frappe les regards, lorsqu'on franchit le seuil de

la galerie supérieure, c'est un portrait en pied de M. Guizot, admirablement peint par un artiste américain. A ce même étage, on remarque un certain nombre d'autographes des souverains qui ont régné en Europe depuis un demi-siècle : celles de l'empereur Napoléon et du roi Louis-Philippe se trouvent dans la même case. Mais la majeure partie de cette galerie supérieure est consacrée à un recueil extrêmement intéressant à étudier, d'armes, de costumes provenant de toutes les tribus sauvages qui sont dispersées sur la surface entière du globe.

Les hôtels publics de Washington sont fort élégants; c'est là que logent la plupart des sénateurs et des représentants durant la session parlementaire. L'on y retrouve l'éternel *gong* ou tam-tam, qui tient lieu de cloche dans tous les hôtels des autres grandes villes de l'Amérique septentrionale. Non pas que les Américains aient deviné, pas plus que les Français, le secret de sa fabrication; c'est de la Chine qu'ils importent le nombre fabuleux de tam-tams que leur pays possède. Vainement leurs chimistes et d'autres savants ont-ils fait fondre les proportions de cuivre et d'étain (80 cuivre, 20 d'étain), indiquées par M. Darcet, dans l'espoir de produire le véritable alliage usité chez les Chinois pour leurs tam-tams: après avoir trempé et martelé, à qui mieux mieux, ce nouveau composé métallique, ils n'ont pu obtenir, en der-

nière analyse, qu'une masse cassante et peu sonore. Trois fois par jour, au moment du déjeûner, du dîner et du souper, le vacarme extraordinaire, occasionné par les sons graduellement accélérés du tam-tam, fait croire à l'étranger nouvellement débarqué que le tonnerre gronde directement au dessus du toit de son hôtel.

A 2 milles nord de cette capitale, vous arrivez à un bourg, dont la position est ravissante, et dont le climat passe pour être beaucoup plus sain que celui de Washington ; c'est la petite ville de George-Town, qui rappelle à son tour l'illustre « Père de la patrie » ; il se nommait Georges-Washington (la syllabe *town* signifie ville). Les Jésuites ont un collége célèbre à George-Town, où bon nombre de jeunes Américains reçoivent une solide éducation. Au moment de quitter l'enceinte extérieure de Washington pour s'acheminer vers George-Town, on aperçoit tout près, sur la gauche, au milieu d'une charmante pelouse, l'Observatoire où passe le méridien d'où les Américains comptent leur longitude : pour eux, la longitude de Washington est donc de 0°, tandis que pour le Parisien elle est de 79° 20'.

Tous ceux qui visiteront désormais la capitale des États-Unis, n'y retrouveront plus ce qui en faisait, lors de ma visite, la plus brillante parure ; je veux parler du général Taylor, le président le plus populaire et le plus aimé qui ait gouverné la

grande République depuis l'époque de Washington. Un journal parisien a eu raison récemment, en parlant du général Taylor, de le comparer à un vieux romain, à quelque Curius ou quelque Cincinnatus, ressuscité dans les forêts du Nouveau-Monde, et d'ajouter que sa simplicité, sa franchise, ses manières ouvertes, la mâle concision de son langage et son héroïque bravoure lui avaient conquis tous les cœurs. Le jour où j'eus le bonheur de lui parler, dans son palais présidentiel, je ne songeais guère, en le voyant si plein de gaieté et de vie, qu'avant peu, celui qui avait été respecté, durant sa longue carrière, par les canons et les balles de tant de batailles, serait enlevé presque subitement par la mort! « Qui l'eût dit? — Qui l'eût cru *? » De Washington, où le brave vainqueur du Mexique rendit le dernier soupir, sa dépouille mortelle vient d'être transférée à sa plantation favorite de « *Cypress-Grove* » (Bosquet de Cyprès), auprès de la ville de Natchez; souvent il avait témoigné le désir d'y être enterré.

Où vous voyez maintenant, sur cette plage lointaine du Mississipi, un casque et une épée gravés sur une simple tombe, qu'ombragent les sassafras et les fleurs de l'aubépine sauvage, là repose le héros du Rio-Grande et de Monterey! **.

* Corneille (*le Cid*).

** Deux localités du Mexique, où le général Taylor remporta de glorieuses victoires.

Là, à l'aurore et au déclin de chaque jour, s'assemblent, en pleurs, les noires filles de l'Afrique, pour arroser d'une larme affectueuse et reconnaissante la pierre qui couvre la poussière de celui qui avait toujours été pour ses esclaves ce qu'il ne cessa jamais de se montrer, au besoin, à l'égard de l'immense famille républicaine qu'il avait été appelé à gouverner, le père de l'orphelin et l'appui de la veuve éplorée!



Ville de Natchez.

CHAPITRE XIV

LE MARYLAND. — LA PENSYLVANIE.

La « Ville monumentale. » — Temple sacré. — Musique céleste. Une congrégation en extase. — Chœur virginal. — Fer chrômé du Maryland. — Emploi prodigue du marbre blanc. — Houris de Baltimore. — Philadelphie. — Collége-Girard. — Prison-cellulaire. — Eaux trop pures. — Esturgeons. — Épitaphe de Franklin.

Melodious murmurs! warbling, tune His praise.
(Milton, *Paradis perdu.*)

« Au tonnerre en éclats les deux pôles répondent;
L'horizon s'est voilé, le jour fuit, les vents grondent;
Et... *Franklin*... utile à son retour,
Dissipe les nuages qui règnent à l'entour. »
(Delille.)

Sur le littoral est des États-Unis, plusieurs localités rappellent le passage des Anglais dans cette partie de l'hémisphère nouvelle. Indépendamment de la Virginie, qui doit son nom, ainsi qu'on l'a déjà vu, à la reine *dite* Vierge (Élisabeth), nous voyons encore les deux Carolines tirer leur dénomination du roi Charles II, sous le règne duquel elles furent colonisées; la Georgia, de Georges II; enfin le Maryland est redevable de la sienne à la

reine Marie Stuart, bien que la première colonie nombreuse de catholiques anglais, sous la conduite de lord Baltimore, n'allât s'y établir qu'après sa mort, c'est-à-dire en 1633. Lord Baltimore ne tarda pas à y jeter les fondements de la florissante ville qui porte aujourd'hui son nom. L'emplacement est admirable; la majeure partie de cette belle cité est assise sur la crète et sur le versant sud d'une vaste colline, qui s'élèvent à 40 milles de Washington, sur la Patapsco; cette rivière se jette à 3 milles de là, dans le golfe de Chesapeake, magnifique baie qui se découvre distinctement de la partie la plus haute de la ville. Les Américains, qui visent en tout au grandiose, ont conféré à Baltimore la qualification de la « Ville monumentale. » Ils possèdent, en général, si peu de monuments véritables, qu'ils s'empressent d'appliquer un terme exagéré à la simple copie, et quelquefois aussi à la caricature de telle ou telle construction européenne célèbre qu'ils ont essayé d'imiter.

Les monuments de Baltimore se réduisent donc à trois ou quatre colonnes, à l'hôtel-de-ville et à un certain nombre d'églises, dont l'existence est de rigueur dans toutes les villes du monde. Toutefois, la colonne en marbre blanc, surmontée d'une statue du général Washington, de 16 pieds de haut, mérite réellement de fixer l'attention. Sa propre élévation est de 180 pieds; mais le niveau

du terrain où elle se trouve placée, lui en ajoute encore 100, car elle s'élance sur le sommet de la colline que nous avons mentionnée. Le quartier bas de la ville renferme une autre tour qui est bien digne d'attirer les regards; c'est la *Merchant's shot-Towers* (Tour du Négociant, à plomb de chasse): sa hauteur, de 250 pieds, est supérieure à celle d'aucune autre tour dans l'univers, ayant une destination analogue.

En approchant de Baltimore, n'importe de quelle direction, le premier objet qui se présente à vos regards, c'est la cathédrale catholique, bâtie sur le même niveau de terrain que la colonne de Washington; cette église, vue ainsi de loin, rehausse la beauté du panorama que l'on a sous les yeux. Je remarquai dans son intérieur deux tableaux donnés par les rois Louis XVI et Charles X. Cet édifice regorge de spectateurs les dimanches et jours de fêtes; outre son immense auditoire de fidèles ordinaires, il y afflue une certaine quantité de protestants et de méthodistes, avides d'écouter la musique quasi-céleste que l'on y exécute. Quant à moi, je n'avais jamais entendu ailleurs une harmonie vocale aussi mélodieuse dans nos temples catholiques. Là, de même que partout ailleurs en Amérique, les voix de femmes constituent la partie la plus essentielle du chœur. A cette symphonie enivrante, qui se marie habilement avec les sons de l'orgue, — et celui de Baltimore

est le plus gros de tous ceux des États-Unis (il contient *six mille* tuyaux), vient s'ajouter un prestige de plus : c'est la beauté éblouissante des exécutantes elles-mêmes. Les femmes de Baltimore passent pour être plus belles que celles d'aucune autre grande ville de ce pays-là, et ce n'est pas peu dire, car les Américaines sont, généralement parlant, extrêmement agréables de figure. Les chanteuses de cette cathédrale paraissaient âgées de seize à dix-huit ans ; leur toilette était des plus élégantes. Chacune d'elles donne l'idée d'un tableau ravissant et isolé, encadrée qu'elle est, en quelque sorte, par les tringles de bronze doré du balcon, où sont suspendus au-dessus de leurs têtes des rideaux de soie cramoisie, retenus par de larges anneaux d'acier étincelant. C'est à Baltimore que, en 1789, le premier évêque catholique fut installé dans l'Amérique du Nord : aujourd'hui, c'est un archidiocèse.

Il n'y a nulle part, sur les côtes de l'Union, un débouché aussi considérable pour les farines que cette métropole du Maryland. Dans une distance de 30 milles seulement, en amont de la ville, vous remarquez sur les bords de la Patapsco *soixante* vastes moulins, grâce aux chutes de cette rivière, qui tombe graduellement, dans cet intervalle, d'une hauteur de 800 pieds ; on a donné à ces chutes le nom de « *Jones's-Falls.* »

Çà et là, le long de la Patapsco, se trouvent des

carrières très-riches en granit couleur de chocolat, celui-là même dont la cathédrale a été bâtie. Les premiers étages de la plupart des maisons de la haute ville de Baltimore sont plaqués, sur le devant, de marbre blanc, et les cinq ou six marches, qui montent jusqu'à la porte d'entrée, sont composées de la même substance. On rencontre, dans le bel État du Maryland, en grande abondance, le minerai appelé fer chrômé. Les immenses quantités d'acides de chrôme et de chrômates que la France consomme annuellement, lui arrivent directement de Baltimore sous la forme du minerai dont nous venons de parler. Ici, plus encore que dans les autres villes des États-Unis, c'est la principale rue qui sert de promenade publique pour les fashionables.

Lorsque, de l'une des extrémités de cette rue, vous plongez vos regards sur toute la longueur de l'un de ses trottoirs, dans un moment où le soleil y donne, il vous semble y apercevoir d'innombrables couleurs irisées d'un immense prisme solaire qu'on viendrait de briser. Et puis, si, désireux de faire quelques observations philosophiques, vous vous mettez à cheminer à travers ce groupe joyeux, vous y rencontrerez, dans l'espace d'une heure, plus de charmantes figures que vous n'en verriez dans les endroits les plus fréquentés des Tuileries ou de Hyde-Park, durant huit longues après-midi d'été. Mais, en ce qui concerne les grâces de la

tournure, et l'élégante aisance de la démarche (qui ne sont pas incompatibles avec une laideur de traits prononcée), nous avouons qu'il faudra renverser cette proposition en faveur des dames de France. Les sylphides américaines acquerraient petit à petit, sans aucun doute, ces grâces européennes qu'elles admirent tant, si elles se décidaient à renoncer à cette robe d'une longueur désespérante, qu'elles ont empruntée aux Anglaises. Elles devraient se rappeler que ce vêtement traînant ne leur est pas, à beaucoup près, aussi indispensable qu'il l'est pour mes compatriotes d'Outre-Manche, attendu qu'elles (les dames américaines) ont, généralement parlant, reçu de la nature des pieds presque aussi petits et aussi bien faits que ceux des dames Françaises.

Aux États-Unis, les convenances autorisent les jeunes personnes à sortir non accompagnées d'une duègne quelconque; et bien que, sous ce rapport, elles m'aient paru jouir d'une plus grande liberté qu'en Angleterre même, il n'en résulte pas autant de conséquences fâcheuses pour elles que dans certains autres pays, où la surveillance est portée à un degré par trop exagéré.

L'une des sources de rafraîchissements les plus abondantes qui sont mises, pendant les grandes chaleurs, à la disposition de la portion remuante de la population de Baltimore, de même que dans les autres villes américaines, se trouve ordinai-

rement chez les pharmaciens. Au centre de l'un de leurs comptoirs, qui est affecté spécialement à cet usage, s'élève une espèce de petite pompe élégamment ornée, et construite d'après le principe sur lequel est fondée notre cruche à siphon. Grand nombre de pharmaciens fabriquent leur eau gazeuze dans un compartiment de leur cave, correspondant directement au comptoir du magasin. Les autres se contentent de faire remplir, au fur et à mesure, le gracieux réservoir formé par la partie creuse du comptoir, d'une quantité voulue d'eau carbonatée, provenant de la principale fabrique de la ville. Cette facilité de puiser à une source aussi salubre, est chose extrêmement commode pour le passant qui a soif. Tout à côté du robinet qui va le désaltérer, il voit étalées cinq ou six différentes variétés de sirops aromatisés. Nonobstant la modicité du prix, qui n'est que de 6 *cents* (sous) par énorme verre (compris le sirop), chez les pharmaciens de mode, et de 3 *cents* seulement chez le reste de leurs confrères, chacun de ces détaillants d'eau de seltz gagne, m'a-t-on assuré, une somme considérable, pendant la durée d'un été. Il va sans dire que le liquide gazeux est maintenu sans cesse à une température rigoureusement glaciale, et souvent trop, pour la santé de certains consommateurs.

Nulle part, en Europe, trouverait-on de la glace brute plus débarrassée d'impuretés étrangères, et

présentant une limpidité de cristallisation plus admirable que celle que l'on consomme dans les villes américaines. Chaque hiver, les divers marchands de glace de New-York emmagasinent, en moyenne, plus de cent mille tonneaux de glace recueillis dans les environs de la ville. Il en résulte donc, pour la consommation, au moins quatre-vingt mille tonneaux, qui représentent la somme de 240,000 piastres (1,200,000 francs).

La population, de 125,000 âmes, que renferme aujourd'hui Baltimore, est plus que triplée par celle de Philadelphie, où nous arrivons maintenant *. Après New-York, cette dernière cité vient en première ligne, quant au nombre de ses habitants, dont le chiffre actuel est de *quatre cent mille* individus, précisément autant qu'à Manchester, en Angleterre. L'épithète grecque de Philadelphie, qui signifie, comme chacun le sait, le lieu de « l'*Amour fraternel,* » est, de nos jours, appliquée à cette ville célèbre, par antithèse, et dans un sens tout opposé à celui que l'entendait, en 1682, le quaker Guillaume Penn, qui l'avait inventée. Effectivement, nulle part, ailleurs, dans l'immense république américaine, les querelles de

* En allant de Philadelphie à Baltimore, on traverse (ainsi que je l'ai fait trois fois) le fleuve Susquehànna, sur les bords duquel est situé *Wyoming,* nom bien familier à ceux qui connaissent les chefs-d'œuvre de la littérature britannique : je fais allusion ici au poëme de *Gertrude of Wyoming,* par l'éminent poëte anglais Thomas Campbell, mort il y a quatre ou cinq ans.

toute nature sont-elles aussi fréquentes. C'est surtout dans un faubourg appelé *Moyamensing* que les coups de poing et autres genres de voies de fait se sont parfaitement acclimatés.

On se fatigue, à la longue, de l'uniformité avec laquelle les rues de Philadelphie se coupent à angles droits; dans plusieurs d'entre elles, deux rangées d'arbres maintiennent un ombrage agréable pendant les chaleurs de l'été, qui ne laissent pas que d'être excessives en juin, juillet et août, à raison de la nature complétement plate du terrain sur lequel la ville a été bâtie. La propreté des rues de Philadelphie est due probablement, en partie, à l'affichage multiplié de cet avertissement de la police, dans leurs grandes villes, là où des dégâts quelconques, de la part des passants, sont à redouter : « *Look out, delinquents!* » Ce qui signifie littéralement : « *Gare à vous, ô délinquants!* » Cette menace ne suffit pourtant pas toujours, on le conçoit, pour intimider les récalcitrants.

Le seul trait de ressemblance que cette capitale de la Pensylvanie offre avec Baltimore, réside dans les ornements en marbre blanc, que vous voyez sur la façade d'un très-grand nombre de maisons. Ce calcaire saccharaoïde (le marbre) se rencontre en quantités inépuisables sur divers points du Maryland et du Kentucky ; mais il est loin d'égaler en blancheur celui de Carrare. Il serait difficile de

trouver, même en Europe, un édifice tout en marbre, aussi vaste que l'est un palais appelé « Girard-College, » aux environs de Philadelphie. La forme de sa partie mitoyenne, car il a deux énormes ailes également en marbre, rappelle aussitôt celle de l'église de la Madeleine, à Paris, dont elle présente en outre les dimensions. Quant à la portion qui constitue la maçonnerie, il n'entre pas dans sa composition, ni à l'intérieur ni à l'extérieur, une seule pierre qui ne soit en marbre blanc proprement dit. Ce merveilleux bâtiment doit son existence à un philanthrope français, nommé Étienne Girard, qui légua en mourant, en 1831, une somme de 2 millions de piastres (10 millions de francs), pour la construction d'un asile destiné à l'éducation des orphelins.

En suivant la même route *extra-muros*, où s'élève ce palais Girard, l'on ne tarde pas à arriver à la fameuse prison pénitentiaire de la Pensylvanie, qui a servi déjà de modèle à tant de maisons de détention dans une multitude de localités en Europe, pour la mise en vigueur du système cellulaire. Après l'avoir étudiée en détail, je n'ai pu partager une opinion émise par le plus brillant romancier anglais de nos jours *, qui l'a visitée il y a une dizaine d'années, relativement à ce qu'il qualifie « d'horreurs et d'effets atroces de la ré-

* Charles Dickens, dans ses *American Notes*, ch. VII.

clusion solitaire. » Actuellement, les prisonniers qui observent avec docilité tous les points du règlement, ont la permission d'aller travailler, pendant la journée, hors de leurs cellules, dans telle ou telle partie des bâtiments ou des terres y attenants. Rien que ce simple adoucissement de l'ancienne sévérité de l'établissement est de nature à procurer aux condamnés une distraction salutaire, et suffisante pour étouffer les germes de cette redoutable aliénation d'esprit qui s'y développent, à ce que l'on prétend, avec une rapidité effrayante. Chaque détenu mâle a, indépendamment d'une cellule fort propre et commode, un petit préau à lui, en forme de losange, où il peut respirer l'air libre, à une certaine heure de la journée. Quant aux femmes, chacune d'elles possède deux cellules, pour leur compenser la privation d'un préau séparé. Bref, dans les villes les plus civilisées de l'Ancien-Monde, il y a un nombre considérable de domestiques de l'un et de l'autre sexe, qui ne sont pas, chez leurs maîtres, aussi spacieusement logés que le sont les condamnés dans la prison pénitentiaire de Philadelphie. Le directeur de cette prison est un quaker.

Si, en la quittant, vous franchissez un espace de 2 milles, dans une direction nord-ouest, vous gagnez un petit parc charmant, au milieu duquel se trouve la pompe hydraulique remarquable à l'aide de laquelle on détourne, en partie, le cours

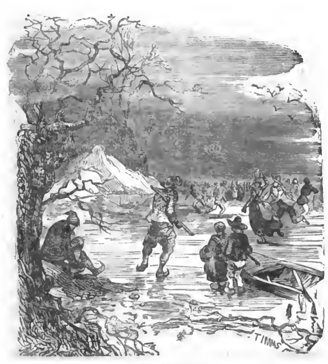
de la rivière Schuylkill, en faveur des bons habitants de Philadelphie. Les eaux du magnifique fleuve Delaware, sur la rive droite duquel s'étale cette ville, sont trop altérées par les marées salées de l'Océan pour qu'elles puissent être potables. Celles du Schuylkill, au contraire, sont tellement pures et douces qu'elles ne précipitent pas le nitrate d'argent. Il faut avouer que, par ce fait, elles pèchent par un défaut opposé à celui des eaux précédentes; car la science, et surtout l'expérience, nous apprennent que la présence d'une quantité minime de chlorure de sodium ou même de chlorure de potassium dans l'eau, amène avec elle des effets plus satisfaisants pour l'économie animale, que si ce liquide en était complétement dépourvu. Dans le fleuve Delaware, on pêche l'esturgeon en assez grande abondance; mais, d'après les renseignements que je recueillis à ce sujet sur les lieux, il ne paraît pas que l'on en utilise la vessie natatoire pour la fabrication de l'ichtyocole, ainsi que cela se pratique sur cette partie du littoral de la Méditerranée, où l'on fait la pêche du même poisson.

L'un des objets les plus intéressants que l'on remarque, tandis qu'on explore l'intérieur de la ville, c'est l'*Indépendence-Hall*, ou l'ancien Hôtel-de-Ville : dans une de ses salles, que l'on conserve religieusement dans son état primitif, fut signée, en 1776 (le 4 juillet), la déclaration

par laquelle on secouait à tout jamais le joug de l'Angleterre, et l'on proclamait l'existence d'une république indépendante. Mais quand on porte aux génies du temps passé l'admiration enthousiaste qu'ils méritent, on éprouve une émotion encore plus profonde, lorsque, en s'acheminant dans certaines rues, on aperçoit la maisonnette où l'illustre Franklin, dénué de ressources, se mit, dans sa jeunesse, en apprentissage chez un imprimeur, le lendemain du jour où il fut jeté sur la plage du Delaware, par suite du naufrage du petit sloop qui l'avait emporté depuis Boston jusqu'à l'embouchure de ce fleuve; et quand, dans un autre quartier, on découvre le véritable toit sur lequel il fixa le premier paratonnerre que l'on eût jamais construit, application mémorable des expériences prolongées qu'il venait de faire sur l'électricité. Vous voyez enfin, sur une modeste tombe couverte de mousse sauvage, à 1 kilomètre environ de la maison où l'immortel docteur rendit le dernier soupir, cette curieuse épitaphe, composée par lui-même, plusieurs années avant sa mort :

Ci-gît le corps de Benjamin Franklin, imprimeur,
Semblable à la couverture d'un vieux livre
Dont la table des matières a été arrachée,
Dont les caractères ont été effacés, et la dorure ternie,
La pâture des vers.
Cependant l'ouvrage lui-même ne sera pas perdu,
Car il reparaîtra sous un autre format
Dans une nouvelle édition
Corrigée et purifiée par l'AUTEUR (Dieu).

Bien que Franklin eût passé à Philadelphie la majeure portion de sa vie, il était Bostonien de naissance. La secte des Quakers, à laquelle il appartenait, est aujourd'hui en grande minorité, relativement à la population catholique surtout, qui monte à 53,000 personnes ; la capitale de la Pensylvanie renferme, en outre, une proportion notable d'Anabaptistes, d'Unitariens, de Méthodistes, etc.



Le Delaware en hiver.

CHAPITRE XV

LA VILLE IMPÉRIALE.

Pompiers hospitaliers. — Compagnies rivales. — Fréquence d'incendies.— Un réveil en sursaut. — Aqueduc admirable.— Rues de la « Ville Impériale. » — Horribles marchandises. — Progrès de la religion catholique. — Évêques français et irlandais. — Baie incomparable. — Ile de Mannâhata.

« ..... Oh! brille dans l'histoire,
« *Impérial* flambeau !....
(Victor Hugo).

Parmi toutes les belles institutions que l'on observe aux États-Unis, l'une des plus utiles, sans contredit, c'est l'admirable corps des *Firemen*, ou pompiers, dont chaque ville s'est enrichie. La compagnie de Philadelphie brille en première ligne à côté de celle de New-York. Son uniforme consiste en une redingote en drap couleur nankin, munie d'un large collet, et serrée autour de la taille par une ceinture de cuir doré ; la forme du

schako, qui est aussi en cuir extrêmement dur, rappelle celle de ces casquettes que portent les pilotes et autres marins, quand le temps est mauvais en mer. A certaines époques de l'année, les firemen de Philadelphie et ceux de New-York échangent en masse des visites de courtoisie qui durent deux jours au moins. Leur arrivée dans la ville hospitalière a lieu habituellement à la tombée de la nuit, afin qu'ils puissent faire avec plus d'éclat leur procession d'usage à travers la ville, à la lueur des torches. En tête de cette espèce d'armée, marche une bande de musiciens; et chaque membre de l'immense bande qui suit tient l'une des cordes qui traînent leurs pompes à feu, les échelles, etc. Ces pompes, et autres machines analogues, sont presque toujours splendidement dorées; l'amour-propre et la vanité de chaque compagnie essayent, en effet, de les rendre aussi magnifiques que possible aux yeux du public.

Comme ces *firemen* constituent un corps de volontaires s'il en fut jamais, ils sont obligés d'acheter à leurs frais tout leur costume, et à orner les diverses parties de leurs pompes, qu'ils reçoivent de la municipalité dans un état assez grossier, sans peinture ni dorure quelconque. Ceux de New-York sont divisés en six compagnies tout-à-fait distinctes, et même rivales; de telle sorte que, dès que le gros bourdon du *City-Hall* (Hôtel-de-Ville) annonce, par son glas, qu'un incendie vient

de se déclarer quelque part, aussitôt vous voyez, comme par un effet de magie, toutes les *engines* ou pompes des compagnies respectives sortir de leur cachette, et se diriger à l'envi vers le théâtre du sinistre.

Au plus fort des ardeurs de la canicule, de même que pendant les froids rigoureux de l'hiver, les *firemen* ne cessent, tout en traînant leurs lourdes machines, de courir avec une vitesse prodigieuse, ce qui, en été surtout, doit être pour les pompiers de New-York excessivement pénible, à raison de la nature de leur costume; c'est une blouse rouge en laine très-épaisse, et serrée à la ceinture; leur chapeau, à bord fort large, est formé de tôle vernie. C'est un point d'honneur pour une compagnie que de parvenir la première au lieu d'un incendie, et, *à fortiori*, de réussir seule à le maîtriser; voilà pourquoi celle qui a devancé les autres est en droit d'empêcher celles qui suivent de faire fonctionner leurs pompes sans son autorisation. De là naissent parfois, comme on le devine bien, des collisions plus ou moins graves entre les compagnies rivales de pompiers de New-York.

Il ne se passe peut-être pas une seule nuit pendant toute l'année, dans cette « Cité Impériale, » sans que vous soyez, au moins une fois, réveillé en sursaut par les cris lugubres de *Fire! fire!* (au feu! au feu!) que profèrent simultanément les

voix rauques de plusieurs centaines d'individus, dont vous entendez déjà les pas rapides et le roulement des engines, au-dessous de votre fenêtre. Quelque rigoureuse que soit la saison, l'on a peine à s'empêcher de se lever un instant de son lit, pour contempler le spectacle extraordinaire qui se présente dans cette occasion. Chaque compagnie est précédée par trois hommes de grande taille, dont deux élèvent au-dessus de leur tête une torche volumineuse; et le troisième, qui court au milieu, tient à la main un énorme porte-voix, au moyen duquel il s'écrie, en se retournant toutes les cinq ou six minutes : « En avant, camarades, en avant! » Par moments, les torches, en vacillant, se réfléchissent sur les blouses d'un rouge de sang que porte cette multitude d'hommes; et, ce qui est encore plus saisissant, la lumière de ces torches fait souvent pâlir la lueur de l'incendie lui-même, que vous apercevez avec effroi à votre droite ou à votre gauche, tandis que vous regardez par la fenêtre.

La « Ville Impériale » a été, dans ces dernières années, approvisionnée d'une abondance d'excellente eau vive, par suite de travaux analogues à ceux qui ont procuré un semblable bienfait aux habitants de Philadelphie, mais sur une échelle infiniment plus vaste, et même grandiose. Le point de la rivière *Croton,* dont il s'agissait de tirer parti pour cet effet, se trouve placé à 40 milles de

New-York ; il y avait donc des difficultés innombrables à surmonter avant de pouvoir arriver à l'achèvement du magnifique aqueduc qui aboutit maintenant à ces deux superbes réservoirs que nous voyons à l'extrémité nord-ouest de la ville. La partie la plus merveilleuse de cet aqueduc, c'est le ***High-Bridge,*** c'est-à-dire le « Pont élevé, » qui joint l'île de Mannâhata, sur laquelle est bâtie New-York, à la *terre ferme* de sa province : ce pont a seize arches, et il est élevé de **114** pieds au-dessus du niveau des eaux sous-jacentes. L'on a évité complétement l'usage du perfide métal, le plomb, non-seulement dans toute l'étendue des conduits principaux de cet aqueduc, mais encore dans chacune de leurs ramifications ; c'est le fer ou bien la fonte qui y sont employés. Il faut avoir vu, « de ses propres yeux, » ces admirables ***Croton-water-works*** (travaux hydrauliques du Croton), comme on les appelle, pour s'en faire une idée exacte : l'aqueduc de Roquefavour, qui amène à Marseille les eaux de la Durance, est loin de pouvoir leur être comparé. Les « travaux Croton » ont coûté une somme de **14** millions de dollars ! (70 millions de francs.)

L'île de Mannâhata, que couvre en grande partie la ville de New-York, présente, en quelque sorte, la forme d'une langue de chien ; vers son milieu, elle est renflée dans presque toute sa longueur, circonstance qui, en facilitant l'écoulement des

eaux impures, mériterait à New-York la réputation de l'une des villes les plus propres et les plus saines de l'univers (favorisée qu'elle est par l'air de la mer, en proportion considérable), s'il y avait chez les classes inférieures de la population assez de zèle et de bonne volonté pour aider les autorités à concourir à cette fin : le défaut contraire n'y est malheureusement que trop commun. La plupart des rues transversales de cette ville célèbre sont désignées par de simples numéros ordinaux. Ainsi, par exemple, l'on dit « la *dix-neuvième*, la *vingtième*, la *vingt et unième* rues, » trois des rues les plus à la mode.

Indépendamment de la grande artère de ***Broadway***, c'est-à-dire la « route large, » qui sillonne la ville longitudinalement dans une distance de 5 milles, il y a encore quatre longues avenues se dirigeant dans le même sens. La plus ancienne d'entre elles, appelée la Bowery (vert bocage), au lieu d'être parallèle aux autres, décrit une vaste courbe qui rappelle la forme du boulevard des Italiens à Paris. L'animation qui règne dans la Bowery, tout le long du jour, est aussi bruyante que celle de Broadway ; mais les éléments de ces deux sortes de mouvements sont d'une nature diamétralement opposée. Dans Broadway, ce sont des magasins splendides, des équipages de luxe remplis de cette classe de monde que les Américains eux-mêmes, tout républicains qu'ils sont, qualifient de

8

« membres de l'aristocratie. » Dans la Bowery, au contraire, vous n'avez guère, en fait de magasins, que de modestes boutiques et étalages où l'on trouve le strict nécessaire de la vie : de petits épiciers en quantité, des tailleurs et des modistes, qui ont toujours prêt un grand assortiment de vêtements tout faits, à la portée de toutes les bourses, pour l'un et l'autre sexe. Les trottoirs regorgent de monde, il est vrai; mais ce ne sont que les femmes et les filles des citoyens appartenant à la petite bourgeoisie, ou bien les servantes irlandaises et allemandes, qui essayent de choisir quelque étoffe, ruban ou autre colifichet qui leur convienne. Puis, au milieu de cette légion féminine, vous êtes coudoyé à chaque instant par un *rowdie,* c'est-à-dire un jeune homme plus ou moins fainéant, en casquette, et dont les deux bouts du pantalon sont rentrés au dedans de ses bottes : il se pavane là, le cigare à la bouche, aussi plein d'importance que le premier muscadin de Broadway. Il va sans dire qu'un équipage élégant, longeant la Bowery, serait, tant il est rare, un véritable phénomène aux yeux des promeneurs ébahis.

Dans quelques-unes des plus belles boutiques de Broadway, on expose aux regards des passants une sorte de marchandise qui n'y est, à notre avis, nullement à sa place: ce sont de magnifiques cercueils de toutes les grandeurs, les uns en acajou ciselé et doré, les autres en bois de palissandre,

d'autres, enfin, tout revêtus de riche velours de couleur cramoisie ou noire, et parsemé de têtes de clous dorées. Ne serait-il pas plus convenable de reléguer ces lugubres objets dans un quartier peu fréquenté de la ville, et, par la réunion de tous les magasins où l'on en vend actuellement, de constituer un *seul* bazar des « pompes funèbre, » que de les laisser établis là où ils le sont aujourd'hui à New-York? Il y a dix à parier contre un que, si une joyeuse jeune fille qui sort de chez un bijoutier ou de chez une marchande de dentelles dans Broadway, après avoir acheté une partie complémentaire de son trousseau de noce pour le lendemain, fixe par hasard ses yeux sur le magasin immédiatement à côté, elle apercevra, parmi une rangée d'élégants cénotaphes tout prêts à être occupés, un cercueil en satin blanc moiré, en d'autres termes, un cercueil destiné à une jeune fille! Est-ce là un moment opportun pour lui mettre sous les yeux cette sinistre image de sa dernière demeure?

La religion catholique fait à New-York, comme partout ailleurs dans l'Amérique du Nord, des progrès sensibles, en dépit des efforts que tente sans cesse l'intolérance d'un grand nombre de sectes hétérodoxes pour l'en empêcher. Le prélat distingué qui est chargé de cet important diocèse a été investi en 1851, par le saint-siége, du titre d'archevêque. C'est un fait digne de remarque que, parmi les trente diocèses catholiques des États-

Unis, y compris la Californie, il y en a vingt-deux qui sont gouvernés par des évêques ou archevêques irlandais. Les archi-diocèses sont au nombre de six, savoir : Saint-Louis, Cincinnati, Orégon, la Nouvelle-Orléans, Baltimore et New-York. Il y a deux archevêques français parmi les chefs de ces six archi-diocèses : ce sont ceux de la Nouvelle-Orléans et de l'Orégon. Les autres évêques français sont ceux de Mobile, de Vincennes (Indiana), de Détroit (Michigan) et de Dubuque, dans l'État d'Iowa. Il y a aujourd'hui plus de 3 millions de catholiques romains disséminés dans les États-Unis.

La colonie française de New-York possède une charmante église, située dans Canal-Street, quartier très-beau et en même temps très-central. La première fois que le hasard m'y fit entrer, c'était au moment d'une première communion d'enfants. L'arrangement symétrique des jeunes garçons et des gracieuses jeunes filles, les notes des cantiques touchants chantés avec tant d'ensemble, l'exhortation paternelle et affectueuse du prêtre français qui monta en chaire, toute la cérémonie, enfin, ressemblait tellement à celles dont nous sommes témoins, à une certaine époque de l'année, à Saint-Sulpice ou à Saint-Roch, à Paris, que je fus presque tenté de m'écrier avec Chateaubriand, en sortant du temple saint :

Ma sœur ! qu'ils étaient beaux les jours
De France !

Au milieu du silence sépulcral qui règne, le dimanche, dans la plupart des grandes villes des États-Unis, le flâneur rencontre de temps en temps sur son chemin, principalement le long des *wharfs*, un nombreux rassemblement. Il est composé d'individus qui écoutent, bouche béante et cou tendu, un prédicateur ambulant qui lance les anathèmes et les promesses de ce qu'il prétend être l'Évangile, du haut d'un tonneau ou d'une vieille table, élevée elle-même sur une estrade. Ce soi-disant apôtre rappelle souvent, par ses gestes et par ses cris rauques, certains coryphées de charlatans et de saltimbanques, que nous remarquons aux Champs-Élysées au moment d'une fête populaire. Il les égale, s'il ne les surpasse en habileté, car il réussit à retenir indéfiniment son auditoire, sans vouloir faire comprendre à aucun d'eux le sens véritable de ses paroles, ni le nom de la secte utopienne à laquelle il appartient.

Çà et là, amarrés aux quais, vous apercevez en toute saison de gros navires sans mâts qui, après avoir achevé leur long service en mer, se trouvent actuellement transformés en temples pour les marins, ainsi que l'indique le mot « *Bethel,* » peint sur la proue de chacun d'eux. Ce terme anglo-hébraïque signifie, pour les méthodistes, les unitariens, et les épiscopaux : « *Ponton pour le culte.* »

L'une des causes qui ont élevé la ville de New-York au rang éminent qu'elle occupe de nos jours,

puisque, sous le rapport commercial, elle ne reconnaît pour rivales maritimes, par tout l'univers, que Liverpool et Londres, c'est évidemment la sûreté et l'entrée large et profonde de son magnifique port. En y arrivant de l'océan Atlantique, l'on est frappé de la manière singulière dont il a été construit par la nature. Chacun des côtés de cette admirable baie est formé par une île grande et très-fertile : *Long-Island*, sur la droite, et *Staten-Island*, sur la gauche. Après s'être rapprochées pendant un moment à l'endroit dit les « Narrows » (col étroit), les côtes s'écartent soudain, au point de présenter, au fond de la baie, une nappe d'eau assez spacieuse et assez profonde pour y tenir en rade toutes les flottes de l'Europe réunies. Outre la gracieuse île de Mannahata, contenant la « ville Impériale, » qui a l'air, en s'avançant au centre de la baie, d'aller au devant du commerce d'outre-mer, qui s'est laissé attirer par ses charmes, vous voyez encore quatre ou cinq autres îles verdoyantes, encadrées çà et là dans la surface cristalline des eaux. Sur la plus considérable des deux îles latérales que nous avons mentionnées (*Long-Island*), se trouve, directement en face de New-York, la petite ville florissante de *Brookelyn*, que l'on regarde comme un de ses faubourgs : c'est là qu'est située la *Navy-Yard*, ou arsenal maritime de la ville Impériale.



CHAPITRE XVI

LE FLEUVE HUDSON.

Un « Père-la-Chaise. » — Femme auteur naufragée. — La chasse aux morts. — Épitaphe poétique. — La Nouvelle-Amsterdam. — Trois originaux au pouvoir. — Le fleuve Hudson. — Un Hollandais allant en Chine. — Sommeil de vingt ans. — Noms sonores. — Eaux de Saratoga. — Aristocratie républicaine. — Le lac Champlain.

When Time, or soon or late, shall bring
The endless sleep that lulls the dead,
Oblivion! may thy languid wing
Wave gently o'er my dying bed!
(Lord Byron.)

A 4 milles de Brookelyn est le délicieux cimetière de *Greenwood,* qui éclipse de beaucoup, quant à son site, le Père-la-Chaise lui-même, et sa superficie est bien plus étendue que celle du célèbre champ des morts parisien. Greenwood, qui signifie « forêt verdoyante, » couvre les deux versants, ainsi que le sommet, formant un long plateau, d'une colline très-élevée, de telle sorte que vous y jouissez, dans une multitude d'allées et de

sentiers, de la vue du vaste océan Atlantique ; et par moments aussi vous entendez le rugissement courroucé de ses flots, comme si les ombres des morts venaient de temps en temps lui réclamer un glas sublime.

Ce fut précisément sur le rivage de cette partie de l'Atlantique, que l'on découvre des hauteurs du cimetière de Greenwood, que périt naguère, dans un naufrage lamentable, l'une des plus célèbres femmes de lettres que les États-Uuis aient eues depuis longtemps. Cette jeune dame, dont le nom de famille était Marguerite Fuller, venait de faire une traversée des plus heureuses, de Livourne en Italie, accompagnée du marquis d'Ossoli, qu'elle y avait épousé dix-huit mois auparavant, et d'un charmant petit enfant de sept mois seulement. Au milieu d'une raffale épouvantable soufflant de terre, le beau brick qu'elle montait sombra corps et biens en vue même du port. L'on ne peut s'empêcher de regretter bien vivement qu'un esprit aussi distingué que celui de Marguerite Fuller n'ait pas toujours, dans les lettres publiques qu'elle adressait de l'Italie à un journal américain, à l'époque de l'insurrection romaine, défendu les droits du chef de l'Église catholique.

Puisque nous avons fait cette allusion passagère à la révolution romaine, nous pouvons ajouter que le grand coryphée des insurgés, le général Garibaldi, qui arriva de l'Europe à New-York, pen-

dant que je m'y trouvais, imagina un moyen singulier de gagner sa vie. A *Staten-Island*, tout à côté de la «Ville impériale,» il monta un établissement ayant pour but d'*éclairer* la population, d'une façon bien autrement utile qu'il ne le faisait naguère en Italie, par ces proclamations incendiaires; en un mot, il devint fabricant de chandelles de suif! Peu de temps avant mon retour de l'Amérique, le digne guerrier partit de New-York pour San-Francisco, espérant sans doute y tirer un parti lucratif d'une machine ingénieuse qu'il venait d'inventer pour la fabrication des modestes objets dont nous avons parlé.

Ce fut à cette même époque qu'un autre membre de l'ex-triumvirat italien qui avait émigré aux États-Unis, le général Avezzana, perdit à New-York sa femme, jeune Irlandaise d'une grande beauté et d'une haute vertu, d'une façon aussi tragique qu'elle était inopinée. Elle voulut un jour, c'était un dimanche, au moment de sortir pour aller à la messe, fermer les persiennes de son balcon, dont les fenêtres, situées au deuxième étage, donnaient sur Broadway. Rencontrant quelque embarras dans le jeu des petites cordes, elle s'avança jusqu'au bord d'un petit balcon, munis d'un gardefou extrêmement bas, en tournant le dos en dehors. Tout à coup elle perdit l'équilibre, et elle dut expirer sur-le-champ; car en tombant à la renverse, elle se cassa

la colonne vertébrale contre un grillage pointu qui entourait le rez-de-chaussée. Ce funeste événement impressionna douloureusement toute la population.

Tandis que vous errez dans le cimetière de Greenwood, à travers les labyrinthes pittoresques, et bordés de deux lignes parallèles de jolis monuments, vous entrevoyez assez fréquemment, dans de petits sentiers dérobés, plus d'un groupe d'émigrants allemands ou irlandais nouvellement débarqués, cherchant au-dessous des cyprès quelques traces de leurs parents ou amis, qu'ils sont trop fondés à croire morts, vu qu'ils n'en ont reçu aucunes nouvelles pendant les années qui ont précédé leur propre départ de la terre natale. Les Américains mettent, en général, beaucoup de poésie dans le choix de l'emplacement et dans la distribution de leurs cimetières. Ainsi, à Philadelphie, le *Laurel-Hill* (coteau des Lauriers); à Baltimore, le *Mount-Pleasant* (montagne agréable), et à Boston, le *Mount-Auburn*, sont des champs de repos tellement féeriques à voir, qu'ils vous donneraient presque envie de mourir pour y être enterré. Quelques-unes des épitaphes aussi nous prouvent que la seule vraie poésie, celle du cœur, est parfois innée au plus haut degré dans l'âme de l'Américain. Pour démontrer la vérité de cette assertion, qu'il nous suffise de citer cette belle imitation d'une pensée de Shakespeare, que nous y remarquâmes sur la tombe d'une jeune fille

moissonnée dans toute la fraîcheur de sa beauté :

« Tant que durera l'été, et tant que je vivrai,
« O vierge chérie ! j'irai adoucir l'horreur de ta tombe
« En l'ornant des plus belles fleurs.
« J'irai y jeter la primevère, pâle comme ta figure,
« Et la jacinthe azurée comme tes veines ;
« Je la couvrirai des feuilles de l'églantier,
« Dont l'odeur, sans la calomnier,
« N'est pas aussi douce que ton haleine. »

La population actuelle de New-York, y compris son faubourg de Brookelyn, est de 600,000 âmes. Quel développement miraculeux depuis 1614, année dans laquelle les Hollandais élevèrent sur l'île de Mannahata la première maison de la *Nouvelle-Amsterdam*, première désignation de la « Cité impériale ! » Dès que l'Angleterre remarqua que la jeune colonie hollandaise commençait à prospérer, elle s'empressa, en 1664, de s'en emparer. Durant cet intervalle de cinquante ans, la Nouvelle-Amsterdam avait eu pour gouverneurs trois personnages dont les noms indiquent, jusqu'à un certain point, les circonstances fantasques qui caractérisèrent leur administration respective. C'était : Walter *l'Indécis*, Guillaume *le Bourru*, et Pierre *le Têtu*. Le premier de ces dignes bourgmestres avait pour programme de vie, à ce que disent les chroniqueurs, de dormir huit heures sur vingt-quatre ; de manger pendant huit heures (à quatre repas différents), et de fumer durant les huit heures qui restaient, afin de se mieux disposer à réfléchir sur les intérêts de sa province des

nouveaux Pays-Bas; (on désignait ainsi, à cette époque, l'état actuel de New-York.) — Guillaume le Bourru imaginait sans cesse des plans plus ou moins burlesques contre l'invasion de la colonie voisine des Suédois du Delaware, dont les empiétements sur son territoire le maintenaient dans une colère perpétuelle. Enfin, Pierre le Têtu, « à la Jambe d'argent, » comme on l'appelait aussi, était tellement adonné à la pratique de ce qu'il se figurait être la vraie chevalerie des anciens temps, qu'il voulut combattre, presque seul, tous ses ennemis, les Yankees, les Péquods, les Suédois et les Anglais. Mais ces derniers lui apprirent bientôt que la victoire ne devait pas toujours pencher de son côté, car ce fut sous son gouvernement que la Nouvelle-Amsterdam devint la Nouvelle-York.

Parmi tous les fleuves de l'Amérique septentrionale qui se jettent dans l'océan Atlantique, celui dont les bords, vus de l'eau, offrent sans cesse les paysages les plus pittoresques, est, assurément, le Hudson, bien digne de constituer près de son embouchure la baie d'une ville qui se glorifie du titre « d'Impériale. » Depuis Albany, capitale de la province, jusqu'à New-York, distante de 145 milles, il coule majestueusement en ligne droite, enclavé de chaque côté par de hautes montagnes; nulle part son lit n'est sujet à ces agglomérations perfides de sable, qui rendent difficile et souvent périlleuse la navigation de la plu-

part des autres grandes rivières de l'Amérique. Il est redevable de son nom moderne au capitaine hollandais *Hendrick Hudson*, qui le découvrit en 1610. Ce hardi marin mit à la voile, de La Haye, dans son vaisseau *la Demi-Lune*, au commencement de cette année-là, dans l'intention de se diriger vers la Chine, à travers un bras de mer dont il soupçonnait l'existence quelque part, dans les latitudes mitoyennes de l'Amérique du Nord. Arrivé à la vaste embouchure du *Mohegau* (l'ancien nom de l'Hudson), il se figura que c'était là le bras de mer qu'il cherchait; mais il ne tarda pas à se convaincre de son erreur, non-seulement parce que les bords se rapprochaient insensiblement, mais surtout parce qu'il s'engrava, par une belle après-midi, au beau milieu du fleuve, lequel était sujet, nous dit-on, à cette époque, à des obstructions sablonneuses. Il convint donc qu'il n'y aurait pas moyen d'aller par là en Chine.

A mi-chemin, entre New-York et Albany, je m'arrêtai à Stony-Point, où fut livrée l'une des trois batailles décisives qui donnèrent aux États-Unis leur indépendance. Les deux autres eurent lieu à *Lexington* et à *Bunker's Hill*, non loin de Boston, en Massachusetts. D'après une tradition fort accréditée parmi les riverains de l'Hudson, le célèbre pirate capitaine Kidd, qui fut pendu, il y a cent cinquante ans, par les Anglais, aurait enfoui dans maint endroit des trésors immenses, qui n'at-

tendent aujourd'hui qu'une main heureuse pour être déterrés.

Peu de temps avant d'arriver à Albany, vous apercevez sur la gauche la chaîne des monts Kaatskill, sur le plus élevé desquels une autre croyance populaire vous apprend qu'un fameux Hollandais d'autrefois, nommé Rip Wan-Winkle, resta endormi pendant vingt ans. Cette légende a été racontée, dans un style fort attrayant, par le plus célèbre des auteurs américains de nos jours, M. Washington-Irving. Pour peu que le touriste sache apprécier les plus éminentes qualités de l'esprit et du cœur, il ne manquera pas de visiter, ou au moins, à coup sûr, de regarder en passant, avec un intérêt extrême, la délicieuse villa de *Sunny-Side*, où M. Washington-Irving mène actuellement une douce vie, loin du bruit et des tracasseries de ce monde. C'est précisément l'endroit où il a placé le théâtre des événements, qu'il a détaillés dans son intéressant conte, intitulé : *The Legend of Sleepy Hollow*.

Après avoir quitté Albany, où l'on ne voit que le Capitole qui soit digne d'attirer les regards, nous nous acheminâmes vers la florissante petite ville de Troie, à 64 milles plus au Nord. Le climat de cette dernière localité passe pour être très-salubre ; elle est, en outre, entourée d'une multitude de collines, du sommet de chacune desquelles on jouit d'un coup d'œil différent et agréable à la fois,

dont le majestueux Hudson fait les principaux frais. Indépendamment de cette ville de Troie, « l'État impérial » en contient plusieurs autres qui portent des noms étrangers, plus ou moins sonores. Ainsi, nous visitâmes *Syracuse*, remarquable par ses sources imprégnées de chlorure de sodium; — *Rome, Utica, Oswego, Rochester,* dont le commerce de farines est immense; — *Égypte, Athènes, Batavia, Palmyra, Geneva*, etc.

Non loin de Troie se trouvent les eaux minérales les plus célèbres que possèdent les États-Unis; ce sont les sources de Saratoga. Durant trois mois, chaque été, l'élite de l'aristocratie américaine s'y donne rendez-vous des points les plus éloignés de la République. L'observateur européen ne saurait choisir un meilleur moment pour étudier les mœurs et les habitudes des classes riches aux États-Unis; il verrait, à Saratoga, avec quel soin se maintient cette ligne de démarcation, que la fierté de certains riches a établie entre les deux hôtels du lieu. Quand une dame, logée à l'hôtel n° 1, songe à donner un grand bal, elle se gardera bien d'inviter une voisine quelconque de l'hôtel n° 2, quel que soit, d'ailleurs, le mérite de ceux qui y sont installés; et cela tout simplement parce que l'hôtel n° 2 n'est pas autant de mode que celui du n° 1. — La principale des sources de Saratoga (la source de *Congress*) a une composition singulièrement complexe; en effet, elle tient

en dissolution de l'iodure et du bromure de potassium, et en même temps, du bi-carbonate de soude et du carbonate de fer, etc. Aussi s'aperçoit-on que la plupart des malades qui boivent de ces eaux-là s'en trouvent fort bien ; mais quant à prétendre que les deux tiers de ceux qui fréquentent Saratoga, chaque année, soient le moins du monde souffrants, non, rien de pareil !

Celui qui veut aller, dans la belle saison, de New-York à Montréal, ou même à Québec en Canada, choisit d'ordinaire la route qui conduit au lac Champlain, situé dans l'une des parties les plus pittoresques de la province de New-York : il a cent trente-deux milles de long et de neuf à quatorze de large. En hiver, ce lac est presque toujours complètement gelé ; c'est dans cet état-là que je l'ai vu.

En quittant le lac Champlain, j'ai parcouru une portion considérable de la région, toujours dans l'État de New-York, où Fenimore Cooper a placé les principaux événements de son chef-d'œuvre, *le Dernier des Mohicans.* Mais parmi la population qui habite aujourd'hui les bords de la rivière *Mohawk* ou *Mohican*, je n'ai pu retrouver aucune trace dans les traits ni dans les manières qui me rappelât le jeune et brillant Uncas, ou l'intrépide Œil-de-Faucon.



CHAPITRE XVII

ABUS A RÉFORMER.

Conduite insensée.— Mendiants européens.— Prostituées d'outre-mer. — Le gamin de New-York. — Pétards malfaisants. — Groupe de petites fées. — Maisons qui s'écroulent. — Chacun pour soi. — Une tuile sur la tête. — Explosions de carrières. — Taureaux furieux. — Télégraphe électrique. — Minerai précieux. — Vols à l'américaine.

Incerti quò fatà ferant, ubi sistere detur.
(VIRGILE.)
Crescit amor nummi, quantùm ipsa pecunia crescit.
(JUVÉNAL.)

Il est impossible d'observer de près, sans frémir, à quel point la manie de l'émigration prévaut actuellement chez les populations inférieures en Allemagne, en Angleterre, et surtout en Irlande. Chaque navire qui arrive à New-York, de Brême, de Londres ou de Liverpool, vous montre, en dégorgeant sa cargaison vivante, que « le nom de cette dernière est *Légion*, » comme dit l'Apocalypse. Pendant mon séjour à New-York, je voyais

arriver de l'Europe des bâtiments qui avaient à leur bord, celui-ci huit cents individus, et cet autre plus de mille. Si la plupart de ceux qui émigrent de la sorte savaient d'avance à quels malheurs ils s'exposent en s'expatriant, ils préféreraient, à coup sûr, continuer à endurer, même en Irlande, les privations auxquelles ils sont en butte, plutôt que d'imiter la conduite insensée de ceux qui les ont précédés au Nouveau-Monde. Qu'ils sont donc blâmables ceux qui, au lieu d'éclairer sur ce sujet la multitude de personnes qui laissent ainsi le certain pour l'incertain, les poussent, au contraire, à l'abandon de leur patrie par des motifs intéressés ! On ne devrait, du moins, conseiller l'émigration qu'à ceux assez pourvus de moyens pécuniaires pour se rendre, aussitôt débarqués sur la côte atlantique de l'Amérique, dans les seuls trois États qui leur offriraient des ressources réelles : le *Wisconsin*, *l'Iowa* et le *Minnesota*. Mais ces provinces sont situées si loin de Boston, de New-York et de Philadelphie, où le plus grand nombre des émigrants débarque, qu'il faudrait à ceux-ci, pour s'y transporter à travers toutes les contrées intermédiaires, nne somme supérieure à celle que leur coûte le passage transatlantique tout entier. Or, la proportion de ceux qui arrivent d'Europe n'ayant pas dans leur poche de quoi s'acheter un dîner, le jour même de leur débarquement, dépasse

de beaucoup ceux qui ont été plus prévoyants.

Pourtant, n'arrive-t-il pas souvent, direz-vous, que des familles pauvres, en Irlande en Allemagne, reçoivent des secours d'argent de leurs parents, qui ont émigré naguère aux États-Unis ? — Mais comparez le nombre de ceux qui sont en mesure de faire ces envois-là avec la grande masse des émigrants, et vous trouverez qu'ils sont comme le chiffre 1 est à 10,000. Un mince filet de lumière qui pénètre dans un appartement complétement plongé dans les ténèbres, frappe davantage les yeux que tous les autres objets qui y restent dans l'obscurité.

La plupart de ces infortunés se figurent, en quittant leur pays, que les négociants et les entrepreneurs américains les attendent avec impatience sur le rivage pour les employer, et ils ne se doutent guère qu'à peine délivrés de l'atmosphère méphytique qu'ils ont respirée dans l'entrepont de leur vaisseau, durant un long et pénible voyage, il leur faudra peut-être aller mendier un morceau de pain aux passants dans la rue de Broadway, ainsi que je l'ai vu bien des fois. Plus tard, un malheur encore plus grave pourra fondre sur eux : les hommes, en proie au désœuvrement, s'affilieront vraisemblablement à la société des *rowdies* et des *loafers*, vauriens qui n'existent que pour la discorde, le vol, quelquefois le meurtre, s'abandonnant aux jurements les plus révoltants pour les

motifs les plus futiles. Quant aux femmes non mariées qui resteront sans occupation, la religion seule, si elles en ont, pourra les empêcher de s'associer à cette classe ignoble, qui a pour odieux métier celui de promeneuses nocturnes. Et pour les pauvres mères de famille, ne courront-elles pas le risque de voir leurs enfants s'enrôler dans la lie de cette génération naissante de New-York qui grandit, les filles comme les garçons, au milieu de la plus honteuse oisiveté ?

Ici, c'est le lieu de remarquer que le mérite du gamin de la « Ville impériale » peut se résumer en deux mots, c'est qu'il serait, au besoin, passé maître ou professeur, quant à son art, du gamin de Paris, et presque aussi accompli que celui de Londres.

Si vous considérez dans cette catégorie celui qui est le moins méchant, vous le trouverez incessamment engagé dans des occupations fort bizarres, vu le théâtre qu'il a coutume de choisir pour ses amusements. C'est ainsi que, en longeant le trottoir d'une rue fréquentée, vous serez plus d'une fois averti de sa présence par un coup douloureux, que vous porte au genou ou au mollet sa toupie à pointe de fer, qu'il fait tournoyer tout le long du jour sur les dalles. Voyez comment, au mois de mars et d'avril, il persiste à faire envoler son cerf-volant du toit d'une haute maison, oubliant obstinément qu'hier ou avant-hier tel ou tel de ses ca-

marades est tombé de son poste élevé, et s'est tué sur le coup! D'autres fois, après avoir tourné le coin d'une rue tranquille, vous vous trouvez soudain pris, pour ainsi dire, entre deux feux : sur chacun des trottoirs de la rue où vous venez de déboucher, sont rangés une vingtaine de gamins qui se lancent mutuellement une volée de vieilles briques, d'ardoises et de pierres. Le dimanche est, en général, le jour qu'ils choisissent pour ces fâcheux combats, attendu que les rues sont devenues alors silencieuses et désertes, comparativement à ce qu'elles sont pendant la semaine. Dans une de mes promenades solitaires dans un quartier de New-York, je rencontrai une bande de ces joyeux gamins qui s'occupaient à clouer une grosse caisse à emballer, dans laquelle ils venaient (tout simplement pour s'amuser et sans se préoccuper le moins du monde des suites de leur action) de faire entrer l'un de leurs camarades. En entendant les cris lamentables que poussait cet infortuné prisonnier, je me hâtai, comme vous le pensez bien, de faire sauter le couvercle de la caisse, et ainsi de lui sauver probablement la vie.

C'est surtout le jour anniversaire de la déclaration de l'indépendance (4 juillet) que le gamin de New-York s'en donne à cœur joie : depuis la veille au soir jusqu'à minuit du 4, la police lui permet sottement de se servir d'armes à feu de toutes sortes; aussi la population gaminière en profite-

t-elle au *nec plus ultra*. En tournant le coin d'une principale rue de New-York, le 4 juillet, je rencontrai un groupe de ces jeunes vauriens qui y tiraient à balle sur un but, sans protection quelconque pour les passants. Dès la tombée de la nuit de ce même 4 juillet, on aperçoit dans toutes les rues une multitude de ces écervelés postés aux fenêtres des étages supérieurs, et lançant à chaque instant de gros pétards enflammés sur les femmes et sur les enfants paisibles qui cheminent au-dessous. J'ai vu à plus d'une fenêtre des jeunes gens, âgés de vingt à vingt-cinq ans, se livrer à cet infâme amusement.

C'est l'usage, non seulement dans la « Ville impériale, » mais encore dans chacune des autres grandes cités américaines, que les enfants de bonne maison, des deux sexes, même ceux d'un âge tendre, sortent seuls pour se rendre au pensionnat, quelque éloigné qu'il soit de la maison paternelle. Il n'y a rien de plus joli à contempler que ces groupes de gracieuses petites filles, de six à dix ans, que l'on rencontre à chaque pas, tous les matins, de huit à neuf heures, et le soir, vers trois heures, s'acheminant gaiement, soit à l'école, soit au logis, avec leur gentil paquet de livres, suspendu sur l'un des bras par un large ruban de soie.

Il n'est pas nécessaire de s'avancer en Amérique, plus à l'ouest que New-York, pour s'assurer de la

vérité de ce qui est devenu maintenant proverbe, en ce qui touche la grande majorité de la population des États Unis, c'est-à-dire que « la vie de nos semblables n'a nulle valeur, quand il s'agit de gagner des dollars pour soi. » Il y a dans cette ville, si splendide en apparence, des milliers de maisons qui ont été bâties si vite, afin d'économiser du temps; dont les murailles ont été rendues si minces, dans le but d'économiser du terrain pour de nouveaux lots; et enfin, dont la charpente a été choisie par un architecte si peu consciencieux, dans un bois à bon marché, tel que la ciguë, le sapin, etc., qui se casse souvent comme le verre, que vous ne devez pas être surpris si, en ouvrant votre journal chaque matin, l'une des premières nouvelles qui vous frappent, sous le simple titre d'*accident*, vous apprend que « hier, à la brune, trois ou quatre maisons (j'en ai vu tomber six à la fois, précisément de la façon dont s'écroulent des maisonnettes de cartes faites par des enfants), dans la rue *Sainte-Catherine* ou *Clinton*, se sont subitement écroulées, et ont enseveli sous leurs décombres deux pères de famille. avec leurs femmes et leurs enfants. » — Les New-Yorkistes riches substituent au marbre blanc, qui est plus rare chez eux qu'en Pensylvanie et en Maryland, des dalles minces de cette belle espèce de granit, couleur de chocolat, dont il existe de riches carrières auprès de Baltimore.

Pendant que l'on construit l'une de ces demeures, ou que l'on en répare le toit, gare à vous si vous passez directement au-dessous! Jamais vous n'aurez devant vous la charitable croix de bois, que laisse choir de la gouttière supérieure le maçon parisien, pour vous avertir du risque que vous courez d'être victime de la chute d'une tuile. Un danger encore plus sérieux, c'est celui de tomber, la nuit et même le jour, jusqu'au fond d'une de ces trappes ou entrées de souterrains, si communes à New-York; par une incurie inconcevable, elles restent très-souvent ouvertes. Dans les étages supérieurs de bien des grands magasins, cette même sorte de trappes se présente fréquemment. Ici, elles sont encore plus à redouter que les précédentes : je faillis un jour, l'an dernier, me tuer en tombant dans un de ces gouffres, chez l'un des premiers négociants de New-York. — Bref, il faut que le promeneur, dans cette ville, conserve perpétuellement sa parfaite présence d'esprit, car rarement il sera prévenu de l'approche d'un danger par celui qui doit en être la cause ou l'instrument. Un omnibus ou un wagon (il en circule dans certains quartiers de New-York, sur des rails de fer, mais traînés par des chevaux), vous écrasera indubitablement, pour peu que vous soyez plongé dans quelque rêverie au moment où ils galopent à côté de vous. Et quand, par hasard, vous sortez de la ville dans l'intention d'en explo-

rer les environs, qui sont, de tous les côtés, romantiques et pittoresques au plus haut degré, vous serez tout d'un coup réveillé de votre contemplation par l'explosion d'une carrière, dont vous étiez loin de soupçonner la dangereuse proximité.

Nous passons ici sous silence l'énumération d'autres cas analogues (démontrant parfois la négligence des autorités), parmi lesquels nous pourrions mentionner les courses fréquentes, à travers les rues les plus passantes de la ville, d'un taureau furieux, qui s'est détaché du troupeau que l'on conduisait vers l'abattoir de tel ou tel boucher. Ces animaux, provenant en général des régions occidentales du Missouri ou du Tennessee, sont, pour la plupart, à l'état sauvage proprement dit; aussi, leur irruption imprévue sur les places publiques occasionne-t-elle souvent de grands malheurs. Le seul moyen de salut auquel aient recours ceux qui sont assez agiles pour le faire, c'est de grimper bien vite sur le sommet d'un arbre, d'un fiacre ou d'un omnibus, s'il s'en trouve un à leur portée.

Nous ne devons pas omettre de parler ici des perfectionnements extraordinaires qu'ont donnés au télégraphe électrique l'entreprenant M. Morse et d'autres savants des États-Unis. Actuellement, l'arrivée à New-York du dernier steamer de Liverpool, ainsi que le résumé des nouvelles dont il est porteur, telles que le prix du coton, etc., sont connus à la Nouvelle-Orléans en moins de vingt

minutes ; la distance entre ces deux métropoles est de 1760 milles *. Il y a eu, depuis quelques années, au sein de ce peuple ingénieux, une foule d'inventions plutôt curieuses qu'utiles, que nous nous dispenserons de citer, puisque les comptes-rendus du Palais-de-Cristal en ont mentionné les principales. Depuis la clôture de l'exposition, il a été inventé, dans la province de Wisconsin, un appareil en gutta-percha, au moyen duquel le fermier-inventeur fait traire, tous les jours, son troupeau de cent cinq vaches, lesquelles auparavant ne laissaient pas que de l'embarrasser beaucoup pour l'exécution de cette opération.

Dans l'État voisin de Wisconsin, celui du Minnesota, de même que sur certains autres points de l'Union, on a fait, il y a peu de mois seulement, une découverte bien plus importante, — celle d'une source abondante d'acide borique, sous l'état de *borate de chaux*. Si les détails qui nous sont parvenus à ce sujet sont exacts, la France cessera, pourvu qu'elle le veuille, d'être désormais, comme par le passé, tributaire de la Toscane, pour cet élément essentiel de l'immense quantité de *borax*

* Le lecteur n'ignore sans doute pas que le télégraphe électrique ne fut pas inventé aux États-Unis, ainsi que bon nombre de nos voisins d'outre-mer se le figurent. C'est à Œrsted de Copenhague que revient la gloire de la découverte, en 1820, de l'électro-magnétisme. Mais ce principe a été appliqué, pour la première fois, par un illustre Français, M. Ampère, père de l'académicien actuel.

(sous-borate de soude) qu'elle consomme annuellement dans les arts.

Il ne nous semble pas hors de propos de conseiller ici, aux Européens qui visitent New-York, de se méfier de bien des genres de vol « à l'Américaine » qui y sont exploités plus que partout ailleurs. Évitez-y surtout les *mock-auctions*, c'est-à-dire les « fausses ventes à l'enchère, » dont les plus à redouter ont lieu chez certains petits horlogers et bijoutiers, qui réussissent souvent à dévaliser complétement, par leurs infâmes machinations, le provincial ou l'Européen qui a franchi le seuil de leur boutique. Ne répondez jamais non plus à ces jeunes *loafers* qui, tandis qu'ils font semblant de ramasser un portefeuille qui se trouve sur votre passage, vous demandent, avec l'air de la meilleure foi du monde, si ce n'est pas le vôtre. En même temps, il vous étalent sous les yeux force billets de banque (*faux*, bien entendu). Que vous disiez *oui* ou *non* à leur question, aussitôt ils s'offrent à vous remettre le portefeuille tel qu'il est, moyennant la moitié de la valeur de son contenu, somme qu'ils vous prient de leur donner en or ou en argent, de votre propre bourse.

La « Ville Impériale » renferme cinq théâtres dramatiques, indépendamment de Castle-Garden et de Tripler-Hall, deux immenses salles qui ne s'ouvrent que lorsque les directeurs sont sûrs à l'avance de les remplir d'un auditoire aussi nombreux que

ceux qu'ont attiré les Jenny Lind, — les Catherine Hayes et les Sontag. — Castle-Garden, qui n'est autre chose qu'un énorme fort circulaire restauré, est situé sur une véritable île, à côté de la *Batteny*, position admirable pour un concert, en ce que le mugissement des flots, quand la baie est houleuse, et le clapotement des vagues contre les rochers voisins, viennent, fort agréablement pour l'oreille, se marier aux sons des basses, et autres instruments de l'orchestre. — Le théâtre le plus en vogue chez les New-Yorkistes, en temps ordinaire, c'est celui de *Niblo*, auquel est attaché un charmant jardin, qu'on a bien soin d'utiliser en été. Ce sont des ballets, alternant chaque soir avec des opéras-comiques, qu'on y représente ordinairement. Le plus spacieux théâtre dans toute l'Union, le *Park-Théâtre* de New-York, fut incendié complétement peu de temps avant mon arrivée. Ce fut là que le célèbre acteur irlandais Power joua, la veille même du jour où il s'embarqua à bord du *Président*, qui sombra avec tout son monde, quelques jours après. Des spéculateurs viennent de construire cinq élégantes maisons sur l'emplacement du Park-Théâtre : c'est là certes, un emploi utile de son argent. Il n'y a peut-être pas de ville au monde où le terrain à bâtir soit aussi cher qu'à New-York, et où les habitations rapportent plus à leurs propriétaires, surtout dans le quartier des affaires.

CHAPITRE XVIII

CATARACTES DU NIAGARA.

Buffalo. — Lacs Erié et Ontario. — Chute canadienne, dite du « Fer-à-Cheval. » — Chute américaine. — Source des cataractes. — *Table-Rock*, ou la table rocailleuse. — Saut périlleux. — Mort de Sam Patch. — Surdité soudaine. — Batailles. — Les rapides. — La rivière Niagara.

Già eravamo in loco ove s'udia il rimbombo
Dell' acqua. . . . .
(Le Dante.)

Quand bien même la province de New-York ne posséderait ni la splendide cité de ce nom, ni les autres avantages dont nous avons fait l'énumération, et qui lui ont valu, conjointement avec cette belle capitale, le surnom de « État Impérial, » n'aurait-elle pas mérité au plus haut degré un titre plus superbe encore, s'il en existait, par cela seul qu'elle est la gardienne, pour ainsi dire, des grandes cataractes du Niagara? C'est pourquoi il

est de notre devoir de nous arrêter ici quelques instants, en nous bornant à quelques détails autant que possible nouveaux, et en évitant la répétition fastidieuse du récit que les voyageurs qui nous ont précédé en ont fourni.

Sur la côte, ou plutôt sur la pointe la plus orientale du lac Érié, à la longitude de 70° ouest de Greenwich, et de 2° ouest du méridien de Washington, s'élève la ville de Buffalo, nouvel exemple frappant du caractère éminemment entreprenant des Américains. Cette florissante cité renferme, à l'heure qu'il est, une population de 56,000 âmes, et cependant celui qui en érigea la première maison existe encore; ce n'est autre que M. Rathbun, bien connu à New-York par le somptueux hôtel qu'il tient dans la rue de *Broadway*.

On a le choix entre deux modes de transport pour se rendre de Buffalo au village de Niagara-Falls, situé tout à côté de la cataracte : un petit pyroscaphe qui vous conduit jusqu'à Chippeway, ou bien le chemin de fer. J'ai préféré ce dernier comme plus expéditif, d'autant plus que le petit port de Chippeway se trouvait, à ce que j'ai appris, presque complétement bloqué par des glaçons dans ce moment-là. Le trajet est de 25 milles.

Pour bien comprendre la valeur des chutes du Niagara, il est essentiel de se rappeler que les lacs Érié et Ontario communiquent ensemble au

moyen d'une rivière sinueuse dont le parcours est d'environ 40 milles. Cette rivière, nommée « le Niagara, » après avoir coulé, pendant 21 milles, paisiblement et resserrée dans un lit étroit qui n'a guère que les trois quarts d'un mille en largeur, devient tout à coup large de 8 milles. Soudain, ses eaux, bouleversées comme par quelque puissance invisible, se roulent sur elles-mêmes et sont transformées en ondes écumantes. Elles continuent à tourbillonner de la sorte pendant la distance de 3 ou 4 milles, jusqu'à ce qu'elles rencontrent deux grandes îles verdoyantes. C'est alors que les flots de ce courant impétueux, en se partageant, vont immédiatement se transformer en deux immenses chutes, l'une appelée la « Chute américaine, » parce qu'elle avoisine le bord américain de la rivière; l'autre ayant pour nom le « Fer-à-Cheval, » qui est encaissée entre l'une des îles ci-dessus mentionnées, et la rive canadienne de cette même rivière.

Si l'on veut se faire une idée exacte de la quantité énorme d'eau qui constitue les chutes du Niagara, il suffit de ne pas perdre de vue que la rivière au milieu de laquelle elles se trouvent placées reçoit, dès son origine, c'est-à-dire, en sortant du lac Érié, à Buffalo, et par conséquent avant d'arriver à la cataracte proprement dite, toutes les eaux réunies des grands lacs Supérieur, Huron, Michigan, Érié, dont chacun est une vaste mer

intérieure. Des calculs qui méritent confiance nous apprennent que les lacs que je viens de citer, y compris leurs nombreux affluents, présentent une superficie de 150,000 milles carrés, ce qui équivaut à la moitié de la totalité de l'eau douce qui est disséminée sur la surface entière du globe. Les éléments des chutes du Niagara ne sont donc pas, on le voit, à négliger pour celui qui s'occupe de cette merveille. Il est à remarquer que le niveau de la rivière du Niagara, où coule en partie cette prodigieuse quantité d'eau, n'est presque point modifié ni par la fonte des neiges à la fin de l'hiver, ni par l'évaporation solaire en été. Une fois tous les sept ans seulement, on observe un abaissement et, tour à tour, une élévation de ce même niveau, que les savants attribuent à une sorte de flux et de reflux septennal qu'éprouvent les puissants lacs eux-mêmes [1]. Il n'est donc pas étonnant que

[1] Le lecteur ne regrettera peut-être pas d'avoir sous les yeux les chiffres suivants :

	LONGUEUR milles	LARGEUR milles	PROFONDEUR pieds
Le Lac Supérieur............	450	100	900
Le Lac Michigan............	300	60	900
Le Lac Huron..............	218	180	900
Le Lac Erié................	290	63	200
Le Lac Ontario.............	210	40	500

Le niveau du lac Erié, d'où sort immédiatement la rivière du Niagara, est de 564 pieds au-dessus de celui de l'océan Atlantique.

Ce lac est bien plus sujet à d'impétueuses bourrasques en été, et à de violentes tempêtes en hiver, qu'aucun des quatre autres grands lacs. Pendant mon séjour en Amérique, il a péri dans un seul naufrage sur le lac Erié, 250 personnes ! — Il n'est pas im-

cette rivière fournisse aux chutes, là où celles-ci se forment, et qu'elle y verse la quantité presque fabuleuse de 102,093,650 tonnes d'eau, en moyenne, chaque heure. Bien que les bords du Niagara soient extrêmement élevés et rocailleux dans une multitude d'endroits, j'ai remarqué que nulle part ils ne deviennent montagneux, ainsi que l'on serait *à priori* tenté de le préjuger.

La chute du *Fer-à-Cheval,* vue du village de Niagara-Falls, sur la rive américaine, ne se montre pas autrement que de profil; voilà pourquoi il est de toute nécessité de passer de l'autre côté de la rivière si l'on désire la considérer dans toute sa sublimité. On a de la peine à se figurer comment bon nombre de touristes se dispensent de remplir cette condition, principalement dans le but de gagner du temps, et ensuite par répugnance, peut-être, de hasarder leur sûreté personnelle au milieu des brisants contre lesquels le bac qui vous transporte est forcé de lutter. Pendant que je franchissais cet espace, je m'aperçus que, du point central du courant, la cataracte paraissait avoir une hauteur bien supérieure à celle que l'œil semble apprécier partout ailleurs. Il y a, je le crois, très-peu de personnes qui ne se sentent pas plus

possible que la cataracte de Niagara, qui prend en quelque sorte immédiatement naissance au lac Erié, soit l'une des causes principales des *accès de colère,* auxquels ce dernier se laisse aller si souvent.

ou moins désappointées, la première fois que cette merveille unique du Nouveau-Monde frappe leurs regards. Dans ce moment-là, l'on se souvient malgré soi de toutes ces descriptions empreintes d'enthousiasme, ainsi que des rhapsodies exagérées que l'on a lues dans les récits de maint voyageur. Cette contrariété passagère est causée sans doute par une certaine illusion d'optique analogue à celle qu'éprouvent souvent ceux (et je me range dans cette catégorie) aux regards desquels la basilique de Saint-Pierre, à Rome, tant à l'intérieur qu'au dehors, se découvre pour la première fois.

Du reste, cette hauteur n'est pas excessive; celle du Fer-à-Cheval est de 170 pieds, et celle dite « l'Américaine » n'en diffère pas notablement, car elle est de 154 pieds environ. Le rocher connu sous le nom de « Table-Rock » surplombe l'extrémité orientale du Fer-à-Cheval; il présente une surface parfaitement plane, et son ensemble, vu de loin, suggère l'idée d'une gigantesque table ronde : de là le nom qui le distingue. Il se détache parfois, du corps de ce rocher, des fragments considérables; de telle sorte que ce n'est pas sans danger que l'on marche dessus, et même à peu de distance. Quelques mois après ma visite au Niagara, une masse énorme se sépara brusquement du point précis de Table-Rock, où j'avais cueilli un certain nombre de petites plantes sauvages. (Je les conserve soigneusement, comme on le conçoit). D'ici

à une époque peu reculée, la totalité de ce rocher disparaîtra vraisemblablement, car l'on voit qu'il fait des progrès rapides vers sa destruction, sapé et miné qu'il est à la base par les chocs continus des vagues produites par la cataracte.

Tout à côté de Table-Rock, l'on a pratiqué une série de marches qui descendent jusqu'à l'endroit où commence l'effrayante promenade, derrière la volumineuse nappe d'eau qui constitue le Fer-à-Cheval. Il n'est pas rare de voir d'intrépides étrangers s'aventurer sur ce *descensus Averni* ; les dames y sont habituellement en assez grande proportion; mais il est nécessaire que chacun de ces téméraires, hommes comme femmes, se revête préalablement, afin de se prémunir contre les inévitables rejaillissements de l'écume, d'un costume passablement sauvage, lequel m'a rappelé celui qu'il m'a fallu, il y a quelques années, endosser, au moment de pénétrer jusqu'au fond de la célèbre houillière de Newcastle, en Angleterre.

Ce fut dans le voisinage de Table-Rock que le hardi sauteur Sam Patch, dont les exploits ont été racontés par les journaux français, il y a une dizaine d'années, s'élança, à deux reprises différentes, du sommet d'une échelle ayant 31 mètres de haut; il alla tomber dans l'une des parties les plus tumultueuses du torrent, sans se faire le moindre mal. Un peu plus tard, il ne fut pas aussi heureux, car il périt d'une manière horrible en

tentant encore un saut périlleux du haut des chutes de Genessee, près de Rochester, situées près de la côte méridionale du lac Ontario. Le lecteur ne fera pas mal de retenir ce mot *Genessee;* car ces dernières chutes viennent en première ligne après celles du Niagara, en ce qui concerne les États-Unis.

Pour ce qui est de l'intensité du bruit que fait entendre au loin la grandiose cataracte du Niagara, il serait difficile d'établir ici une règle fixe; la direction du vent y joue un rôle important. Lors de ma première approche, je ne distinguai aucun son, même à une distance de 2 ou 3 milles seulement, pendant que le convoi s'arrêtait à une station. Pour prouver à quel point la sérénité du ciel et le calme atmosphérique exercent une influence sur la transmission du son, j'ajoute que je l'ai entendu jusque dans la petite ville de Lewiston, qui en est éloignée de 7 milles. Comme j'y passais la nuit, dans l'intention de traverser le lendemain le lac Ontario, j'eus tout le loisir, le soir, en sortant de mon hôtel, de tenter à ce sujet une expérience concluante. En effet, pendant toute la durée d'une longue course autour du silencieux village de Lewiston, je ne cessai pas un seul instant de sentir bourdonner à mes oreilles le fracas lointain des chutes. Je me serais cru, en ce moment-là, transporté dans le voisinage de quelqu'une de nos grandes capitales européennes, tant il y avait d'analogie entre le

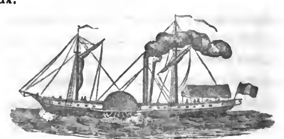
bruit que j'entendais et ce mélange confus de sons composés de voix humaines, de roulements de voitures, etc., qui nous arrivent lorsque nous cheminons le soir, par exemple, sur Montmartre à Paris, ou bien sur le Monte-Pincio, à Rome. Certains voyageurs prétendent que le bruit de la cataracte de Niagara leur est parvenu jusque dans la ville de Toronto, située à 53 milles de là, sur la côte septentrionale du lac Ontario; quoi qu'il en soit, je ne pus pas, quant à moi, jouir de cet avantage durant mon séjour dans cette capitale du Canada. — Une surdité subite a été observée, dit-on, chez des personnes, des femmes surtout, qui étaient restées trop longtemps tout proche de la cataracte, à l'air libre.

Vers la fin du siècle dernier, les abords du torrent du Niagara furent le théâtre de plus d'une sanglante bataille. Parmi celles qui ont acquis une importance véritablement historique, on peut noter les combats de *Fort-Erie,* de *Chippeway* et de *Lundy-Island;* toutes ces localités se rencontrent entre Buffalo et le village de Niagara-Falls.

L'on a donné le nom de *rapides,* c'est-à-dire violents brisants, à l'espace compris entre le point où la rivière du Niagara commence à moutonner et les chutes proprement dites; et ce n'est pas sans raison qu'ils partagent avec les chutes l'admiration des étrangers. Vous avez deviné sans doute que ces rapides se trouvent resserrés entre les îles

que nous avons mentionnées plus haut, et les bords de la rivière. Grand, on le conçoit, doit être le danger pour celui qui ose s'aventurer dans une embarcation, quelque solide qu'elle soit, trop près de ce que nous appellerons la périphérie de ces brisants.

Depuis un demi-siècle, bien des catastrophes y ont eu lieu. Il s'agissait, en général, de pauvres bateliers, dont le câble qui les amarrait au rivage venait inopinément de se rompre; d'autres fois, un audacieux contrebandier y payait de sa vie sa témérité à vouloir traverser la rivière par l'appât d'un gain illicite. De temps en temps, des hommes ivres venaient aussi s'ajouter au catalogue des victimes. Tous ces malheureux furent entraînés, comme bien vous le pensez, au travers de l'étendue des *rapides* jusqu'aux chutes même, puis précipités par dessus. L'œuvre de destruction, ou plutôt d'anéantissement, fut si complète dans chacun de ces cas nombreux, que jamais l'on n'a retrouvé ni les moindres lambeaux des corps humains, ni le plus mince éclat de bois ayant appartenu aux bateaux.



CHAPITRE XIX

CATARACTES DU NIAGARA.

(*Suite.*)

Le « *Michigan* » et le Fer-à-Cheval. — Les ours et les blaireaux. — Concert sauvage. — Le steamer *Caroline* et son équipage. — Horreurs de la guerre civile. — Le tourbillon. — Le « Trou du Diable. » — Poursuite à outrance. — Un cerf-volant utile. — Un pont aérien. — L'ermite des cataractes. — Jeune quaker noyé.

O lov'd of the lotus
Thy waters adorning,
Pour, Joliba! pour
Thy full streams to the morning,
The halcyon may fly
To thy wave as her pillow;
But woe to the white man,
Who trusts in thy billow! *

(James.)

On conserve encore vivement, dans tout le Nord des États-Unis, le souvenir d'un événement arrivé sur le Niagara, il y a de cela une vingtaine d'an-

* Amour du lotus, qui pare tes eaux, précipite, ô Joliba! ces torrents que soulèvent les lueurs de l'aurore! L'alcyon peut se reposer sur ta vague comme sur un doux rivage : mais malheur à l'homme blanc qui se confie à tes flots!

(*Chant funèbre sur Mungo Park.*)

nées. Les feuilles périodiques du territoire ayant annoncé d'avance la nouvelle, on vit affluer sur les bords de la rivière, au jour indiqué, plus de trente mille individus, la plupart accourant de très-loin. Le spectacle auquel ils allaient assister était certes d'un genre peu ordinaire. Un énorme pyroscaphe, nommé le « *Michigan* », faisant depuis longtemps le service du lac Erié, fut à dessein engagé dans la partie des eaux où prennent naissance les *rapides.* Vous devinez bien que les hommes qui le montaient s'empressèrent de l'abandonner avant que cet instant critique arrivât. — Mais il renfermait encore une autre sorte d'équipage, assez étrange, il faut l'avouer. Il consistait en deux ours grisons, un buffle des Montagnes-Rocheuses, deux blaireaux, un chien de la race dite *Blood-hound,* enfin, un gros chat, ainsi qu'une oie.

Au moment où le steamer commençait à pirouetter au centre du furieux tourbillon, les deux ours s'élancèrent par-dessus le bastingage, et, grâce à un hasard inouï, réussirent à gagner le rivage ; tous les autres animaux périrent en poussant des cris lamentables, chacun conformément à sa nature. Ce devait être là, en vérité, un concert passablement fantasque, dans son espèce. Le mugissement du buffle, l'aboiement rauque du chien, le glapissement aigu des blaireaux, le miaulement lugubre du chat, le gloussement de

l'oie, se confondant avec les rugissements des ours, qui prolongeaient leurs hurlements d'alarmes, à mesure qu'ils luttaient bravement contre la fureur des flots, le tout accompagné par le fracas assourdissant de la cataracte; voilà, ce me semble, une symphonie (plus ou moins cacophonique, il est vrai), comme il est donné rarement aux mortels d'en entendre. Pendant le court laps de temps que dura la précipitation du pyroscaphe par-dessus la chute du *Fer-à-cheval*, ce dernier fut soudainement aplati dans toutes ses parties; puis, déchiré, pour ainsi dire, en pièces, et broyé si parfaitement que tout ce que l'on put recueillir de ses débris, quand l'expérience fut terminée, ce furent deux ou trois minces fragments de planches seulement.

Il doit y avoir, directement au-dessous des chutes, un abîme presque sans fond, et, de plus, doué d'une force de succion vraiment prodigieuse; car, après la destruction opérée volontairement au Niagara, postérieurement à la date du naufrage du *Michigan*, d'un gros vieux navire de guerre, on n'en retrouva qu'un seul petit morceau de bois, d'un pied de longueur, dont les rebords avaient été dentelés, comme par l'effet d'une scie; et pourtant les propriétaires du navire avaient eu soin de proposer une récompense de 10 piastres au premier qui leur rapporterait le plus gros morceau.

Lors de l'insurrection canadienne, en 1840, sous Papineau et Mac-Kenzie, un steamer, nommé

la Caroline, qui portait des provisions aux insurgés, fut pris par les Anglais, et dirigé, ayant tout son équipage à bord, par-dessus la cataracte du Fer-à-Cheval. Cette affreuse catastrophe eut lieu la nuit : elle dut produire un effet aussi sublime qu'il était terrible, car les Anglais commencèrent par y mettre le feu.

Indépendamment de la cataracte elle-même, la rivière du Niagara est féconde en phénomènes des plus intéressants. C'est ainsi qu'à 3 milles en aval des chutes, elle se met soudain à bouillonner et à tournoyer sur elle-même, avec une violence autrement grande que celle que l'on observe aux *rapides* situés en amont; de telle sorte que le *vortex* qui en résulte pourrait être assimilé, en tenant compte des proportions, à l'effroyable gouffre du Maëlström, si redouté des voyageurs, dans les parages septentrionaux de la Norwége. A l'endroit en question, le Niagara décrit un angle droit, et devient plus étroit que partout ailleurs. Là, le courant est tellement impétueux que les eaux s'élèvent, vers le centre, à une hauteur supérieure de 10 pieds à celle qu'elles présentent auprès des bords. Quel que soit le volume du corps qu'un hasard malheureux engage, même dans le cercle extérieur de cette effrayante enceinte liquide, voir même un grand esquif, ou bien un massif tronc d'arbre, aussitôt on le voit acquérir un mouvement de rotation de plus en

plus accéléré; quelquefois il reste dans cet état pendant deux ou trois jours consécutifs. Mais vient-il à être attiré vers le point central de ce *Whirl-Pool,* comme on l'appelle, aussitôt a lieu sa disparition totale, effet indubitable de l'irrésistible propriété absorbante que possède verticalement cet abîme de mort.

En suivant toujours la rive américaine, vers le Nord, vous arrivez, à 1 mille plus loin, au lieu désigné sous le nom du *Devil's Hole* (le Trou du Diable). C'est une immense ouverture, creusée dans la falaise, d'une forme presque ellipsoïde; en haut, elle est bordée, tout autour, de roches plus ou moins planes de surface. De là, vos regards plongent jusqu'à une profondeur de 200 pieds. Il est probable que le nom de sinistre augure que porte ce gouffre est dû à un événement lugubre dont il fut le théâtre, en 1759. Un détachement de soldats britanniques, après avoir été poursuivi à outrance par une horde d'Indiens, mêlés de quelques Français, fut atteint sur cette espèce d'encadrement rocailleux qui enclave le « Devil's Hole. » En un clin d'œil, tous ces infortunés militaires furent poussés impitoyablement, à la pointe de la baïonnette, par-dessus le bord, et allèrent se broyer, à l'exception d'un seul homme, au fond du formidable trou.

Suivant certains géologues américains, à une époque extrêmement reculée, la cataracte du

Niagara se trouvait placée 5 ou 6 milles plus bas dans la rivière qu'elle ne l'est actuellement, c'est-à-dire en face de la petite ville canadienne de Queenstown. Je me suis assuré, en interrogeant deux ou trois des habitants les plus instruits de cette localité, que cette opinion, émanant d'une tradition fort ancienne, est générale dans le pays.

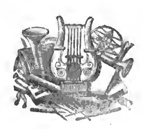
Parmi les objets *artificiels* qui méritent, dans le voisinage du Niagara, d'attirer l'attention du touriste, celui qui vient en première ligne est, sans contredit, l'élégant pont suspendu qui fut *jeté*, en 1848, par-dessus la rivière. Ce fut la grande solution du problème difficile qui avait pour objet la jonction, pour ainsi dire physique, du Canada et des États-Unis. Ici, les bords de la rivière sont d'une élévation considérable; cette dernière remarque s'applique, sauf de rares exceptions, à toute leur étendue, depuis le lac Érié jusqu'au lac Ontario. En raison de cette circonstance, il fallut absolument faire passer la première corde, ou plutôt le premier fil de fer bien mince, d'un bord à l'autre, au moyen d'un cerf-volant ordinaire. Cette première opération terminée, un citoyen intrépide de Philadelphie, le nommé M. Ellet, voyageant dans un panier d'osier, rapporta la deuxième chaîne en sens contraire. La hauteur de ce gracieux pont, à partir du torrent courroucé qui coule au-dessous, est de 230 pieds, et il en a

759 de longueur. Les entrepreneurs s'étaient primitivement flattés que leur construction presque aérienne deviendrait assez solide pour que le train à vapeur de Buffalo pût y passer journellement, mais ils durent renoncer à cet espoir lors de son achèvement. Certes, il ne doit guère être susceptible d'un usage pareil, à en juger par la facilité avec laquelle il fléchissait incessamment sous mon propre poids (qui, soit dit en passant, n'est pas énorme), à mesure que je m'y acheminais lentement, et je m'y trouvais seul dans ce moment-là.

A l'époque de mon retour en Europe, les Américains, conjointement avec les Anglo-Canadiens, s'occupaient sérieusement des préparatifs d'un second pont suspendu, éloigné de 4 milles du premier ; il serait donc vis-à-vis du monument du général Brock. Toutes les apparences faisaient présumer que ce dernier pont pourra servir de voie ferrée, sans crainte de danger aucun.

Dans l'une des anses de *Goat-Island* (île aux Chèvres), on vous indique la grève tout près de laquelle fut noyé, en 1831, un mystérieux personnage, surnommé, par les habitants de la contrée d'alentour, « l'Ermite de la Cataracte. » Deux années, mois pour mois, avant l'époque de sa fin tragique, ce jeune homme parut inopinément, un beau matin, au milieu des bons villageois. Pour tout bagage, il portait une couverture de laine,

roulée en forme de cylindre, une guitare et une flûte. Il loua une modeste cabane, sous les ombrages de *Goat-Island,* où il employait tous les moments qu'il ne consacrait pas à des courses admiratrices du paysage romantique (ce qui était son occupation favorite), à jouer sur ses instruments et à écrire de la musique. Comme il manifestait une répugnance très-prononcée à fréquenter ses semblables, personne n'osait le questionner relativement à son histoire. L'isolement qu'il recherchait paraissait provenir de quelque chagrin dévorant qui l'affectait, et non pas être l'effet d'un remords de l'âme. Ce n'était pas non plus de la misanthropie proprement dite, ainsi qu'on était à même de s'en assurer par les rares conversations auxquelles il se livrait avec quelques-uns des habitants; et, dans cette dernière circonstance, l'on voyait clairement qu'il possédait une instruction variée. D'après certains renseignements obtenus depuis sa mort, on a été amené à penser qu'il était Écossais de naissance, et qu'il appartenait à la secte des *quakers;* son âge était de vingt-huit ans environ.



CHAPITRE XX

CATARACTES DU NIAGARA.

(Suite.)

Médecin englouti. — Le nectar et le poison. — La « Rose de l'Alabama. » — Tonnerres et éclairs. — Feu du Bengale : effet sublime. — Clair de lune au Niagara. — Astre artificiel. — Cristallisations merveilleuses. — Talleyrand et les Américains. — Amis sincères.

« Elle était bien jolie, au matin, sans atours,
De son jardin naissant visitant les merveilles,
Dans leur nid d'ambroisie épiant les abeilles,
Et du parterre en fleurs suivant les longs détours.

« Elle était bien jolie, au bal de la soirée,
Quand l'éclat des flambeaux illuminait son front,
Et que, de bleus saphirs ou de roses parée,
De la danse folâtre elle menait le rond.

. . . .

« Paix! voilà son convoi qui passe dans les champs! »

(Charles Nodier.)

Si ces détails étaient moins tristes, nous pourrions ajouter au douloureux incident qui précède, le récit de plusieurs autres sinistres arrivés dans la région des chutes, depuis trente ou quarante ans; comment, par exemple, un riche natif de Baltimore fut englouti par une sorte d'avalanche d'écume,

en essayant de passer derrière la grande nappe d'eau du Fer-à-Cheval; et comment un savant médecin, le docteur Hungerford, de New-York, vit son canot de plaisance chavirer, il y a une dizaine d'années, à quelques mètres seulement des *rapides;* et, enfin, comment il continua, durant plus d'une heure, à se débattre courageusement au milieu des brisants, sans qu'il fût possible de le secourir le moins du monde. Nous passerons pareillement sous silence la mort regrettable d'une jeune personne distinguée de Philadelphie, nommée Mlle Ruggs, sous les pieds de qui la terre s'affaissa tout d'un coup, tandis qu'elle s'amusait à cueillir des fleurs, trop près de la partie des bords d'*Iris-Island* qui s'avance en saillie au-dessus du torrent. Mais nous ne saurions nous dispenser de nous arrêter un instant au souvenir d'un événement déplorable qui, peu de mois avant ma visite au Niagara, vint répandre, pour ainsi dire, un voile funèbre sur toute la contrée d'alentour, tant était grande l'émotion sympathique qu'il y excita.

Par une délicieuse matinée, à la fin du mois de juin, une nombreuse réunion de parents et d'amis se rendirent de Buffalo, où ils avaient fait halte en arrivant du Midi, au village de Niagara-Falls, avec le projet de passer toute cette grande journée d'été en promenades à travers les bocages féeriques qui se rencontrent çà et là, le long de la rivière, et qui, surtout, sont enchâssés

dans l'intérieur des îles et des îlots dont nous avons maintes fois parlé. Après avoir gaiement déjeuné dans le même hôtel où le hasard me fit descendre plus tard, ils coururent chercher l'ombrage désiré, au lieu du rendez-vous, sur *Iris-Island*, île qui sépare le *Fer-à-Cheval* de la *Chute américaine*. L'âme vivifiante de ce groupe joyeux, c'était une charmante jeune fille de seize ans, nommée Mlle de Forrest. A peine arrivée, elle fit choix d'un banc que l'on avait fixé près du bord de la falaise, l'un des points les plus pittoresques de l'île. Pendant qu'elle y restait absorbée par le spectacle grandiose de la cataracte placée sous ses yeux, un jeune homme, faisant partie de la même société, s'approcha d'elle à la dérobée, et, tout-à-coup, la poussa fort légèrement, n'ayant, comme on le devine bien, que l'intention de lui causer, en plaisantant, une frayeur passagère.

Se réveillant brusquement de sa contemplation extatique, la jeune fille dut éprouver une crainte trop réelle. La voilà qui tressaille; en se levant comme pour fuir, elle perd sa présence d'esprit, puis son équilibre, et tombe, la tête la première, au fond du précipice! Son malheureux cousin, le jeune homme qui l'avait touchée, n'écoutant que son violent désespoir, et espérant sans doute sauver celle qu'il venait si involontairement d'entraîner à sa perte, se jeta à son tour par dessus les bords de l'abîme. Inutile d'ajouter que l'un et

l'autre furent horriblement mutilés par les projections aiguës des rochers, contre lesquelles ils allèrent heurter en tombant, puis noyés dans les eaux profondes du torrent; tout cela se passa si promptement, que l'on n'eut pas le temps de recourir au peu de moyens qui eussent eu quelque chance de les arracher à cet affreux genre de mort. Le paysan qui me conta cette lamentable histoire, tandis que je me tenais sur Table-Rock, et, par conséquent, directement en face de l'endroit où elle était arrivée, la termina en disant que jamais il n'oublierait les cris déchirants des victimes, qui lui parvinrent aux oreilles au travers de la rivière, pas plus que les lamentations que proféra, lorsque la catastrophe fut consommée, la mère de cette charmante jeune fille, que naguère l'on surnommait à l'envi « la rose de l'Alabama. »

Bien que les célèbres cataractes du Niagara n'exigent aucune circonstance étrangère pour mettre encore en relief les traits sublimes qui les caractérisent, cependant le touriste aura toute raison de se féliciter, si, pendant la durée de son séjour près de ces merveilles, un violent orage vient fondre sur le pays. Lorsque, de la fenêtre de votre hôtel, vous jetez alors les yeux dans la direction des chutes, il vous semble être témoin de l'explosion d'un vaste magasin de cette espèce de poudre fulminante que sait produire aujourd'hui la chimie, à l'aide du chlorate de potasse et

du phosphore, par exemple. Cette idée m'a été suggérée par l'éblouissante teinte jaune mélangée de violet, que communique chaque éclair à ces immenses amas d'écume qui, en tout temps et en toute saison, constituent comme une espèce de coupole de neige raréfiée, au-dessus des eaux où elles prennent naissance. Ajoutez à cela le retentissement du tonnerre (dont le fracas est autrement assourdissant et formidable qu'il ne l'est habituellement en Europe), venant se confondre avec les bruyants éclats de la cataracte elle-même. En ce moment-là, le spectateur éprouve malgré lui un saisissement indéfinissable, et devient plus disposé que jamais à ce que l'on pourrait appeler une admiration exagérée.

Dans le cas où l'époque de votre séjour au Niagara coïncide avec un quartier favorable de la lune, ayez soin d'en profiter, afin de jouir du phénomène si rare d'un *arc-en-ciel lunaire,* causé par la réfraction prismatique des rayons de l'astre des nuits à travers le nuage d'écume de la cataracte. Le peuple américain est si éminemment inventif et porté vers le progrès en tout, qu'il s'avisera sans doute un jour de créer une lune *artificielle* pour les portions du mois où le firmament ne présente pas aux regards la lune véritable; il utilisera dans ce but une abondante source de gaz hydrogène bi-carboné (le gaz à éclairage), qui existe tout près des chutes, dans la petite île

de Cyntra. En cela, il ne ferait, il est vrai, qu'imiter l'ingénieux procédé de feu Johnnie Bowyer, gardien de l'antique abbaye de Melrose, en Écosse. Son vénéré maître, sir Walter-Scott, ayant, dans le premier de ses chefs-d'œuvre poétiques (le *Lai du dernier ménestrel*), conseillé au lecteur de visiter cette superbe ruine pendant qu'elle se trouverait argentée par les rayons de la lune, ce fidèle serviteur avait toujours soin de se pourvoir d'une gigantesque torche résineuse, dès que l'étoile de Diane commençait à se lever trop avant dans la nuit, pourque les pèlerins poétiques pussent mettre à exécution la prescription de l'immortel écrivain.

Je fus également assez heureux pour voir l'effet produit par un froid extrême sur les eaux du Niagara. Bien que je fusse favorisé par une température assez douce et par un ciel très-serein durant mes courses vagabondes dans cette localité, cependant un froid Sibérien y avait sévi préalablement, pendant plusieurs semaines consécutives.

J'eus donc une occasion des plus favorables pour examiner de près les élégantes cristallisations qui en résultaient, et pour admirer en détail la brillante parure irisée, dont cette gelée prolongée avait revêtu les quatre bords latéraux des deux chutes « impériales » du Niagara.

* * * * * * * * * * * * * * * *

Qu'il connaissait peu la classe élevée de l'Amérique, ce diplomate célèbre à qui l'empereur

Napoléon demanda un jour « ce qu'il pensait des Américains? — Sire, répondit le prince Talleyrand, je pense que ce sont de fiers cochons, et des cochons fiers! » Si l'ombre de ce fameux personnage pouvait revenir du séjour des morts, et visiter aujourd'hui cet admirable pays, elle verrait que nulle part la distinction des manières n'est portée plus loin que chez « l'homme comme il faut » aux États-Unis; et que nulle part aussi l'amitié et le dévouement ne se montrent sous un jour plus vrai et plus durable. C'est à New-York, surtout, que les âmes d'élite, empreintes de ces qualités, resplendissent aux yeux de l'étranger, par leurs actions bien plus que par leurs paroles; dignes enfants, certes, d'une « Ville impériale! » L'expérience que j'en ai faite personnellement a laissé en ma mémoire des traces si profondes, que chaque fois, dans les années à venir, que mes pensées se reporteront vers l'époque de mon séjour dans cette « Empire City, » je retrouverai malgré moi au fond de mon esprit ces charmants vers du comte de Ségur, ambassadeur de France en Russie, du temps de l'impératrice Catherine II:

Le souvenir, présent céleste,
Ombre des biens que l'on n'a plus,
Est encore un plaisir qui reste
Après tous ceux qu'on a perdus!



CHAPITRE XXI

BOSTON.

Péril imminent. — La « Nouvelle-Athènes. » — Atroces manipulations d'un chimiste. — Envahisseurs silencieux. — Colline mémorable. — Jour de l'an à Boston. — Reines d'un moment. — Mère des Bloomeristes. — Dames Américaines. — Esculapes d'outre-mer. — Arôme des fleurs. — Oiseaux des États-Unis.

> " Our bark... no shelter here can find,
> Sore shattered by the ruffian seas and wind!
> ... Chased by this tempest, and outrageous sea! —
> All lonely o'er the desert waste she flies,
> Scourged on by surges, storms, and bursting skies! »
>
> (FALCONER'S « *Shipwreck*. »)

> ... Mare, sub noctem, tumidis albescere cœpit
> Fluctibus, et præceps spirare valentius Eurus.
>
> (OVIDE, *Métam.*, XI.)

En traversant le *Sound*, ou Sund, vaste bras de mer qui sépare *Long-Island* du Connecticut, entre New-York et Boston, je courus un danger de naufrage tout aussi grand que celui dont j'ai parlé dans le dixième chapitre, bien que la cause ne fût pas semblable sous tous les rapports. A ce sujet, je dirai seulement que notre steamer, qui paraissait composé, en grande partie, de bois de sapin ou de peuplier, avait été primitivement destiné à

la simple navigation des rivières ; et maintenant il se trouvait surpris, au milieu d'une mer furieuse, par une affreuse bourrasque qui aurait pu, à chaque instant, l'écraser aussi facilement qu'un faiseur de tours écraserait un œuf dans le creux de sa main. J'eus alors l'occasion de remarquer ce qui m'avait souvent frappé en mer auparavant, c'est une tendance irrésistible, tant de la part de l'équipage que de celle des passagers, à raconter, pendant toute la durée d'une tempête, des histoires de quelque naufrage lamentable, arrivé à une époque plus ou moins antérieure. Ici, l'un des passagers, vieux loup de mer, eut bien soin de se conformer à l'usage consacré, en nous montrant certains brisants d'un aspect terrible, vers lesquels les impitoyables flots nous entraînaient. « Voilà, « dit-il, le point précis où l'*Atlantic* sombra, avec « tout son monde (110 âmes), il y a juste deux « ans ! C'était dans ce mois-ci. » Pour le quart-d'heure, nous étions tous persuadés qu'au sein de ces mêmes brisants nous allions trouver, nous aussi, un passage vers l'éternité.

Ce n'est pas à tort que Boston s'est conféré le titre de la « Nouvelle-Athènes. » Pour tout ce qui a rapport aux sciences, aux lettres et aux arts, les habitants des autres grandes villes américaines reconnaissent qu'elle mérite la palme. Pendant mon séjour à Boston, sa population flegmatique et puritaine était en grand émoi à cause d'une accu-

sation terrible qui pesait sur l'un des professeurs les plus savants et les plus vénérés de leur université, le docteur Webster. Ce chimiste célèbre avait, disait-on, assassiné un autre médecin, nommé le docteur Parkman, auquel il devait une forte somme d'argent. Diverses circonstances vinrent plus tard confirmer ces soupçons ; et il fut prouvé, presque évidemment, devant la cour d'assises du Massachusetts, que Parkman, après avoir été d'abord assommé avec un gros gourdin, fut coupé en morceaux, et que le docteur Webster incinéra ensuite ou décomposa rapidement, au moyen de procédés chimiques, ces fragments de cadavre. Bref, le témoignage inculpant était si accablant, que Webster fut condamné à mort et ignominieusement pendu, nonobstant l'intérêt affectueux qu'inspiraient aux Bostoniens sa femme et ses deux belles jeunes filles, de seize à dix huit ans, qui allèrent, avec désespoir, arroser de leurs larmes les genoux du gouverneur de la province pour implorer le pardon de leur père, mais en vain !

Boston est la capitale de la province appelée autrefois la Nouvelle-Angleterre, et qui comprend cinq États : Vermont, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut, Rhode-Island. C'est à cette province que s'applique rigoureusement le terme *Yankee*, que l'on regarde mal à propos en Europe comme synonyme d'Américain en général. Ce mot est une corruption de l'ancienne expression *Yan-*

ô-kies, signifiant Hommes taciturnes. La célèbre colonie des Pèlerins ou Puritains anglais, qui s'établirent à la fin de l'année 1620 dans la Nouvelle-Angleterre, venant de la Hollande, fut ainsi désignée par les Indiens Narraghansets, propriétaires légitimes du territoire. Cette brave tribu ne soupçonnait guère d'abord que l'inaction de la *langue* des Pèlerins ne serait nullement associée plus tard à celle de leurs *bras*. Barbares, au plus haut degré, furent la plupart des moyens employés dans cette localité par l'homme blanc, pour la complète extermination de son semblable l'*homme-rouge;* témoin l'histoire de Philippe de Pokanoket, sagamore ou chef des Wampanoags, et celle de Wetamoë, reine de Pocasset, etc *. On dirait, aujourd'hui, que les descendants de ces anciens Yan-ô-kies s'évertuent à faire oublier de leur mieux les qualités guerrières et cruelles de leurs pères ; car, non-seulement ils sont remarquables par la douceur et l'affabilité serviable de leur caractère (ce que j'ai été personnellement à même de constater à Boston); mais ils ont en outre la réputation d'avoir la langue excessivement déliée, toutes les fois qu'ils se trouvent en contact avec un étranger **. Ne se doutant pas vous déplaire le moins du monde, ils vous ar-

* Voyez encore le chap. 26, à la page 279.

** Nous sommes loin d'appliquer cette remarque à la classe distinguée d'Américains dont nous avons parlé à la fin du précédent chapitre.

racheront en une demi-heure, à force de questions entassées rapidement, l'histoire détaillée de votre vie passée tout entière.

La population de Boston ne dépasse pas le quart de celle de New-York; elle est actuellement de 127,000 âmes. La ville est agréablement assise sur trois collines, ce qui est l'origine de l'épithète *Tremontain* qu'on lui applique quelquefois. Dans son voisinage immédiat se trouve le plateau appelé *Bunker's-Hill,* théâtre de la plus décisive des batailles livrées pour la cause de l'indépendance. Chacun sait que plusieurs Français éminents figurèrent à Bunkers-Hill : Lafayette, Rochambeau, Bozon de Talleyrand, les comtes de Ségur et de Grasse.

C'est à Boston que revient la *gloire* d'avoir allumé, en 1774, le premier tison de cette effrayante révolution qui, pendant plus de six années, embrasa la majeure portion des deux hémisphères. Voici à quelle occasion.

La mère patrie (l'Angleterre) persistant à maintenir l'impôt sur le thé, malgré de violentes réclamations de la part de ses sujets Américains, une horde de perturbateurs, par suite d'un complot trop bien tramé, résolut de s'en venger d'une façon assez brutale. A un jour fixé d'avance, un grand nombre de ces émeutiers, après s'être vêtus à l'*indienne,* de pied en cap, allèrent aborder tous les navires nouvellement arrivés de la Chine, qui se trouvaient mouillés çà et là dans la baie. A

peine eurent-ils sauté sur le pont, qu'ils jetèrent par dessus le bord jusqu'au dernier coffre de thé que renfermait chacun de ces bâtiments. Il périt ainsi de cette marchandise pour plusieurs millions de francs.

La ville de Boston est propre, bien bâtie ; elle contient nombre de belles et utiles constructions, telles que l'Asile pour les aveugles, etc. L'institut Lowell, dont le district manufacturier est le plus florissant des États-Unis, est situé à 26 milles de Boston : ce n'est pas à tort qu'on l'appelle souvent le « Manchester américain. » Son cimetière du Mont-Auburn ne le cède pas en beauté à celui de la « Ville Impériale. » A 12 milles de la Nouvelle-Athènes, est le village maritime de *Nahant*, qui jouit, conjointement avec *New-port*, dans Rhode-Island, d'autant de vogue, pendant la saison des bains de mer, que Trouville, dans la Basse-Normandie, aux yeux du beau monde parisien.

A Boston, de même qu'à New-York, le premier jour de l'an est observé d'une manière qui mérite d'être mentionnée ici. Pendant toute la journée, on n'aperçoit pas de femmes dans les rues, sauf celles appartenant aux rangs les plus inférieurs. Chez les classes riches, la maîtresse de la maison, vêtue avec un luxe oriental, reçoit, depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, la visite des hommes de sa connaissance, chacun desquels a le droit, dans cette circonstance, de

lui présenter, s'il le désire, une ou deux personnes étrangères.

C'est là une cérémonie fort pénible pour ces reines d'un jour; aussi sont-elles enchantées lorsque le moment d'abdiquer est arrivé, à ce que m'assura une jeune et élégante dame de la « Ville Impériale. » Après le baise-main, qui a lieu dans le salon de parade, où la maîtresse reste assise sur une espèce de trône, auprès de son foyer flamboyant, les visiteurs se hâtent d'aller se reconforter avec les mets exquis et les vins généreux, dont une table reste incessamment chargée dans une pièce voisine. Dans les salles de bal, on n'aperçoit presque jamais, dans les grandes villes de la partie est de l'Union, de siéges destinés aux dames : il paraît que ces dernières auraient peur de froisser leurs robes, si elles s'asseyaient. Elles se trouvent donc affreusement fatiguées lorsque les danses sont terminées *.

Les dames Américaines ont, en général, un timbre de voix très-harmonieux et bien différent de l'accent des Anglaises. Plusieurs d'entre elles parlent peut-être un peu trop haut dans la routine ordinaire de la vie. Pour ce qui est de leur éducation, il y en a beaucoup sans doute qui sont, sous ce rapport, à la hauteur des Européennes les plus

* Nous ne devons pas omettre de rappeler que la fameuse madame Bloomer est native de Boston. — Il en était de même de Marguerite Fuller.

accomplies; mais nous ne devons pas oublier que la grande majorité des jeunes filles, même dans les classes aisées, se trouvent privées des occasions favorables pour acquérir ce fond d'instruction variée par lequel brillent, de nos jours, les jeunes personnes en France et en Angleterre. La plupart des grands établissements commerciaux disséminés dans l'Union sont gérés par des jeunes gens de dix-huit à vingt ans. A dix-sept ans, et souvent plus tôt, les fils de famille sont habituellement lancés au milieu du tourbillon du monde. Ceux qui se destinent à la carrière des affaires (et c'est, sans contredit, parmi les classes aisées, la grande majorité) ne peuvent pas, on le voit, poursuivre aussi loin qu'il le serait à souhaiter leurs études classiques ou spéciales. Quant au système d'éducation particulière pour les jeunes garçons, il est ignoré chez nos frères transatlantiques; il est rarement adopté, même pour les filles.

Un voyageur nouvellement débarqué aux États-Unis ferait bien de peser, en quelque sorte, chacune de ses paroles avant de les proférer, toutes les fois qu'il se trouvera dans une de ces attrayantes réunions dont la dame Américaine est l'âme. C'est ainsi qu'il doit se garder d'y employer certains mots qui sont parfaitement autorisés dans les salons du noble faubourg, à Paris. Avant d'avoir pu m'initier aux subtilités du bon goût américain, je commis un soir, dans une assemblée du

beau monde à New-York, à ce que j'ai appris plus tard, une énorme faute contre les convenances, en annonçant tout simplement, et le plus innocemment du monde, qu'une dame connue de ceux et de celles qui m'écoutaient « était heureusement accouchée » peu de temps auparavant!

Par une sorte d'enchaînement d'idées, l'expression que nous venons de prononcer nous amène à dire quelques mots touchant la profession médicale aux États-Unis. Vous rencontrerez çà et là, on ne saurait le nier, des médecins éminemment instruits dans leur profession (et j'en connais plus d'un à New-York); mais, en thèse générale, nous pouvons affirmer que partout, dans la grande république Américaine, les jeunes disciples d'Hippocrate reçoivent beaucoup trop facilement leur diplôme de *docteur*. Après avoir suivi plus ou moins régulièrement des cours pendant l'espace d'environ trois ans tout au plus, vous subissez un examen plus ou moins sévère; puis, on vous remet un diplôme. Alors vous vous lancez dans la carrière de Boërhâave, avec tout le zèle qu'il vous plaira d'y mettre. Il n'est même pas nécessaire, aux États-Unis, d'être docteur proprement dit, pour exercer la médecine. Je n'ai pas le droit, j'en conviens, de critiquer ce dernier usage, attendu que nous le voyons prévaloir en Angleterre sur une vaste échelle ; au surplus, plusieurs des pharmaciens qui se livrent, en Amérique, à l'art de

guérir, sont tout aussi capables que grand nombre des docteurs du même pays. Quant aux dentistes des États-Unis, leur habileté est incontestable. On conçoit maintenant l'empressement avec lequel les médecins Américains, arrivant en France, vont visiter les facultés et les hôpitaux de la capitale. Quelle éternelle reconnaissance les Français ne doivent-ils pas ressentir envers le savant célèbre dont l'administration éclairée, durant dix-sept ans, a entouré la Faculté de médecine de Paris de cette auréole éclatante dont elle jouit aujourd'hui, et qui éclipse celle d'Édimbourg elle-même! — Est-il besoin de nommer le docteur Orfila?

C'est de l'Europe, et surtout de la France, que les praticiens Américains retirent la plus grande quantité de leurs médicaments et de leurs produits chimiques. Chose singulière! leur continent, qui est renommé, sous beaucoup de latitudes, pour sa végétation luxuriante, manque d'une quantité notable de plantes médicinales, ou bien, celles qu'il produit renferment une portion insuffisante de cette huile essentielle, *sui generis*, qui en est le seul élément actif et utilisable. Cette observation est applicable aux fleurs même des latitudes méridionales, telles que celles de la Louisiane, de la Floride, etc., où la qualité est loin de marcher de front avec la quantité, et avec l'immense variété. Il en résulte que les parfumeurs de l'Union, au Sud comme au Nord, sont obligés

d'importer de la France la majeure partie des essences végétales qu'ils consomment dans leur art. En se promenant dans les rues de chacune de leurs grandes villes, les regards tombent sans cesse sur ces annonces : *Extraits de Lubin, Eau de Cologne de Farina, Elixir de Chardin*, etc., collées sur les devantures des principaux parfumeurs, et même des pharmaciens.

A cette courte observation sur un point d'histoire naturelle *végétale* *, nous pouvons en ajouter une plus rapide encore sur une autre branche de cette même science. Indépendamment du rossignol, qui (ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre VII) ne se rencontre nulle part dans le Nouveau-Monde, vous ne trouvez pas davantage, dans l'Amérique du Nord, ni l'alouette, ni la grive, ni le roitelet, ni le rouge-gorge de l'Europe : quant à ce dernier, les Américains ont donné le nom sous lequel il est désigné en anglais (*robin*), à un oiseau aussi gros qu'un merle, et qui ne présente sur son plumage qu'une petite tache rougeâtre presque invisible. Au printemps, on aperçoit dans les bocages de la plupart des États de l'est un charmant petit oiseau appelé le *boblink :* son ramage mélodieux lui vaut souvent

* J'ai cru m'assurer que l'humble *marguerite* n'existe pas aux États-Unis : c'est en vain que je l'ai cherchée, notamment au mois de mai, dans quelques-unes des plus belles prairies du Maryland et de la Pensylvanie.

(bien malgré lui, sans doute) un logement dans une magnifique cage dorée. La Caroline du Sud possède un autre petit volatile fort singulier, le *pe-witt;* il est tellement friand de riz qu'il paie presque toujours de sa vie sa gourmandise : l'embonpoint finit par l'étouffer. Vous avez, en outre, dans la Pensylvanie, la Virginie, et ailleurs, le *whip-poor-will,* nom imitant assez bien le cri de cet oiseau. Enfin, le touriste rencontre dans une multitude d'endroits le *tree-toad* (crapaud d'arbre, mais qui n'en est pas moins un véritable oiseau); celui-ci ne fait guère entendre son cri sinistre qu'au moment où des nuages électriques s'amoncellent au haut des cieux, et que le grondement lointain du tonnerre annonce l'approche d'un violent orage.

Nous signalerons ici au lecteur la différence surprenante que l'on remarque entre la population de l'Union à l'époque de la déclaration de l'indépendance, et celle qu'elle nous offre aujourd'hui. En 1776, l'année mémorable dont il s'agit, les *treize* États qui, seuls, constituaient la nouvelle confédération, ne renfermaient que 3 millions d'habitants. Au moment actuel, l'on compte près de 26 millions d'âmes dans les trente et un États (compris le Texas et la Californie) qui sont incorporés dans l'Union fédérale.

Enfin, nous adresserons, en passant, cette question à ceux qui, parmi les Américains, se vantent

sans cesse de leur grandeur et de leur supériorité sur tous les autres peuples : « — Ne conviendrez-vous pas que vous êtes les descendants de ces Espagnols, de ces Français, de ces Hollandais et de ces Anglais, qui allèrent occuper votre territoire à une époque qui n'est pas encore bien loin dans les siècles passés? Ce sont donc *eux* qui vous ont transmis, dans le sang, les éléments de votre grandeur. »



Le « *Boblink* » de la Pensylvanie (p. 232).

CHAPITRE XXII

RAILWAYS DES ÉTATS-UNIS.

Trains transatlantiques. — Wagons commodes. — Poële importun. — Convois lancés dans les rues. — « Précaution inutile. » — Descente périlleuse. — Fer natif des Américains. — Usines de Pittsburg. — Monstre marin.

« Fled past, on right and left, how fast
Each forest, grove, and bower!
On right and left, how fast they passed
Each city, town and tower! "
(*Lénore, de* BÜRGER.)

Un convoi à vapeur américain doit frapper singulièrement l'Européen qui y entre pour la première fois. Chaque wagon ne lui présente qu'un compartiment unique. Il y a une double rangée de siéges placés transversalement et munis de dossiers mobiles, pour que les trois personnes assises sur chacun d'eux, puissent, à volonté, tourner le dos ou la face à celles qui leur sont les plus voisines. Un passage longitudinal, resté libre dans

toute l'étendue de chaque wagon, entre les deux rangées de bancs parallèles, permet à un voyageur de première classe, par exemple, de cheminer, s'il en a la fantaisie, d'une extrémité à l'autre du convoi entier; puisque chaque *car* (wagon, en langue américaine) est pourvu de deux portes, que l'on peut ouvrir et clore à volonté. Grâce à cet arrangement, il serait bien plus facile ici que chez d'autres peuples, de combattre promptement un incendie qui éclaterait accidentellement dans tel ou tel wagon. Durant le trajet, le conducteur en chef, veuf d'un uniforme quelconque, fait une apparition soudaine dans chacun des passages mitoyens, pour vérifier, recueillir, ou donner des billets.

Pendant la saison froide, chaque wagon possède son poële en fonte; on le surchauffe tellement, le jour comme la nuit, qu'il est surprenant que le feu ne prenne pas aux boiseries environnantes à chacun des voyages. Aussi, l'atmosphère intérieure, étant composée presque essentiellement de gaz azote et d'acide carbonique, deviendrait en peu de temps complétement irrespirable, si l'agitation d'une certaine classe d'individus, qui heureusement ne peuvent pas rester tranquillement à leur place, n'introduisait fréquemment du dehors, par l'ouverture des portes, une nouvelle quantité d'air non vicié. Mais un malencontreux voyageur, en proie à quelque malaise, vient-il par hasard à

baisser tant soit peu l'une des glaces, aussitôt une vingtaine de voix rauques de s'écrier, d'un ton qui n'est rien moins que poli : « *Close that there pane instantly! you want to freeze us alive; do you?* » (fermez de suite ce carreau, entendez-vous? vous voulez donc nous faire geler à mort?) Cette phrase peu courtoise s'adresse parfois aussi bien aux dames qu'aux autres voyageurs.

Il doit sembler encore plus étonnant qu'un convoi transatlantique, dans sa marche, ne jonche pas tous les jours sa route des traces d'une véritable destruction, vu le peu de précautions que l'on prend pour prévenir des accidents. Et d'abord, les gardiens sont assez clairsemés le long de la voie ferrée; car aux États-Unis ces employés-là exigent des appointements assez considérables. Puis, le train une fois lancé, on ne se soucie pas le moins du monde des obstacles qu'il pourra rencontrer sur son passage. Il traverse la grande rue des bourgs, des villages, et des hameaux avec la même célérité qu'en rase campagne. Pour ce qui est de certaines villes de premier ordre, telles que Baltimore, Philadelphie, etc., elles n'en sont guère mieux respectées. Dès qu'un convoi a gagné les faubourgs de l'une de ces opulentes cités, la locomotive en est détachée. Le train qui, jusqu'ici, consistait, pour ainsi dire, en une seule pièce, est partagé en trois ou quatre portions isolées, suivant le nombre primitif des wagons. A chacun de

ces convois secondaires, on attèle six ou huit chevaux; alors, vogue la galère! la rapidité avec laquelle avance ce singulier cortége ne le cède pas notablement à celle du grand convoi, dans sa totalité première.

Au dehors des villes, le chemin de fer coupe sans cesse, à angles droits, les routes ordinaires, réservées aux voitures et aux piétons. En approchant de ces points de rencontre, l'un des machinistes de la locomotive sonne à toute heure, et en toute saison, une cloche stridente. Qu'un accident, une grave catastrophe quelconque arrive ensuite, la conscience des employés n'en est pas moins tranquille; car, enfin, n'ont-ils pas accompli parfaitement leur devoir, en faisant tinter leur langue de bronze? Pendant le jour, l'administration se figure qu'elle pousse ses mesures de précaution à des limites extrêmes, en ayant recours à une autre sorte d'avertissement : au point de jonction des chemins qui se croisent, on a planté deux pieux, traversés à leur sommet par une planche, sur laquelle se trouvent peints, en noir, sur un fond blanc, ces mots : « *When bell rings, look out for cars!* » (Au son de la cloche, gare au convoi!) — Tant pis pour le rustre qui ne sait pas lire; tant pis pour le myope, ou même pour le clairvoyant, qui ne peuvent plus déchiffrer l'inscription, par suite de l'action prolongée du temps sur les caractères; tant pis, enfin, pour celui qui

est sourd, ou pour celui qu'un coup de vent violent et contraire empêche d'entendre le signal du monstre de feu qui approche!

Aux États-Unis, les *tunnels* à l'européenne sont extrêmement rares, à raison du nivellement naturel du sol : sauf les Montagnes-Rocheuses, et la *sierra* des Alleghanys, toute l'Amérique du nord, offre, à peu d'exceptions près, une surface infiniment trop plane et trop basse pour les yeux du touriste étranger. Mais, en revanche, l'on n'y rencontre qu'un trop grand nombre de passages, qui menacent à chaque instant de devenir des tunnels sous-aqueux bien profonds pour les voyageurs; nous voulons parler de ces ponts en bois et de ces ponts de bateaux, jetés sur d'affreuses fondrières, sur plus d'un large fleuve, voire même sur certains lacs. Il m'a fallu maintes fois m'aventurer de la sorte, emporté dans un lourd convoi.

Le trajet des Monts-Alleghanys, — sur la route de Baltimore à Pittsburg, — s'effectue d'une façon peu rassurante pour les voyageurs. Une machine à vapeur, placée à la base du versant opposé à celui que vous allez gravir, fait monter votre train, au moyen de chaînes et de cordes. Une fois au sommet, il est abandonné à lui-même, et le voilà qui descend avec une précipitation effrayante, par la seule force de la gravitation. Mais le danger que l'on court en montant est encore plus imminent; si les chaînes et les cordes venaient à se

rompre, on frémit rien qu'en songeant aux conséquences qui en résulteraient. Ce cas ne s'est pas présenté, que je sache, depuis l'inauguration de ce passage. Pour avoir une idée des précipices aux bords desquels l'on monte ou l'on descend en ces lieux, il faut se représenter ce chemin en zig-zag que plusieurs de nos lecteurs ont dû suivre, en allant en Italie, par le Mont-Cénis, là même, à ce que dit la tradition, où Annibal franchit anciennement les Alpes.

Ici, il n'est pas hors de propos d'expliquer brièvement pour quelle raison, abstraction faite des cas de pure négligence, les explosions des générateurs des locomotives, ainsi que celles des chaudières des pyroscaphes, sont infiniment plus fréquentes en Amérique qu'en France, et surtout qu'en Angleterre ? Cela tient essentiellement à la qualité du fer qui entre dans la composition de ces mêmes chaudières. En effet, la Grande-Bretagne, par exemple, tire la presque totalité du fer qu'elle consomme de Roslagen, en Suède ; et chacun sait que parmi tous les minerais ferrugineux connus, celui de cette localité-là a longtemps joui de la plus haute réputation. Certains commerçants très-riches de l'Union en font pareillement une importation ; mais l'immense majorité des constructeurs transatlantiques sont forcés à se contenter de leur pyrite de fer indigène. Malgré l'habileté avec laquelle elle est exploitée et grillée dans les

vastes usines de Pittsburg, — le Birmingham des États-Unis, — l'on ne réussit pas, en général, à la débarrasser des dernières traces soit de soufre, soit de phosphore; et personne n'ignore qu'il suffit de la présence de quelques atômes seulement de l'une ou de l'autre de ces matières disséminées dans une masse volumineuse, pour que celle-ci soit rendue cassante et peu résistante sur une multitude de points. Partout on s'y sert du mot singulier *dépôt* pour désigner une station, et même un embarcadère; jamais on n'emploie les termes *terminus* ou *stations*, usités en Angleterre en pareille circonstance. Le mot *car*, signifiant wagon en langage américain, est la traduction littérale du mot français *charrette*. Au moment où un convoi va quitter une station quelconque, son principal conducteur demande à haute voix, si tout le monde est *embarqué* (*all-a-board*)?

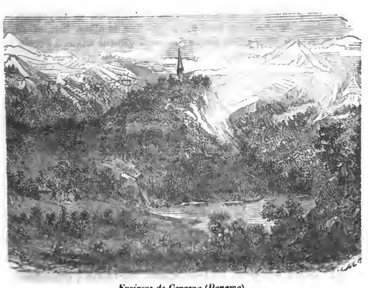
En ce moment-ci, une compagnie américaine poursuit activement la construction d'un chemin de fer à travers l'isthme de Panama; déjà il est terminé depuis Chagres jusqu'au-delà de la ville de Gorgona. L'utilité de cette voie ferrée sera inappréciable; elle épargnera désormais aux voyageurs Californiens les fatigues excessives qu'il leur fallait endurer, en suivant le cours de la rivière Chagres, dans de frêles esquifs, et en s'aventurant, à dos de mulets, les femmes comme les hommes, le long du bord d'affreux précipices. Ils seraient,

en outre, complétement à l'abri des sanglantes attaques de ces bandits montagnards, qui les harcelaient si souvent par le passé : ces audacieux brigands ont enlevé d'un seul coup, l'été dernier, pour 140,000 fr. en poussière d'or, aux commissionnaires du gouvernement des États-Unis. Tout autre entrepreneur qu'un Américain eût, assurément, reculé devant les difficultés qu'il rencontrait, dans l'exécution d'un chemin de fer, dans une localité pareille : partout le sol y est tellement fangeux, qu'il semblait, au premier abord, de toute impossibilité d'y déposer les traverses fondamentales; mais pour l'Américain, le mot *impossible* s'efface de son dictionnaire, du moment où il a formé la résolution forte de réussir dans un projet quelconque.

Il y a, à l'heure qu'il est, 13,000 milles de chemins de fer terminés, à travers les États de l'Union américaine.

Les innombrables steamers qui sillonnent sans cesse la baie de Chesapeake, ainsi que les fleuves Delaware, Hudson, et Patowmac, sont, pour la plupart, munis de deux chaudières. Afin d'économiser l'espace dans l'intérieur de la coque du bâtiment, l'on dispose les machines de telle sorte, que leurs flèches verticales surmontent de beaucoup le pont supérieur, même quand elles sont en repos; aussi, tant que ces machines fonctionnent, les flèches font à l'Européen, qui les considère pour la première fois, l'effet d'un véritable monstre vi-

vant, à cause du mouvement étrange qu'elles décrivent, à chaque battement du piston. C'est assez dire que les steamers de la côte orientale de l'Union emploient exclusivement des machines à basse pression, puisque les *rods* ou flèches principales de celles qui sont à haute pression se meuvent horizontalement, et seraient conséquemment invisibles du dehors d'un bateau à vapeur.



Environs de Gorgona (Panama).

CHAPITRE XXIII

COUTUMES LOCALES

Hôtels nationaux. — Groupes curieux et taciturnes. — Voyageurs altérés. — Journaux haut placés. — Des omnibus luttant de vitesse. — Concert en pleine rue. — Régiment allant à l'école. — Bacs gigantesques.

Pour metttre, comme un homme habile,
Le bien d'autrui avec le sien,
Et vous laisser sans croix ni pile,
Frère Lubin le fera bien.

(Clément Marot.)

La façade extérieure d'un hôtel américain, quelle que soit la ville où il se trouve placé, offre à l'étranger un spectacle des plus bizarres : la longueur entière du vaste portique, dont sont ornés les hôtels les plus fashionables, et toute l'étendue du balcon en bois, dont les autres sont pourvus, sont comblées de chaises et de fauteuils, dans lesquels on voit assis, et presque couchés, la plupart des locataires mâles de l'établissement. Chaque

individu en allongeant ses jambes, les appuie, les pieds bottés et souvent fort crottés, sur le dossier d'une seconde chaise qu'il a traînée au-devant de lui; et s'il s'est installé sur un balcon, c'est de la balustrade de ce dernier qu'il fait communément choix pour ses extrémités inférieures. Les quatre cinquièmes de ces messieurs sont évidemment restés fidèles à l'habitude nationale, mais, assurément, peu poétique, de chiquer du tabac en feuilles. Il règne, d'ordinaire, au milieu de cette foule fantasque, un silence absolu; rarement en aperçoit-on deux ou trois se livrant aux jouissances de la conversation.

Pour tous les voyageurs, dans les hôtels distingués surtout, le costume est assez uniforme; à moins que le temps ne soit très-chaud, ils sont tout de noir habillés, n'oubliant pas le petit frac et le gilet de satin; et, au cœur de l'été, ils adoptent, comme tant d'autres citoyens, le chapeau de Panama, et un frais paletot de fantaisie, le gilet de satin subsistant presque toujours. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces personnages excentriques, tout en ayant l'air d'être profondément oisifs, et d'avoir les yeux fixés sur les groupes d'élégantes beautés, qui voltigent fréquemment en face d'eux, n'en sont pas moins extrêmement occupés. Un observateur pénétrant ne tarde pas à s'assurer que c'est précisément dans ces moments de désœuvrement apparent que leurs réflexions

plongent jusqu'au milieu du dédale des affaires commerciales, et qu'ils combinent, dans les replis les plus intimes de leur âme, les minuties de leurs opérations privées, de façon à acquérir, à l'avance, la certitude de gagner le monceau de dollars qu'ils ont en vue.

Il n'existe pas d'hôtel ni d'auberge, chez nos frères d'outre-mer, qui ne soient pourvus d'une *bar-room* ou salle où l'on vend à boire ; il en est à peu près de même dans tous les bateaux à vapeur qui couvrent leurs fleuves, et qui côtoient leurs rivages océaniques. Cette bar-room est trop souvent garnie d'un monde ayant soif des boissons alcooliques, telles que le genièvre, le whiskey, le rhum et l'eau-de-vie, dite *seignette* de France. Mais une *eau* bien autrement utile et salubre, c'est celle qui abonde dans chacune des chambres à coucher des hôtels de première classe à Philadelphie, à Baltimore, à Boston, et qu'à New-York on rencontre dans les « maisons meublées » les plus modestes. Depuis l'aube du jour jusqu'à minuit, l'on a le moyen, rien qu'en tournant un éblouissant petit robinet en nickel ou en étain, de produire un jet continu d'une eau qui est non-seulement éminemment propre à toutes sortes d'ablutions, mais qui est, en outre, potable au plus haut degré.

Comme il n'y a pas de médaille sans revers, nous devons convenir qu'il manque à ces cham-

bres à coucher isolées, celles qui ne font pas suite à un appartement proprement dit, une condition indispensable de salubrité, c'est qu'elles ne sont pas suffisamment ventilées. A l'instar des chambres analogues à Rome et à Florence, elles sont dépourvues de foyer quelconque; et l'expérience journalière nous apprend qu'une cheminée, même petite, pourvu qu'elle tire bien, est le meilleur moyen de ventilation que l'on puisse imaginer. Bon nombre des chambres d'hôtels américains sont munies, il est vrai, d'une petite fenêtre mobile, placée soit au-dessus de la porte d'entrée, soit immédiatement au chevet du lit. Mais les locataires préfèrent, en général, la laisser close, que de s'exposer à l'action parfois très-incommode du courant d'air, qui vient leur souffler sur les tempes s'ils s'avisent de l'ouvrir; ou, ce qui est plus insupportable encore, au bavardage bruyant, et souvent aux chants discordants des *Yankées* qui cheminent dans les corridors fort tard dans la nuit. L'absence de feu dans l'intérieur de la chambre est compensée au centuple par l'immense quantité de chaleur qui rayonne de tous les points de l'énorme poële, qui s'élève au centre d'un spacieux vestibule du rez-de-chaussée. Autour de cette vaste source calorifique s'assemblent, durant les froids, et notamment le soir, tous ceux qui n'occupent pas, en haut, des chambres à cheminées. En dépit de la température fort élevée qui

règne dans ce vestibule, un usage inexplicable fait garder à chacun son lourd chapeau de feutre sur la tête, et fréquemment aussi un volumineux manteau sur ses épaules. Chaque hôtel bien dirigé contient une *reading-room,* salle à lecture, large et longue, qui est ordinairement placée tout à côté du grand vestibule, dont le poële incandescent est mis à profit le plus possible. Les journaux et autres publications périodiques, étant habituellement disposés sur des espèces de pupitres hauts de 5 pieds environ, il faut se résigner à les lire debout, ce qui ne laisse pas que d'être extrêmement gênant pour le touriste, presque toujours trop las, en rentrant de ses explorations extérieures, pour se soumettre volontiers à cette nouvelle fatigue.

Si l'on prolongeait son séjour pendant vingt années à Paris, on ne remarquerait pas une seule fois, dans ses rues et ses carrefours, ce mouvement convulsif et cette agitation extraordinaire, que l'on est à même d'observer dans les grandes villes des États-Unis, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche. Ceci s'applique non-seulement aux opulentes cités sises sur la côte de l'Atlantique, depuis Charleston jusqu'à Boston, mais encore à la Nouvelle-Orléans, à Cincinnati et à Saint-Louis, etc. Indépendamment de la quantité prodigieuse de *drays,* ou charrettes plates, conduites par un cocher tout debout, qui sont à chaque instant près de vous écraser, vous y rencontrez

une nombreuse collection de fiacres et d'autres véhicules de toutes sortes. Jamais les omnibus ne sont pourvus de conducteurs à l'arrière. Chaque fois qu'il entre ou qu'il sort un nouveau passager, le cocher en est averti, au moyen de la petite chaîne à ressort qui le presse, à mesure que la portière s'ouvre ou se ferme. Lorsqu'un voyageur fait signe au cocher qu'il veut descendre, celui-ci allonge le bras à travers un petit trou pratiqué dans le toit de la voiture, derrière le siége, pour recevoir son payement. Pour peu que le maire de la ville relâche les rênes de la police municipale, les omnibus s'avisent de temps en temps de lutter de vitesse dans les rues les plus fréquentées. Ce serait pour le piéton un spectacle vraiment curieux, s'il pouvait oublier momentanément le danger que courent les voyageurs, que ces trois ou quatre grosses voitures galopant furieusement l'une à côté de l'autre.

La loi autorise un nombre illimité de ces omnibus à stationner dans le voisinage d'un théâtre, à l'issue du spectacle. En sortant de l'un des concerts de Jenny-Lind, donné à Castle-Garden, dans la « Ville Impériale, » j'ai compté de vingt-cinq à trente de ces omnibus qui y attendaient. Rien de plus comique aux oreilles d'un Européen que les cris, ou plutôt les vociférations poussées par les cochers dans cette circonstance. Chacun d'eux, debout sur son siége et brandissant son fouet comme un énergu-

mène, s'évertue à vous faire comprendre quel est l'itinéraire de sa voiture. Ils croiraient déroger à leur dignité personnelle en ajoutant une seule fois le mot soit de « monsieur, » soit de « madame » à leur jargon bruyant. « *Here,* s'écrient-ils, *Here's' Bowery! Broadway! Howston-Street! Fulton-Ferry! Union-Place!* » etc.

L'animation des rues est fréquemment augmentée par le passage d'un corps de *cadets,* jeunes officiers appartenant à la milice volontaire, qui traversent la ville, une musique mélodieuse en tête. Revêtus d'un uniforme pittoresque et souvent splendide (celui du plus beau de ces bandes est entièrement noir, de pied en cap), ils se dirigent vers l'un des principaux *ferrys* (bacs), afin de s'exercer au tir, au milieu de l'une de ces ravissantes oasis qui sont enchâssées dans les bois de Long-Island, de Staten-Island, et sur la côte de Jersey. Chacun de ces bataillons intéressants est précédé ou suivi de deux nègres herculéens, portant la grosse targe qui doit servir de point de mire. En revenant, à la fin de la journée, les tirailleurs victorieux sont parés de leurs trophées; celui-ci montre une coupe en or suspendue autour de son cou, celui-là porte gracieusement au bras gauche une timbale en argent étincelant. Ces jeunes volontaires constituent, à l'occasion, les plus braves et les plus habiles soldats qui existent dans l'Union. Dans les dernières campagnes mémorables du Mexique, les généraux

Taylor et Scott n'en avaient guère d'autres sous leurs drapeaux.

A propos des *ferry* dont il a été fait mention tout à l'heure, il est utile de rappeler que, la ville de New-York étant bâtie sur une île, on est obligé de traverser l'une des deux grandes branches de l'Hudson pour gagner la campagne proprement dite; mais cela n'est nullement difficile, grâce à la multitude de *steamers* qui vous conduisent dans vingt *Édens* différents. Ces bacs à vapeur sont tellement spacieux, qu'on y embarque, à chaque trajet, au moins six voitures attelées et chargées, outre cent et même deux cents piétons.

L'armée effective des États-Unis ne comprend que 10,120 hommes pour toute l'Union. Dans la milice, il y a 2,181,000 hommes. L'on comprend maintenant pour quelle raison l'étranger n'aperçoit jamais, excepté à l'occasion de quelque anniversaire national, des soldats appartenant à l'armée véritable flânant çà et là dans les rues américaines, spectacle si commun, par exemple, dans la bonne ville de Paris. Les Américains possèdent sur leurs côtes, et le long de toutes leurs frontières, une grande quantité de forts, et c'est tout au plus si leur armée effective suffit pour servir de garnison à ces mêmes forteresses.



CHAPITRE XXIV

MŒURS NATIONALES.

Déménagements. — Mœurs domestiques. — Mangeurs d'huîtres, — Bouchers et buffles. — Faux choux. — Thé, sucre, café, chocolat à bon marché. — Cargaison de pêches. — Engrais en abondance.

C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfants ;
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culbutants,
Délogèrent tous sans trompette !

(La Fontaine.)

Le premier mai de chaque année, les rues et places publiques des villes de l'Union présentent un aspect que l'on y chercherait en vain à toute autre époque. C'est ce jour-là que tous les déménagements, grands et petits, ont lieu. Aux États-Unis, de même qu'en Angleterre, chaque famille aisée occupe une maison entière. Il est tellement d'usage, ou plutôt de mode, de changer de résidence le premier jour de mai, que bon nombre de

personnes quittent une habitation confortable pour une autre qui l'est beaucoup moins, afin de s'élancer au milieu du mouvement général, et de participer aux émotions extrêmement fugaces qui l'accompagnent. Dans certaines villes, il n'est point rare de rencontrer une énorme maison en bois, et même en briques, partiellement au moins, qui s'avance majestueusement, à l'aide de plusieurs roues, vers tel ou tel nouveau quartier, où le caprice de son propriétaire veut actuellement la fixer. Que le temps soit aigre, tempêtueux et pluvieux le 1er mai, ainsi que cela arrive presque toujours dans ce pays-là, ou bien que le soleil du printemps ait ramené une température vivifiante et douce, les déménagements n'en ont pas moins lieu. Ce qui est d'autant plus digne de remarque, c'est que, jusqu'ici, les Américains n'ont pas encore imaginé, dans leurs villes les plus peuplées, ces admirables voitures de déménagement qui, en France, abritent parfaitement les meubles que l'on y emballe.

Les portes cochères sont inconnues dans les résidences privées de l'Amérique du Nord; il en résulte que les servantes vous font souvent attendre avant de vous ouvrir, que vous soyez le maître de la maison, ou un simple visiteur; et ce n'est pas précisément négligence de leur part; mais elles sont généralement fort occupées dans les parties les plus reculées de la demeure, attendu qu'il y a, dans les États libres surtout, absence complète de

domestiques mâles, excepté dans les familles extrêmement riches. C'est dans un appartement désigné sous le nom de *basement*, situé bien plus bas que le niveau du sol extérieur, que la famille a coutume de se réunir pour les repas, sauf les cas de réception de cérémonie. Pour celui qui, en cheminant dans la rue, s'arrête un instant, et plonge ses regards à travers le grillage qui le sépare du *basement*, il y a là-bas, à l'intérieur, un coup d'œil assez intéressant, trois fois par jour : vers neuf heures du matin, à trois heures de l'après-midi, moment du dîner, et le soir, vers six heures et demie, pour le souper. Tout autour d'une grande table, ayant la forme d'une ellipse, sont assemblés le père, la mère et tous les enfants, jusqu'au marmot qui ne sait encore que balbutier.

Au premier et au troisième de ces repas, la présence de la théière est indispensable, flanquée de deux ou trois plats de *buckwheat-cakes*, espèces de *muffins* de farine de sarrazin nouvelle; ce gâteau doit être mangé très-chaud. Il n'est pas surprenant de voir les Américains consommer des quantités énormes de thé, quand on pense aux prix modiques auxquels se vendent chez eux les qualités les plus supérieures de cette feuille précieuse. Grâce à l'abolition de toute sorte de droits d'entrée, ils peuvent se procurer, même en détail, les espèces dites « *poudre-à-canon* » et « *impériale*, » pour 50 cents (sous) la livre. Les négo-

ciants des villes de l'Est espèrent pouvoir importer, par la voie de San-Francisco, non-seulement le thé et les autres marchandises Chinoises, mais encore les riches soieries de Dacca et d'Agra dans l'opulente province du Bengale. Peu de temps avant mon retour en Europe, le président Fillmore reçut comme présent d'un ami résidant à Macaô une caisse de thé, qui n'avait mis que soixante jours pour lui parvenir, à Washington (*viâ Hong-kong et San-Francisco*), depuis le jour où il fut embarqué à Canton. Cette petite expérience est assez concluante en ce qui concerne les efforts, sur une grande échelle, que l'on tentera plus tard, dans le même but. Le sucre se vend, chez les grands citoyens de l'Union, proportionnellement bon marché. Pour 9 sous (et souvent pour 8) la livre, vous y achetez du sucre blanc qui coûterait en France 18 sous au moins.

Le café liquide est, en général, détestable aux États-Unis. Ce ne sont assurément pas les qualités les plus fines de la fêve arabe qui y manquent; mais l'on s'obstine d'ordinaire à la faire bouillir, après la torréfaction, au lieu de recourir au filtre de France, condition indispensable pour empêcher l'arôme de se perdre en se dégageant. Quant au chocolat, il est fort bon, pourvu qu'on l'achète chez un fabricant consciencieux, qui n'y mélange pas de fécule ; et son prix est peu élevé.

Les huîtres constituent l'un des aliments favoris

de nos alliés d'outre-mer. Ils les apprêtent, soit en les faisant bouillir, ou plutôt coaguler dans un mélange d'eau, de lait et de beurre, qu'ils assaisonnent ensuite avec du piment; c'est là ce qu'ils nomment *oyster-soup*, soit en les faisant frire à l'instar de nos « œufs sur le plat, » soit enfin en les *marinant*. Les gens du peuple les mangent presque toujours crues. Tous ceux qui ont parcouru l'Amérique du Nord doivent se rappeler combien sont répandues, le soir plus encore que le jour, les échoppes en plein air de ceux qui débitent ce genre de comestible. L'huître américaine étant aussi grosse que celle dont se régalent les marins du *Pollet*, à Dieppe, l'emploi d'un couteau pour la partager devient nécessaire pour un palais délicat. Aussi, chaque modeste débitant de ces testacées qui s'installe dans les rues américaines, place-t-il un couteau et une fourchette à côté de chacune des nombreuses petites assiettes qu'il a étalées sur ses longues planches. Afin de mieux tenter l'appétit des amateurs, les huîtres les attendent tout écaillées; sur une assiette se trouve une douzaine, six sur une autre, suivant le goût. Et, en grande évidence, s'élève au centre de la table tout un cabaret de fioles contenant des éléments d'assaisonnements variés. A chaque instant, on remarque, parmi les nombreux chalands, un *rowdy* (badaud) athlétique, qui s'arrête, s'empare d'une fourchette, et, après avoir répandu quelques

gouttes de vinaigre sur une, deux, trois, parfois quatre assiettes, en avale le contenu, rapide comme la pensée; puis il jette au marchand son écot, et disparaît sans avoir daigné articuler une syllabe pendant la durée de son opération gastronomique.

La plupart des personnes arrivées récemment de France aux États-Unis doivent y éprouver vivement le besoin d'une multitude d'aliments légers que l'on prépare si admirablement dans leur pays, tels que les épinards, la chicorée, l'oseille, etc. En exceptant quelques rares restaurants, celui de Delmonico, par exemple, à New-York, et de deux ou trois autres à la Nouvelle-Orléans, il est impossible d'en trouver dans les autres établissements publics; ou bien, si l'on y réussit par hasard, on vous les sert à l'état de *choux,* c'est-à-dire grossièrement hachés et imparfaitement cuits. Ni le Français, ni l'Anglais n'y rencontrent non plus cette qualité de beurre délicieusement parfumé par la nature, que les pâturages odorants de leurs pays leur fournissent. Cela tient, sans doute, à ce manque de fleurs aromatiques sauvages, auquel nous avons fait allusion dans une autre circonstance. Les viandes de boucherie, dans les grandes villes des États-Unis, sont loin de valoir celles que les citoyens de Londres et de Paris ont, en toute saison, à leur disposition. A en juger par les émanations, rien moins que suaves, dont sont assaillis

vos nerfs olfactifs, quand vous passez en face de plus d'un étalage, vous êtes en droit de conclure que les ordonnances de la police ne prescrivent pas aux bouchers de renouveler leur bœuf, leur mouton, et leur veau aussi régulièrement qu'elles le font à Paris.

Bien des gens se figurent, en Europe, que le buffle, qui abonde en Amérique, doit être d'une immense ressource pour les populations comme nourriture ; c'est là, jusqu'à un certain point, une erreur. A l'exception de la langue de cet animal, que l'on fume de la même façon que les jambons, et qui est, il faut l'avouer, extrêmement délicate au goût, toutes les parties de l'énorme carcasse du buffle sont tellement coriaces (et celles des femelles le sont presque autant que celles des mâles), qu'il serait difficile d'en faire manger au naufragé le plus affamé. Pour ce qui est de certaines espèces de poissons, que nous qualifions de fines, telles que le turbot, la barbue, etc., elles sont fort rares au delà de l'Atlantique. Mais on y trouve, en revanche, une quantité surabondante d'une autre sorte de poissons très-recherchée des gourmets, c'est le *shad*, qui ressemble, sous bien des rapports, à l'alose de France : il passe pour être même beaucoup plus délicat, surtout au mois de mai. On le pêche près de l'embouchure de tous les grands fleuves, depuis l'état du Maine, au nord, jusqu'à celui de la Géorgie, au sud.

Parmi les fruits indigènes des États-Unis, celui que l'on y récolte en plus grande proportion, en n'exceptant même pas les pommes, c'est la pêche. Dans la saison qui leur est propre, c'est au boisseau qu'elles se vendent par ceux qui les colportent dans les rues, le prix, en moyenne, étant de 6 sous seulement pour cette mesure. Mais ne nous y trompons pas ; leur saveur agréable est en raison inverse de leur abondance : et je n'exagère assurément pas quand je dis que, parmi cette immense cargaison de pêches, dont plusieurs steamers arrivent journellement chargés dans la baie de New-York, on ne découvrirait pas un seul fruit qui offrît au goût la saveur d'une « pêche de Montreuil. » Du reste, les Américains confisent ces pêches d'une manière fort ingénieuse, sans les couper en morceaux, et, après en avoir retiré le noyau, lequel est utilisé à son tour, au moyen de la distillation, pour la fabrication d'une espèce inférieure d'alcool.

Ces fruits, de même que toutes les productions du sol de l'Amérique du Nord, croissent, en quelque sorte, à l'état sauvage, n'exigeant pas la moindre addition d'engrais. Pour le blé de la province d'Ohio, pour le tabac de la Virginie et du Tennessee, comme pour le cotonnier et la canne à sucre de la Louisiane, ces débris d'anciens végétaux à moitié décomposés, dont on est à même de voir la terre jonchée partout, pour peu que l'on

se promène en rase campagne, engraissent plus efficacement le sol que nos plus riches fumiers de l'ancien monde. Les abricots sont fort rares aux États-Unis.



CHAPITRE XXV

LA SAINT-VALENTIN.

Cupidon en campagne. — Servantes à Longchamp. — Maisons bâties à la vapeur. — Navires lancés tout gréés. — Flottes de steamers. — Secte originale. — Climat capricieux. — Été des Indiens.

Mimi Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté ;
Cette fleur dans son cœur éclose,
Landerirette !
C'est la gaîté.
(Alfred de Musset.)

" Mi parea del porto in seno,
Chiara l'onda, il ciel sereno "
(Metastasio.)

Il faudrait avoir passé le mois de février dans l'une des plus importantes villes de la République américaine, pour se faire une idée juste de l'exactitude traditionnelle avec laquelle ses citoyens célèbrent le quatorzième jour de ce mois, fête de Saint-Valentin. C'est, sans aucun doute, de la Grande-Bretagne qu'ils ont copié leur singulier usage, qui y a prévalu depuis un temps immémorial, mais qui tend graduellement à disparaître

tout à fait. Les jeunes gens des deux sexes épanchent mutuellement, ce jour-là, leurs sentiments d'amour, au moyen de billets-doux anonymes, ou de *Valentines*, pour nous servir du terme anglo-américain. Ce serait en vain que l'on feuilleterait la biographie du bon saint Valentin, pour savoir par quel motif l'on a transformé son anniversaire en un jour de réjouissance si singulière. Quoi qu'il en soit, à partir de la veille, et souvent plus tôt, pas un libraire, pas un papetier de la cité qui n'enlève de son étalage toute sa marchandise ordinaire, afin de remplir, jusqu'au dernier pouce de la place qu'elle occupait, de feuilles *valentines*. Celles-ci restent blanches, quant à l'espace destiné au futur billet-doux, mais elles sont ornées d'élégants encadrements coloriés et dorés, surmontés de plus d'un emblème de fidélité éternelle. Plus d'un vieux garçon, plus d'une vieille fille sont victimes ce jour-là, tout autant que de jeunes amants malheureux, d'une mystification passagère. Au moment où vous, homme sérieux, je le suppose, vous venez de vous asseoir à côté de votre table à déjeuner, et que, en tisonnant votre feu, vous ne vous préoccupez que des nouveaux détails politiques que renferme le journal que vous avez sous la main, l'on vous remet tout à coup un gentil billet parfumé, écrit d'une charmante main de femme, et présentant pour timbre, soit un Cupidon décochant un trait sur deux cœurs placés l'un

près de l'autre ; soit une Flore et un Zéphir, dans leurs attitudes théâtrales accoutumées. — Et dans la première maison où vous vous rendrez pour une affaire importante, l'on vous mettra peut-être sous les yeux une lettre analogue, que vient de recevoir la jeune fille la plus attrayante de la famille. L'écriture de ce fatal billet ressemble tellement à la vôtre, que vous restez ébahi pendant quelques instants, et vous ne réussissez pas toujours à vous disculper à la satisfaction de votre entourage. Au demeurant, il n'est pas rare de voir certaines de ces *valentines* devenir un véritable enjeu dans la plus compliquée de toutes les loteries, c'est-à-dire, amener à bonne fin des mariages sérieux.

Un Européen serait tenté de croire que la grande majorité des servantes blanches en Amérique, toutes les fois qu'elles sortent pour se divertir, vont fêter le jour de Saint-Valentin, tant elles ont l'absurde manie d'imiter en élégance, autant que leurs moyens le leur permettent, la toilette de leurs maîtresses ; aussi, ces dernières évitent-elles, autant que possible, de fréquenter les mêmes lieux de promenades que leurs suivantes. Quand vous marchez derrière un groupe de ces joyeuses soubrettes, vous vous figurez d'abord voir quelques-unes des merveilleuses *lionnes* de l'endroit ; mais venez-vous, après avoir dépassé ces dignes filles d'Ève, à les regarder en face, comme par accident, oh ! alors, le doute a disparu : quelque jolies

qu'elles soient, quelque réguliers que soient leurs traits, vous ne tardez pas à remarquer qu'elles manquent de cette distinction qui est la marque caractéristique des classes élevées, et que les personnes d'un rang inférieur ont tant de peine à imiter. D'ailleurs, le plus souvent, la présence d'un rustre endimanché et *dandyfié* qui accompagne nos promeneuses, décèle en un clin d'œil, par la gaucherie de sa tournure et par la coupe des ses vêtements, le rang auquel appartient la bande bruyante que vous suivez.

Le lendemain du jour de fête où nous venons d'apercevoir, par la pensée, cette réunion mixte, l'on ne peut s'empêcher de convenir que tous ces braves gens méritent bien de s'amuser pendant un seul jour de la semaine; car tout le long des six autres, ils travaillent, hommes et femmes, avec un zèle extraordinaire. Les maçons surtout, et autres ouvriers de bâtiments, frappent l'attention de l'observateur étranger par la persévérance avec laquelle ils bravent le froid glacial de janvier et les chaleurs brûlantes de juillet, dont les rayons ardents portent si souvent à l'un ou à l'autre de leurs camarades le mortel *sun-stroke* (coup de soleil)! — L'extrême rapidité avec laquelle les Américains élèvent leurs édifices les plus vastes est remarquable. La nuit dernière, par exemple, un *bloc*, de vingt maisons a été la proie des flammes; au lieu de perdre plusieurs jours, à *l'européenne*,

à fixer des regards douloureux sur les ruines, et, les bras croisés, de se lamenter à l'unisson, — dès le lendemain même, les propriétaires des maisons détruites ont déjà assemblé, au milieu des débris fumants, un nombre considérable d'ouvriers. En vingt-quatre heures environ, tout l'emplacement se trouve déblayé; et dans l'espace de trois ou quatre semaines, l'on y a déjà bâti et achevé une rangée de magnifiques habitations. Il est vrai que la solidité des édifices pourrait bien être en raison inverse de la rapidité de la construction. On comprend que l'Américain sait démolir pareillement avec une célérité inouïe. Si le déblai de tout ce terrain occupé à Paris par la nouvelle rue de Rivoli était placé sous la direction d'un entrepreneur de sa grande nation, tous ces travaux-là seraient incontestablement terminés, à l'heure qu'il est; ces innombrables maisons qu'il s'agit de démolir, « Frère Jonathan » vous les aurait rasées avec une précipitation furieuse. Tous les moyens lui seraient bons : force câbles, d'énormes grues, de la poudre de mine peut-être, et surtout, une centaine d'ouvriers, la pioche en main, postés sur le sommet de chaque pan de mur. Voyez ces masses de platras qu'ils font tomber dans toutes les directions, à chaque coup de pioche; et remarquez combien peu ils ont l'air de s'effrayer, à la vue de tel ou tel de leurs camarades, qui vient d'accompagner dans leur chute les fragments d'une autre mu-

raille qui s'écroule! Un passant, là-bas, est-il blessé par une pierre qu'ils ont détachée? cela ne les distrait pas d'avantage.

La construction de leurs navires marche avec une rapidité égale, chez nos voisins transatlantiques. Dans les chantiers de plus d'une grande ville, ils les lancent tout gréés, coup d'œil admirable pour le spectateur! Mais combien le spectacle est encore plus beau quând il s'agit de l'un de leurs gros steamers *Océaniques!* A peine celui-ci s'est-il plongé pour la première fois dans son élément naturel, que le voilà qui se dirige aussitôt vers la pleine mer, en soulevant des flots tumultueux à babord et à tribord. On a d'avance produit assez de vapeur en chauffant les chaudières, pour que le navire puisse sans délai, faire l'excursion d'épreuve qui est d'usage en pareille circonstance. — Pour donner une idée approximative de l'extension que prend aux États-Unis la navigation à vapeur, nous rappellerons qu'on a construit rien qu'à New-York 50 navires à vapeur, pendant l'année 1851. — La marine marchande à vapeur de ce même pays se compose actuellement de 1,390 bâtiments, jaugeant ensemble 427,118 tonneaux; 625 sont affectés à la navigation maritime extérieure, et 765 desservent les lacs et les fleuves de l'Union,

De tous les steamers qui parcourent les fleuves Américains, à l'Est comme à l'Ouest, je n'en ai

pas remarqué de plus élégant à l'œil que le *Reindeer* qui a péri naguère si affreusement sur le Hudson. Il avait reçu son nom, signifiant « la Renne, » tant à raison de la vélocité de sa marche, qu'à cause de sa forme gracieuse.

A quelques milles au-delà de West-Point, près duquel cette catastrophe eut lieu, est une charmante petite ville nommée Newburg, agréablement située sur l'une de ces déclivités verdoyantes qui forment la rive septentrionale de l'Hudson. Elle est particulièrement célèbre pour la beauté de ses femmes. Par malheur, pendant la grande journée que j'y passai, chacune de ses plus attrayantes sirènes semblait avoir pris pour règle de vie cette maxime des anciens : « *Domi mansit : lanam fecit.* » Il en est presque toujours ainsi pour l'infortuné touriste observateur. Une pareille éclipse a été tout récemment mon sort, durant une courte visite que j'ai faite à la ville d'Arles, en Provence, qui n'est pas moins renommée, à ce que disent les bardes de cette contrée, pour les jolies figures de ses jeunes filles, qu'elle l'est pour ses richesses archéologiques. Peu distant de Newburg, est le village de *Lebanon*, qui a pour population entière une secte fantasque du nom de *Shakers* (trembleurs). La cérémonie la plus apparente de leur culte, c'est une sorte de danse extrêmement burlesque. Coiffés d'un chapeau dont les bords ont la circonférence d'un grand parasol, deux bandes d'hommes

s'avancent, se reculent, face à face, en lignes parfaitement parallèles. Tout en sautillant sans cesse, ils agitent, à qui mieux mieux, les longues et larges manches de leurs chemises, dont les extrémités dépassent de six ou sept pouces le bout des doigts. Quand leurs rangs viennent à être éclaircis par la mort, c'est en recrutant de nouveaux disciples parmi les habitants ordinaires du district d'alentour, qu'ils comblent le vide. Car l'un de leurs principes fondamentaux, c'est que chaque *fidèle* de l'un et de l'autre sexe doit passer sa vie dans un état de célibat absolu. En admettant qu'ils observent scrupuleusement cette règle de vie (ce qui n'est pas encore parfaitement démontré), il ne paraît nullement probable que les femmes *Shakers* (à en juger par celles que le touriste aperçoit en passant) parviennent de sitôt à captiver les yeux et le cœur d'un voyageur, que le hasard amènerait de leur côté à la recherche d'une épouse; car l'on serait tenté de s'imaginer qu'elles descendent en ligne droite de Phorcus, le père, comme on le sait, des *Gorgones*.

Après avoir tourné le dos au village des *Shakers*, en leur adressant tout bas ces vers bien connus de Chapelle et de Bachaumont :

Ce fait, du roc désolatif
Nous sortîmes d'un pas hâtif;
Et rentrâmes en notre esquif
En répétant d'un ton plaintif :
« Dieu nous garde du château d'If! »

l'on ne tarde pas à arriver, dans la direction de la mer, à la partie la plus délicieuse des bords de l'Hudson. Ce sont les hauteurs d'Hoboken, qui, situées sur la côte de New-Jersey, regardent en plein « la Ville impériale. » Sur une vaste et romantique échelle, ce sont les Champs-Élysées des citoyens privilégiés de cette florissante cité. Oh! de quel coup d'œil l'on jouit, surtout vers l'heure du soleil couchant, du point le plus culminant de ce nouveau bosquet d'Académus! A travers plus d'un massif d'arbres séculaires, l'œil plonge, dans toute la longueur de la baie, jusqu'à l'Océan même. Puis, en tournant la tête vers la gauche, voilà, sur la rive opposée du majestueux fleuve, la ville de New-York tout entière, vue de profil et distinctement dans sa vaste étendue. Ses myriades de maisons, peintes en rouge vif, en réfléchissant les rayons de l'astre du jour qui décline vers l'horizon, revêtent une teinte splendidement nuancée d'or et de pourpre. Pour se faire une idée de la beauté magique de ce coup d'œil, il faut se rappeler que la grande métropole impériale a une longueur énorme, comparativement à sa largeur, et que c'est précisément dans cette même longueur qu'elle déploie ses charmes du couchant à l'aurore.

Il arrive parfois que, tandis que les yeux et toutes les facultés de l'âme restent absorbés dans la contemplation de ce ravissant spectacle, l'on

aperçoit, au sud-ouest, un léger nuage blanchâtre qui apparaît à l'extrême bord de l'horizon. Avant que dix minutes se soient écoulées, voilà le firmament tout entier qui s'est drapé d'épaisses vapeurs couleur d'ardoise. La surface de la baie, qui était tout à l'heure unie comme du cristal de Saint-Gobain, est maintenant houleuse comme le golfe de Gascogne à l'époque des équinoxes. Ce qui naguère n'était qu'un doux et mélodieux zéphyr, est devenu soudain un vent tellement impétueux, qu'il déracine l'arbre vénérable à l'ombre duquel vous venez de faire une paisible lecture, et qui ne peut plus vous abriter contre la pluie torrentielle qui accompagne l'ouragan. En même temps qu'un éclair vous frappe d'une cécité momentanée, un immense chêne, fracassé par la foudre, tombe lourdement à vos côtés. Çà et là, le long des *wharfs* et des quais, de magnifiques navires, ayant chassé sur leurs ancres ou rompu leurs câbles, s'en vont à la dérive, donnant lieu de loin en loin à des collisions funestes. Tandis que je me livrais, un jour d'été, au plaisir de la nage dans la baie de New-York, je fus surpris par un de ces épouvantables *tornados!*

La manière subite avec laquelle éclate une bourrasque de cette nature attesterait l'inconstance du climat, — celui des États septentrionaux surtout, — si nous n'en possédions encore de nombreuses preuves. Pour ce qui est des quatre saisons, telles qu'on les observe dans cette large zône dans la-

quelle sont comprises les villes de Saint-Louis, Cincinnati, Pittsburg, Baltimore, Philadelphie, New-York et Boston, l'hiver est communément long et rude; même au mois de mai, ce mois si cher ailleurs aux poëtes et aux rosières des villages, vous n'y jouissez que d'une température passablement humide et âpre. Quant au printemps proprement dit, il est presque inconnu dans ces latitudes. Inaugurées par le mois de juin, les chaleurs de l'été font brusquement irruption; et, en juillet et août, leurs ardeurs intolérables font explosion avec une intensité caniculaire. Depuis le 1er octobre jusqu'au 15 novembre environ, le climat de cette même région est, en général, extrêmement agréable. Cette période a été désignée sous le nom de « *Indian summer* » (l'été indien), non-seulement à raison de la douceur de sa température, mais encore parce que c'est, d'ordinaire, l'époque à laquelle les tribus Indiennes déménagent de leurs campements, et partent pour la chasse à l'élan et au buffle; en un mot, c'est le moment où l'on vaque à une multitude d'affaires dont on ne s'occupe, dans d'autres localités, qu'au cœur de l'été.



CHAPITRE XXVI

TERRITOIRE INDIEN.

Lingots d'or. — Déceptions amères. — Travaux à la sueur du front. — Californiens mélomanes. — Indiens calomniés. — Usurpateurs et persécuteurs. — Chant de mort d'un Sachem. — Utilité de la *Lynch law*.

> " The halls of Glencoe now to ashes are turned !...
> And where shall the infant find shelter ?
> And where shall the wounded, the maimed, and the mourned,
> Here left in their life-blood to welter ? "
>
> (Shelley.)

Il est évident pour l'observateur le plus superficiel que, pendant les quelques années qui se sont écoulées depuis la découverte des mines d'or de la Californie, la grandeur commerciale des États-Unis d'Amérique s'est accrue dans une proportion bien supérieure à celle qui correspond au même nombre d'années, en remontant avant ce grand événement. Bien des personnes, en France, ignorent peut-être le nom du bienfaiteur de l'humanité à qui

nous sommes redevables de la découverte de ces trésors inépuisables. Ce géologue célèbre, qui, s'appuyant sur de hautes théories scientifiques, a hardiment prédit à l'avance l'existence des veines d'or là précisément où elles ont été trouvées plus tard, — cet officier supérieur distingué, à qui son pays natal doit tant d'éminents services, — réside, depuis quelques mois, au milieu des Parisiens eux-mêmes : ce personnage considérable n'est autre que M. le colonel Frémont *.

De même que pour l'Eldorado australien, il s'est répandu, par toute l'Europe, des notions extrêmement erronées touchant les chances de succès qui attendent celui qui se rend en Californie. Durant le cours de mes voyages transatlantiques, j'ai rencontré maint aventurier qui en revenait complétement ruiné; et parmi ceux que j'ai eu occasion de questionner sur cette contrée lointaine, il y en eut un seul, — jeune Anglais très-riche, — qui parut avoir envie d'y retourner. Mais pour nous convaincre encore mieux que les choses doivent se passer habituellement de la même manière sur une grande échelle, prenons place, par la pensée, sur le quai auprès duquel ce steamer arrivant

* D'après des calculs dignes de foi, les gisements aurifères de la Californie ont produit pendant l'année qui vient de s'écouler (1852), pour 300 millions de francs. L'exploitation de ceux de l'Australie ne dépasse pas 160 millions pour la même année; et les fameuses mines de la Sibérie ne produisent généralement, par an, que de 90 millions à 100 millions.

de Chagres, qui remonte le Delaware ou le Hudson, va décharger, avec la poussière d'or appartenant au gouvernement, l'innombrable foule de passagers qui n'aspiraient, depuis bien des mois, qu'à regagner leurs foyers, et à quitter pour jamais les rivages de San-Francisco. Le chiffre, en moyenne, de ceux que ramène de la sorte chaque navire à vapeur, est de trois cent cinquante. Une condition *sine quâ non* pour émigrer en Californie, c'est de jouir d'une santé parfaite sous tous les rapports. Celui qui s'y aventure sans une constitution de fer ne fait qu'aller au-devant d'une mort bien prompte; ou, tout au moins, il va y chercher les germes d'une maladie de langueur, qui ne tardera pas à faire prochainement fondre sur lui les sombres misères d'une vieillesse prématurée.

Les *placers* les plus productifs de la Californie, ce sont ces terrains argileux imprégnés, ou plutôt sur-saturés d'eau, qui abondent auprès de Sacramento et de Sonora. Pour exploiter convenablement cette fange, le chercheur d'or est obligé, la plupart du temps, surtout dans la saison des pluies, de rester durant six ou sept heures consécutives, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Cette eau est toujours glaciale; et pourtant un soleil brûlant darde ses rayons sur la tête des travailleurs pendant la moitié de l'année. Dans les mines sèches, ou carrières aurifères, la nature du travail n'est pas moins pénible qu'au milieu des terres boueuses,

et il va sans dire que là chaque colon, quel que soit son rang dans son propre pays, doit travailler pour lui-même et par lui-même. « Chacun pour soi ! » c'est la devise de toute cette population si hétérogène de la Californie. D'après cela, doit-on s'étonner de voir chaque malle arrivant de Panama à New-York apporter une liste nécrologique d'une longueur effrayante, mentionnant les noms des Américains décédés depuis le départ de San-Francisco du steamer précédent ? Ce catalogue lugubre est reproduit immédiatement dans toutes les gazettes de l'Union, pour que les parents des colons qui ne sont point morts puissent être rassurés sur leur compte. — Il est curieux de songer qu'il y a, aujourd'hui, 30,000 Chinois établis dans la province Californienne. Du reste, les habitants de la capitale, San-Francisco, ont l'air de passer assez agréablement leur vie : théâtres, concerts, etc., rien n'y manque dans ce genre-là toute l'année. En ce moment même, la charmante cantatrice irlandaise, Catherine Hayes, vient de débarquer sur leur rivage, accompagnée par le même M. Barnum, qui a attiré Jenny-Lind vers le monde occidental.

Dans le courant de novembre dernier (1852), une conflagration épouvantable fit disparaître si radicalement, et avec la rapidité du feu grégeois, l'importante cité de Sacramento, en Californie, qu'il ne restait que cinq maisons debout, lorsqu'on parvint à arrêter le progrès du fléau destructeur.

Bien que les pertes occasionnées par ce sinistre s'élevassent à 50 millions de francs, on apercevait, dès le lendemain même, ceux qui y avaient le plus souffert, s'abordant, le cigare à la bouche et le sourire sur les lèvres, avec cette question : « Et toi, est-ce en pierre ou en brique, que tu vas rebâtir ton bloc de dix, de douze maisons? » —En moins de dix jours, quatre cents grands édifices s'élevaient déjà sur l'emplacement, naguère couvert de ruines fumantes. A l'heure qu'il est, sans doute, une nouvelle et brillante ville de Sacramento, plus étendue encore que la première — semblable au phénix des anciens jours — est sortie de l'immense lac de feu qui avait si récemment englouti tant de trésors.

Bon nombre de ceux qui réussissent à étancher leur soif de l'or dans le Pactole de Sacramento, sont souvent en butte aux invasions exterminatrices des tribus Indiennes, que les colons ont été impuissants, jusqu'ici, à expulser de certaines parties de la nouvelle « *Aurea-Chersonesus.* » Mais tous les ennemis rouges, que l'homme blanc doit redouter dans ces latitudes, sont loin d'appartenir à cette race d'antropophages dont nous avons fait mention dans le deuxième chapitre. La plupart de ces hordes hostiles, y compris même les féroces tribus des Comanches et des Sioux, ne sont-elles pas les légitimes possesseurs d'un sol dont elles ont été injustement dépossédées par les usurpateurs américains? N'est-il donc pas bien naturel de les trou-

ver, de loin en loin, organisant des projets de vengeance, à la vue de l'envahissement continu de leurs domaines héréditaires, et de l'anéantissement graduel de leur race par la cupidité de leurs hôtes mal venus? Il n'est pas douteux que leur haine contre les colons blancs ne soit encore ravivée souvent par la conscience de la triste dégradation de leur caractère, jadis si noble et si généreux! Ils se demandent avec désespoir par qui tant de milliers des leurs ont été rendus indolents, voleurs, ivrognes, pusillanimes et débauchés, si ce n'est par l'homme *civilisé!* Cette magnifique race indienne de l'Amérique du Nord a été, avec raison, comparée, par un écrivain anglais, à « ces plantes sauvages qui croissent avec une étonnante rapidité à l'ombre des forêts, mais qui repoussent la main de la culture, et périssent aux rayons du soleil. » — Ce qui caractérise essentiellement l'*homme rouge,* même aujourd'hui, au milieu de sa décadence, c'est le stoïcisme avec lequel il voit approcher la mort la plus affreuse. Plus les flammes allumées par ses bourreaux sont effrayantes à contempler, et plus lui-même est tout joyeux à l'idée qu'il va y expirer, sans proférer d'autre cri qu'un véritable chant de triomphe, afin d'attester, en face de ses frères vivants et morts, que ses barbares persécuteurs n'ont pu lui arracher le moindre gémissement. Le « chant de mort » d'un intrépide Sachem indien, nommé Chrysiona, dont nous tra-

duisons ici un fragment, n'est que le langage naturel et vrai, quant au sens du moins, qui sort de la bouche de chaque guerrier de cette race admirable, en pareille circonstance :

..... « Le soleil se couche quand arrive la nuit ; et les étoiles fuient le jour. Commencez, bourreaux ! vos menaces sont vaines ; — car le fils d'Alnomook ne se plaindra jamais !

« Souvenez-vous des flèches qu'il a décochées de son arc ; — souvenez-vous de vos chefs tombés sous le tranchant meurtrier de sa hache. Pourquoi ce retard ? Attendez-vous que je recule devant la souffrance ? Non, le fils d'Alnomook ne se plaindra jamais !

« Rappelez-vous le bois où nous dressions nos embûches et les chevelures sanglantes (*scalps*), que nous avons enlevées à votre nation... Maintenant la flamme s'élargit autour de moi ; vous triomphez de mes douleurs !... Mais le fils d'Alnomook ne se plaindra jamais !

« Je pars pour cette terre lointaine, où mon père est allé. Son ombre se réjouira de la renommée de son fils. La mort vient comme un ami ; elle me délivre de mes maux, et ton fils, ô Alnomook, a dédaigné de se plaindre ! ».....

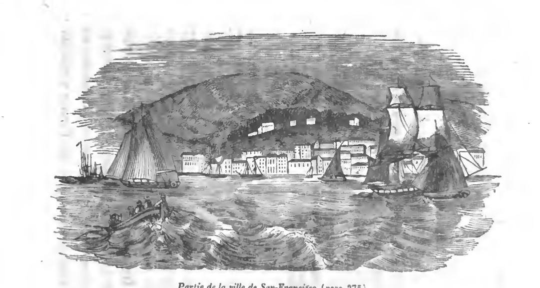
Le cœur de l'Indien est, en général, très-compatissant et hospitalier. « J'en appelle à tous les blancs, » s'écrie dans un de ses discours un brave cacique nommé Logan, « est-il un seul d'entre eux

« qui, conduit par la faim dans la case de Logan, « n'ait reçu de lui de quoi manger? Y vient-il nu, « et en butte à la rigueur du froid, sans que Logan « se soit empressé de lui donner des vêtements? »

L'on a peine à concevoir combien ont été rares les écrivains qui aient eu la bonne foi de défendre la cause de cette race si calomniée, depuis l'apparition de cet illustre évêque de Chiapa (*Las-Casas*) qui, il y a trois siècles, a le premier osé élever la voix en leur faveur! Ce qui est encore plus incompréhensible, c'est que des historiens graves aient été assez aveuglés pour ne pas blâmer, dans leurs pages, des actes de la nature de ceux, auxquels, sans les désapprouver, fait allusion l'un des premiers chroniqueurs de la Nouvelle-Angleterre : « *Ab uno, disce omnes.* » En nous parlant de la surprise d'un fort Indien pendant la nuit, il nous montre des cabanes enveloppées dans les flammes, et les malheureux habitants massacrés en cherchant à s'échapper. « Tout fut expédié en moins d'une heure, ajoute-t-il; nos soldats résolurent, avec l'aide de Dieu, d'achever la destruction de ces barbares. A la tombée de la nuit, bien que se trouvant cernés de toutes parts, et dans l'impossibilité de fuir, ils refusèrent d'implorer la clémence de leurs vainqueurs. En ce moment-là, leur ennemi ne cessa de tirer sur eux; et une grande partie fut ainsi massacrée et ensevelie dans la vase. Le reste tomba entre les mains des vainqueurs. Plusieurs

furent tués dans les marais; et, comme des chiens qui, dans leur furie aveugle, se laissent couper en morceaux, ils aimèrent mieux mourir que d'implorer la pitié. A l'aurore du jour suivant, les soldats entrèrent dans le marais ; et voyant plusieurs de ces sauvages se serrer les uns contre les autres, ils placèrent leurs mousquets, chargés de dix à douze balles, sous des branches d'arbres peu éloignés, et firent sur eux une décharge générale ; de manière qu'outre ceux que l'on trouva morts, beaucoup périrent enfoncés dans la vase, sans que personne fît attention à eux ! »

Bien que la Californie ait été récemment incorporée dans la grande république Américaine, il faudra longtemps, sans doute, pour qu'elle acquière cette régularité dans l'administration et l'observation des lois, qui est l'apanage des autres États de l'Union. Sous ce double rapport, il faut l'avouer, une amélioration sensible s'est déjà opérée au sein de sa population. Des cas de loi à *la Lynch* sont actuellement rares; mais, si la justice ordinaire est heureusement parvenue à suivre son cours normal, ce progrès social est dû, en partie, chose étrange! à l'exercice antérieur de cette même *Lynch-law.* Qu'y avait-il de plus propre, en effet, à faire pâmer de terreur les voleurs et les meurtriers, que ce mode si expéditif de leur procurer instantanément un changement d'air, et une *haute position,* à l'extrémité d'une potence?



Partie de la ville de San-Francisco (page 275).

CHAPITRE XXVII

LA LITTÉRATURE AUX ÉTATS UNIS.

Hommes de lettres américains. — L'ami des enfants. — Poëtes d'outre-mer. — « Femmes savantes. » — Le journal-école. — Un « héraut » répandu. — Liberté de la presse. — Académiciens transatlantiques. — L'esclave et l'actrice. — Beaux-arts aux États-Unis.

« Le cœur sonore d'un poëte
Est semblable à ces urnes d'or,
Où la moindre aumône qu'on jette
Résonne comme un céleste trésor. »
(LAMARTINE.)

..... « Trublet écrit ; le Léthé sur ses rives
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives. »
(VOLTAIRE.)

Il est permis de dire, dans un sens général, que les Américains du Nord sont tributaires pour leurs ouvrages de littérature et de science, surtout de la Grande-Bretagne. La France vient, à son tour, enrichir leur répertoire, par la voie des traductions. Mais il n'est douteux pour personne qu'il n'y ait eu, dans ces derniers temps, aux États-Unis, plus d'un écrivain dont la vieille Europe

serait, avec raison, fière. Fenimore Cooper, par exemple, a justement mérité la vogue européenne dont jouissent ses principaux ouvrages, grâce à l'habileté avec laquelle il a réussi à imiter notre puissant romancier écossais. Dans un chapitre précédent, nous avons déjà mentionné, en passant, le nom du plus célèbre des écrivains américains modernes, quant à l'élégance et à l'extrême pureté du style, — M. Washington-Irving, naguère ambassadeur des États-Unis à la cour de Madrid. — Mais cet auteur remarquable, que les plus éminents critiques anglais reconnaissent comme égal, sinon supérieur, aux plus illustres parmi les écrivains anglais des trois derniers siècles, cet élégant auteur, disons-nous, n'est Américain que de naissance; son père était Écossais, et sa mère était native de l'Angleterre. Parmi ses publications sérieuses, le magnifique ouvrage de M. Irving sur la *Vie et les voyages de Christophe Colomb*, suffirait à lui seul pour perpétuer son talent comme écrivain éminent. En outre, sa « *Conquête de la Grenade;* » sa « *Vie de Mahomet et des Califes,* » etc., offrent une lecture des plus instructives en même temps qu'attrayantes.

Le prosateur le plus distingué qui se présente après les deux que nous venons de nommer, c'est James Paulding, qui, depuis long-temps, n'écrit plus, probablement à cause de son âge avancé. Nous rencontrons ensuite, toujours parmi

les meilleurs prosateurs, Daniel Webster, dont nous avons à déplorer la mort toute récente; les historiens Prescott et Hildreth, et le romancier Hawthorne. Ce dernier a publié bien des essais dans le style de Charles Lamb, en Angleterre. Le capitaine Marey, massacré naguère par les indiens Comanches, avait un genre qui ressemblait assez à celui de notre capitaine Marryat. — Bien des personnes, même en Angleterre, ignorent que le fameux « *Peter Parley,* » qui s'est acquis tant de droits, pour bien des siècles, à la reconnaissance des enfants encore à naître, par l'immense variété de charmants et instructifs petits ouvrages qu'il va leur léguer, elles ignorent, dis-je, qu'il est Américain. Le nom de « Peter Parley » n'est qu'un pseudonyme, car l'aimable écrivain dont il s'agit n'est autre que l'honorable M. Goodrich, actuellement consul des États-Unis, à Paris.

Les meilleurs poëtes de l'Amérique du Nord, suivant l'ordre de leur popularité, ce sont: ***Bryant, Halleck, Longfellow, Spraque, Dana et Bayard Taylor.*** Ce dernier a fait pédestrement le voyage de l'Europe entière, il y a peu d'années, sans doute, en quête de nouvelles inspirations poétiques. Mais, parmi les productions de ces bardes d'outre-mer, ce serait peine perdue que de chercher un poëme de longue haleine, qui pût rivaliser avec la ***Dame du Lac,*** avec ***Lalla-Rookh,***

avec *Childe-Harold*, avec la *Henriade*, en un mot, avec aucun de nos chefs-d'œuvre britanniques ou français.

Nonobstant l'incontestable talent de la plupart de ceux que nous venons de citer, ce serait pareillement en vain que l'on essaierait de découvrir dans leurs ballades, ou autres pièces détachées, une étincelle de ce vrai *ignis sacer* de la poésie, qui illumine souvent les pages de Burns, par exemple, de Hogg et de Coleridge, dans la Grande-Bretagne, ou de Béranger et de Goëthe, sur le continent.

Depuis la mort de Marguerite Fuller, dont les ouvrages ne respirent que trop des principes *à la Carlyle*, les seules femmes auteurs un peu célèbres que possèdent les États-Unis sont : *Miss Sedgwick*, *Miss Clark*, qui a adopté le pseudonyme de « *Grace Greenwood* »; *Miss Cooper*, fille du romancier; *Mme Child*; *Miss Alice Carey* et *Mme Stowe*, auteur de ce livre bizarre « *Uncle Tom's Cabin.* »

Ce roman singulier est de nature sinon à mystifier, du moins à donner des idées extrêmement inexactes, sur la condition des esclaves, à tous ceux qui n'ont pas visité, dans l'Amérique du Nord, les principales provinces où l'esclavage est encore en vigueur.

Depuis la déclaration de leur indépendance, les Américains n'ont pas vu surgir au milieu d'eux

un seul écrivain dramatique dont le nom mérite d'être mentionné ici.

L'on m'assura, durant mon séjour dans le Nouveau-Monde, qu'il est des milliers d'Américains instruits qui ne lisent jamais autre chose que les journaux. Mettant à profit leur perspicacité d'esprit naturelle, ils méditent si profondément sur ce qu'ils viennent de lire, et ils réfutent si logiquement, — ayant pour seul antagoniste la colonne muette de telle ou telle gazette, — ce qui est en désaccord le moins du monde avec leur propre manière de penser, qu'ils démontrent, en définitive, dans leur genre, la vérité de cette maxime de Pierre le Grand : « *Fabricando fit faber.* »

Pour ce qui est de ces journaux, il s'en publie une quantité prodigieuse. L'on compte, à l'heure qu'il est, aux États-Unis, 2,800 publications périodiques, dont le tirage annuel monte à 422,700,000 exemplaires. Plus d'une gazette de New-York se tire chaque jour jusqu'à 36,000 ; et le *Herald* de cette florissante cité a un tirage journalier, à l'heure qu'il est, de 53,000 exemplaires : une fois par semaine, cette gazette paraît en forme d'une double feuille. Quel développement étonnant depuis le 24 avril 1704, jour où le premier journal connu dans l'Amérique du Nord (le *News-Teller*), fut publié à Boston ! La « Ville-Impériale » n'a vu poindre le premier rayon de sa

propre presse que le 16 octobre 1756; il portait pour titre tout court : « *The New-York-Gazette.* » Non-seulement on publie des journaux réguliers dans les États les plus éloignés et les moins civilisés, tels que l'Orégon, l'Utah, le Minesota et la Californie; mais, même chez les indiens Chérokées, il s'imprime une gazette dans la langue de cette tribu sauvage, et avec des caractères qu'un de ses chefs a inventés. Il serait superflu de rappeler au lecteur français que, pour les journaux de l'Union, la liberté de la presse est en pleine vigueur : jamais on n'y entend parler d'un procès fait à un journaliste; pourtant, il y en a pas mal dont la doctrine est passablement « démocratique et sociale. »

Dans les feuilles les mieux rédigées des États-Unis, on rencontre parfois de ces locutions que nous appelons des *américanismes.* Dans la langue parlée, elles sont si nombreuses et d'un emploi si fréquent, que tout étranger, même Anglais, ferait bien de s'y familiariser dès son débarquement; et, dans cette étude peu élevée, il ne faut point négliger les locutions vicieuses, c'est-à-dire celles qui pèchent contre toutes les règles de la grammaire. Si ces pages n'étaient destinées qu'aux lecteurs dont l'anglais est la langue naturelle, nous pourrions ajouter ici un catalogue extrêmement curieux des *américanismes* le plus en vogue. Outre des phrases, proprement dites, que les Américains

ont composées et adaptées à leur usage, ils attachent à une foule de mots anglais isolés, un sens qui n'est nullement celui que les académiciens de la Grande-Bretagne leur prêtent. Nous n'avons probablement pas besoin de faire observer ici que, depuis l'extrême nord du Canada, cette zône glaciale, jusqu'aux limites tropicales de la presqu'île de Floride, la grande masse des populations ignore tout autre langage que la langue anglaise.

En fait de beaux-arts, les artistes des États-Unis n'ont, assurément, pas à rougir quand ils exposent leurs propres chefs-d'œuvre à côté de ceux de la France ou de l'Angleterre. Parmi leurs peintres, nous remarquons, pour le paysage, Durand et Huntingdon, qui jouissent à juste titre d'une grande réputation; il en est de même de Healy pour les portraits. Indépendamment du sculpteur américain Power, dont « l'esclave grecque » a été tant admirée à l'exposition de Londres, nous y trouvons encore Greenough, qui excelle dans la même voie. — Quant aux acteurs indigènes, les Américains ne peuvent guère se vanter que d'Edwin-Forrest; et parmi les actrices, de miss Charlotte Cushman. Les célèbres acteurs Brougham et Burton, qui charment tous les étrangers qui visitent à New-York les deux théâtres qui portent leurs noms, sont des enfants d'Albion, de naissance et de famille.

Bien que nos alliés transatlantiques ne puissent se vanter, — tant s'en faut, — ni d'un Shakespeare ou d'un Shéridan; — ni d'un Racine ou d'un Molière; — ni enfin d'un Schiller, d'un Alfieri, ou d'un Lope de Vega, — leurs dramaturges modernes donnent pourtant preuve d'une intelligence peu commune quand il s'agit de tirer parti du sujet d'un roman Européen, pour la mise en scène d'une pièce nouvelle.



CHAPITRE XVIII

LE CANADA.

Capitale « de tous les Canadas. » — Une « vile multitude. » — Froid extrême. — Gaz protoxyde d'azote. — Ours et loups imaginaires. — Des « lionnes » en traîneaux. — Yachts quasi-aériens. — Hôtels américains. — Gibier à discrétion. — Heures incommodes. — Montréal. — Québec. — Halifax. — Écueils perfides. — Golfe de Fundy. — Marées phénoménales. — Aurores boréales.

> Ciel glacé, soleil pur!.....
> Jour beau comme la gloire,
> Froid comme le tombeau!
>
> (VICTOR HUGO.)

Dans le cours de mes explorations dans l'Amérique du Nord, j'ai visité Toronto, capitale du Canada depuis 1846, époque à laquelle les émeutiers de Montréal forcèrent le vice-roi actuel, lord Elgin, en menaçant ses jours, à transférer le siége du gouvernement dans cette ville, située sur les bords nord-ouest du lac Ontario. La population de Toronto, qui n'était que de 2,000 âmes il y a vingt ans, est aujourd'hui de 22,000. Sous bien

des rapports, cette ville est digne du rang de capitale qu'elle occupe. Ses rues sont larges, ses édifices publics fort beaux, surtout la Caserne et le Collége du Haut-Canada; et la plupart des magasins et boutiques ne seraient pas déplacés dans les rues de Richelieu et Vivienne, à Paris.

Durant mon séjour à Toronto, il faisait un froid aussi intense que celui d'un hiver ordinaire à Saint-Pétersbourg. J'ai donc eu occasion de constater, par ma propre expérience, ce que l'on entend dire quelquefois, savoir, qu'un froid extrême, mais sec, est bien plus supportable que ces froids modérés, accompagnés d'humidité, qui sont notre partage dans les latitudes brumeuses du nord de la France et de l'Angleterre. J'ai même trouvé (du moins pour ma part), que ce froid-là excite les facultés intellectuelles d'une façon analogue à celle qu'attribuent les savants au gaz protoxyde d'azote, découvert par le grand chimiste anglais, sir Humphry Davy, de qui il a reçu le nom de gaz *hilarant*. La quantité de riches fourrures que l'on voyait dans les rues de Toronto était vraiment prodigieuse. Il était très-rare d'y apercevoir, même le dimanche, un homme coiffé d'un chapeau : chacun portait une casquette en fourrure épaisse, qui s'attachait sous le menton en couvrant les oreilles. Quant aux vêtements, vous étiez tenté de croire que des ours et des loups, marchant sur leurs pattes de derrière, traversaient à

chaque instant la rue, les paletots et les redingotes étant presque tous confectionnés en peau de loup ou d'ours, les poils en dehors. — Rarement j'ai remarqué, sur les promenades publiques, dans un pays quelconque, autant d'animation que sur celle de Toronto, qui n'est autre, pendant quatre mois de l'hiver, que la surface gelée de sa magnifique baie. De deux à quatre heures, chaque après-midi, cet espace cristallin, qui a 3 milles de large, fourmillait d'élégants traîneaux, remplis des dames les plus fashionables de la capitale, ayant pour automédon un mari, un frère, ou peut-être un fiancé. Rapides comme une locomotive à vapeur, ces voitures sans roues décrivaient toutes sortes de figures géométriques, en profitant, pour les angles de leurs parallélogrammes, par exemple, et pour le centre de leurs cercles, de la présence de plusieurs trois-mâts, qui se trouvaient çà et là emprisonnés dans la glace. Un peu plus loin, deux traîneaux luttaient de vitesse, afin de toucher l'un avant l'autre la plage opposée de la baie. De temps en temps, nous jouissions de l'apparition d'un petit navire tout gréé, appelé *ice-boat* (bateau à glace), qui franchissait en un clin d'œil des distances immenses, sans autre moteur que ses voiles blanches : vus de loin, ces navires donnent l'idée d'un cygne volant à la surface d'un vaste étang, les ailes toutes déployées.

A en juger par Toronto, les hôtels publics du

Canada m'ont paru placés sur le même pied que ceux des États-Unis : vous n'êtes pas libre d'y louer une chambre ou un appartement, sans être, en même temps, obligés d'y prendre vos repas. Quant aux prix, il existe dans les grands hôtels un tarif que l'on dépasse rarement. Dans la plupart des cas, il est de 2 piastres (10 francs) par jour. Çà et là, comme à l'*Irving-house* de New-York, au *Mansion-house* de Mobile, des *landlords* * aux idées aristocratiques augmentent cette somme d'une demi-piastre. Je n'ai trouvé le prix journalier porté à 3 piastres qu'au seul hôtel de Saint-Charles à la Nouvelle-Orléans. Que vous soyez logé au premier ou au quatrième étage, vous payez toujours la même somme.

Assurément, ces conditions ne sont pas exorbitantes, vu la quantité et la qualité des aliments que l'on sert à chacun des trois repas. La venaison ** figure sur la table du dîner pendant la majeure partie de l'année; vous avez à votre choix tout ce que les gourmets anglais les plus délicats rechercheraient en fait de viande; mais ne serait-il pas plus rationnel de substituer à une certaine portion de ce qui est surabondant en nourriture

* *Landlord*, c'est-à-dire chef d'un hôtel public ou d'une auberge.

** Je fus étonné de trouver, dans la Caroline du Sud, la chair de perdrix aussi blanche, quand on la coupe, que celle d'un jeune poulet de France : je ne saurais affirmer qu'il en soit partout ainsi aux États-Unis.

animale, un peu de vin, même ordinaire — vin de France, bien entendu? J'ai aussi remarqué dans diverses localités que le vin de Bordeaux inférieur (qui s'améliore en traversant l'Océan) n'est pas aussi cher en Amérique, quand vous l'achetez *en ville*, que l'on serait tenté de le supposer. — Jamais, dans un hôtel public, un vin quelconque n'est compris dans les prix journaliers; et quand par hasard vous en demandez, on vous le fait payer, de même que dans les steamers transatlantiques, un prix assez élevé.

L'heure du dîner dans les hôtels est extrêmement gênante pour une multitude de Français et d'Anglais. Dans telle ville, comme Saint-Louis ou Baltimore, on dîne à deux heures et demie; ailleurs, comme à New-York, c'est vers trois, même dans les familles privées, sauf les cas de dîner de cérémonie. Ici, à Toronto, la table d'hôte est servie à une heure précise. J'avais une peine infinie à me conformer à ces usages gastronomiques. Abstraction faite du précepte d'hygiène qui nous recommande une grande régularité, pour maintenir la bonne harmonie des fonctions de l'estomac, et conséquemment d'éviter de faire un repas substantiel sans appétit suffisant, la fixation de ces heures prématurées est accompagnée d'un autre inconvénient fort grave pour un étranger. C'est qu'elle le met dans l'impossibilité de distribuer son temps après le déjeuner, de façon à aller

visiter ce qu'il y a de curieux dans la localité; car, souvent, tel ou tel objet intéressant est situé très-loin de l'hôtel où l'on est descendu. Que si, par hasard, vous préférez la nourriture de l'esprit à celle du corps, en d'autres termes, si vous ne rentrez pas à l'heure de la table d'hôte, il vous faudra payer tout comme si vous aviez été présent, puisque la règle est la même pour celui qui a la voracité d'un Vitellius, comme pour celui qui est sobre comme un saint Pacôme. Dans les hôtels bien organisés, vous pouvez, à la rigueur, réparer au souper les suites d'un dîner perdu, pourvu que vous vous contentiez de bœuf fumé froid, et que vous puissiez vous passer de la soupe, cet élément essentiel d'un dîner confortable.

Les Américains, généralement parlant, mangent extrêmement vite, — autre circonstance fort gênante pour bon nombre d'Européens. Les négociants retournent habituellement à leurs bureaux immédiatement après le dîner.

Le bois n'étant pas rare dans le Haut-Canada, district où est situé Toronto, la plupart des grandes routes qui aboutissent à cette ville sont planchéiées au lieu d'être pavées, jusqu'à une distance assez considérable. Ces *plank-roads*, comme on les appelle, n'exigent pas de réparations aussi fréquentes que nos différents genres de routes européennes, à ce que m'assurèrent les Canadiens.

Dans les saisons où le port de Toronto et le fleuve Saint-Laurent ne sont pas obstrués de glaces, celui qui séjourne dans la capitale du Haut-Canada a journellement à sa disposition une occasion de faire une excursion charmante. C'est de suivre le cours du lac Ontario, ainsi que celui de cette portion du Saint-Laurent qui en sépare la pointe orientale de l'intéressante ville de Montréal. La population actuelle de cette cité, plutôt Française qu'Américaine, est de 63,000 âmes. Elle est située sur la rive nord du fleuve, qu'elle borde, pendant la distance de près d'une lieue, d'un quai admirablement beau. Du sommet d'une montagne facile à gravir, à 2 milles derrière la ville, l'on jouit d'un panorama des plus saisissants : c'est une étendue immense, à droite et à gauche du majestueux Saint-Laurent. La cathédrale catholique de Montréal est la plus belle de toutes celles de l'Amérique du Nord; elle est surmontée de six tours, dont trois appartiennent à la façade principale.

Après avoir accompli un trajet de 180 milles de plus, vous arrivez à Québec, qui a été surnommée, à juste titre le « *Gibraltar* américain », grâce à la force que la nature et l'art lui ont prodiguée. Donnant l'idée d'un énorme géant, gardien de la place, la citadelle est le premier point de la ville qui s'offre aux regards de l'étranger qui en approche; elle s'élève à la hauteur de 352 pieds

au-dessus du niveau du fleuve. Les rues de Québec, sont plus étroites et tortueuses, et moins propres que celles de Montréal. Sa population est de 44,000 âmes environ. On y parle français plus généralement qu'anglais, bien que près d'un siècle se soit déjà écoulé depuis que cette ville célèbre fut prise à la France par les Anglais. Le corps du général français, *de Montcalm*, qui y périt, à cette époque mémorable (1759), repose dans le couvent des Ursulines de Québec. — Cette victoire coûta cher à l'Angleterre ; elle y perdit l'un de ses plus grands capitaines. Car, semblable à lord Nelson, qui devait, plus tard, expirer entre les bras de la Victoire, à Trafalgar, le brillant généralissime de l'armée anglaise, *Wolfe*, fut tué, au moment même où, à la suite d'un long siége, braves bataillons prenaient d'assaut la presque inexpugnable ville de Québec.

Après New-York, le port de Québec, est, si je ne me trompe, celui qui, chaque année, voit dégorger de ses navires sur le sol Américain, la plus grande proportion d'émigrants européens. Depuis plusieurs années, les Canadiens gémissent sous le poids de cette invasion continue. Ils n'ont plus besoin d'un surcroît de population quelconque, encore moins de ces myriades d'Irlandais, véritables mendiants, malgré eux, qui, en abordant sans cesse à leurs rivages, apportent au milieu de

citoyens cette affreuse infection, qui a reçu le nom de *ship-fever* (fièvre de l'entrepont). — Un Canadien distingué déplora cet état des choses, dans une conversation que j'eus avec lui, à Toronto. Mais les Américains sont si essentiellement hospitaliers, au Nord comme au Sud, qu'ils se garderont bien de repousser jamais de leurs côtes, par parole ou par action, un seul de ces navires, qui leur amènent d'outre-mer une cargaison de ce que j'appellerais une légion d'aliénés, et souvent de pestiférés.

A Halifax, autre ville très-importante, appartenant à la Grande-Bretagne, et située dans cette partie orientale du Canada qui se nomme la Nouvelle-Écosse, je n'ai rien découvert qui mérite la peine d'être mentionné, si ce n'est son fort imposant. Halifax est agréablement située sur la pente d'une colline, à gauche, en venant de la mer. Son port est spacieux et sûr, mais il est frangé au dehors d'écueils fort dangereux : voilà pourquoi les capitaines les plus expérimentés sont obligés de prendre les plus grandes précautions, à l'entrée ou à la sortie du port, à raison des brouillards qu'ils y rencontrent presque toujours. La population de Halifax est de 26,000 âmes. A 100 milles environ sud-est de cette ville, j'eus la satisfaction de traverser le golfe de Fundy, dont les eaux atteignent, deux fois dans les 24 heures, une élévation de 60 pieds au-dessus du niveau de

la mer. C'est là la marée la plus haute qui existe.

En observant au Canada les *aurores boréales*, (qui y sont assez fréquentes), j'ai cru remarquer que ces intéressants phénomènes météorologiques s'y présentent sous un aspect bien autrement brillant qu'en France. Sur certains points des États-Unis, j'ai été à même de constater un fait semblable : savoir, la fréquence, ainsi que l'excessive splendeur de ces lueurs électriques.



Monument de Montcalm, à Québec (p. 297).

CHAPITRE XXIX

LE MEXIQUE.

Devise convenable. — Acapulco. — Tampico. — Vera-Cruz. — Saint-Jean-d'Ulloa. — Boueurs ailés. — Gardiens trop vigilants. — Routes détestables. — Fleurs admirables. — Ville chère aux médecins. — Bandits et leurs compères. — Volcans jumeaux. — Cité de Mexico. — Éperons énormes. — Le Mont-Orizaba. — Riches mines d'argent. — Cyprès colossal. — Vanillier. — Cacaotier. — Cochenillier. — Les chevaux et leurs lunettes. — Pyramide majestueuse. — Deux régicides.

« Zaffir, rubini, oro, topazj, e perle,
E diamanti, e chrysoliti, e giacinti,
Potriano l fiori assimigliar, e le perle,
Liete piagge v'avea l'aura dipinti.
Si verdi l'erbe, che potendo averle
Quà giù, ne foran gli smeraldi vinti.

(Ariosto, *Orlando furioso, Canto*, 34.)

Après les Canadiens, les voisins les plus importants des États-Unis, ce sont assurément les Mexicains. Dans ce moment, surtout, il est intéressant d'y arrêter les regards, en passant ; car, sans l'ombre d'un doute, ce qui fut jadis un empire des plus florissants, — la république actuelle du Mexique, est destinée à devenir partie inté-

grante de l'Union. Les empiétements de « Frère Jonathan » à l'égard du Texas et de la Californie, nous prouvent suffisamment qu'il ne se laissera arrêter par aucun scrupule, dès qu'une occasion favorable se présentera pour agrandir son territoire, même par l'appropriation de la riche province Mexicaine. A côté de leur devise « *E pluribus unum,* » les Américains ne devraient-ils pas ajouter, — grâce à leur soif de conquête, — ce fameux vers du vieil Horace ?

Rem, si possis, recte ; si non, quocumque modo rem.

Ne dût-il leur en résulter d'autre avantage que d'avoir habituellement comme lieu de relâche le port d'Acapulco (sur la côte Pacifique), pour leurs navires Californiens, c'en serait, certes, là un immense.

Des points méridionaux des États-Unis, — de la Nouvelle-Orléans, de Mobile, et de Pensacola, — l'on se rend facilement et promptement dans les ports mexicains de Tampico ou de Vera-Cruz. La première de ces deux villes acquiert chaque jour une importance nouvelle aux dépens de l'antique cité de Vera-Cruz, dont le port et la rade sont loin d'offrir un mouillage sûr à de gros navires. Mais, en revanche, il s'y rattache des souvenirs d'un haut intérêt. En effet, cette ville se trouve bâtie sur les lieux mêmes où Fernand Cortez débarqua, au commencement du XVe siècle. Ce fut, ajoute la

tradition, de cet illustre capitaine qu'elle a reçu le nom qu'elle porte. A 300 brasses du rivage s'élève, au centre d'une île, l'imposante forteresse de Saint-Jean-d'Ulloa, prise d'assaut en 1838 par le prince de Joinville, et rendue plus tard aux Mexicains.

Les maisons de Vera-Cruz, semblables à celles de la Havane, sont munies de balcons : elles forment un carré tout autour d'une vaste cour. Les rues rappellent généralement celles de Turin et d'autres villes italiennes, en ce qu'elles sont bordées d'arcades de chaque côté. Leur propreté est due, en grande partie, prétend-on, aux soins d'une quantité considérable de *buses-dindons*, que l'on désigne sous le nom de *sopilotes*. Ces volatiles, vus de loin, suggèrent l'idée, par leur couleur foncée, tandis qu'ils ingurgitent avec voracité toutes sortes d'immondices, au milieu des égoûts, d'une bande de vautours noirâtres de la Patagonie.

La première nuit qu'un étranger passe à Vera-Cruz, il lui est de toute impossibilité de dormir, grâce aux cris lugubres des *watchmen*, ou gardiens nocturnes. Ce cri n'est autre que le mot espagnol *sereno! sereno!* signifiant beau temps : aussi, ces watchmen sont-ils désignés sous le nom de *serenos*.

De Vera-Cruz à la ville de Mexico, le trajet serait on ne peut plus agréable, si la chaussée publique était convenablement entretenue : mais ja-

mais on ne songe à la réparer ! Sur la droite, comme sur la gauche, l'œil du voyageur est sans cesse charmé par des fleurs dont on essaierait en vain de dépeindre la beauté éclatante. Ce qui ajoute encore à l'agrément de cette excursion, c'est l'arrêt d'une nuit que fait votre diligence dans chacune des villes de Puebla, et de Jalapa, surtout si vous y arrivez, ainsi que cela a lieu d'ordinaire, une heure ou deux avant la chute du jour. Jalapa devient, chaque été, pendant la durée périodique à Vera-Cruz du terrible *vomito* (épidémie ressemblant au choléra asiatique), la résidence de tous ceux qui craignent trop ce redoutable fléau pour rester dans la localité où elle a commencé à sévir.

Xalapa est la dénomination mexicaine de la ville que nous venons de mentionner. Il serait superflu, sans doute, de rappeler ici au lecteur, — principalement à celui qui s'est occupé tant soit peu de l'étude de la botanique, — que c'est dans le voisinaga de Jalapa que croît, en abondance énorme, cette racine éminemment utile qui fait partie essentielle de l'une des *médecines noires* prescrites par les praticiens français. — Malgré la présence de ce fameux produit, (le *convolvulus-jalapa*), c'est un véritable Éden que toute la contrée à l'entour de Xalapa.

Après avoir cheminé un peu plus loin dans la direction de Mexico, vous arrivez à Perote, qui

passe pour être, quant à ses relations avec les brigands de grand chemin, ce qu'étaient au siècle dernier, en Italie, les villes de Terracine et de Fondi. Tout près de Perote, est une montagne de 13,500 pieds de haut; c'est le *Coffre*, nom qu'elle doit à sa forme singulière.

En dépit des ornières profondes, dont l'horrible route est sillonnée dans toute son étendue, l'on gagne enfin la vallée célèbre de Mexico. Dans toute sa longueur, qui est de 40 lieues environ, elle offre aux regards émerveillés de délicieuses pelouses, émaillées des fleurs les plus belles que l'imagination puisse concevoir. Au moment d'y entrer, vous apercevez fort distinctement les volcans de *Popocatapeti, et d'Iztaccihuati*. Non loin de cette dernière, — qui veut dire la « Dame Blanche, » — se découvre le *Mont-Malinche*, haut de 12,000 pieds. Ce mot signifie en ancienne langue mexicaine *Marianna*. C'était, comme on le sait, le nom de la ravissante femme Indienne de Fernand Cortez.

La ville de Mexico portait jadis le nom de Tenochtitlan. Peu s'en fallut que cette antique cité ne fût détruite, de fond en comble, il y a une dizaine d'années, par un tremblement de terre. Si le choc eût duré deux minutes de plus, il n'en resterait plus aujourd'hui les moindres vestiges. Sa population actuelle est de 152,000 âmes.

On regarde la « Grande Place » de Mexico comme la plus belle qui existe, même au sein

d'une capitale européenne quelconque. Il est fâcheux que l'on ait transporté dans l'intérieur du musée la superbe statue équestre de l'empereur Charles IV, qui en formait naguère la décoration centrale. Ce n'est certes pas à tort que le baron de Humboldt a décrit, en termes enthousiastes, ce chef-d'œuvre du sculpteur Mexicain Tolsa. — Indépendamment du riche *muséum* que nous venons de mentionner, où l'on remarque *la cotte de mailles* de Fernand Cortez, et du « Palais-National, » le touriste ne peut contempler qu'avec une vive admiration la vénérable cathédrale de Mexico.

La presque totalité des maisons de cette capitale sont en pierre : jamais l'on n'y en construit en bois. Sauf les demeures des pauvres, elles sont splendidement ornées à l'intérieur. Les rues sont, à leur tour, très-spacieuses, propres et bordées de magasins richement garnis. Au milieu des marchandises qui s'y trouvent étalées, nous devons ranger en première ligne des ouvrages curieux en filigrane d'argent. Les articles que l'on semble le plus souvent façonner en ce métal, ce sont, chose étrange! des éperons : et grands dieux! quels éperons! Les habitants de Brobdignac eux-mêmes s'écrieraient qu'ils sont trop gros. Mais le travail en est exquis au plus haut degré. — Cette préférence pour les parures d'argent se manifeste dans bien d'autres occasions. Jetez les yeux sur la devanture de la boutique du premier bottier venu,

et vous êtes sûr d'être ébloui par des lames, ou plaques resplendissantes, qui recouvrent les tiges entières d'une paire de bottes à l'écuyère.

A l'exception des provisions de bouche les plus essentielles, telles que le pain, la viande de boucherie, le sucre et le café, etc., dont les prix sont très-modérés, tout ce qui tient aux agréments plus ou moins utiles, et même au bien-être de la vie, est extrêmement cher dans la ville de Mexico.

Quant au costume des Mexicains natifs, il est de nos jours ce qu'il était vraisemblablement du temps de l'empereur Montézuma : on en imaginerait difficilement d'aussi pittoresque et somptueux à la fois. Les chapeaux des hommes rappellent par leur forme ceux des chevaliers, sous Charles II, d'Angleterre; les élégants glands et festons d'argent dont ils sont ornés, pendent négligemment de l'un et de l'autre côté de la figure. Au-dessous du manteau nommé *surape,* que le Mexicain porte avec une grâce infinie, se trouve un costume qui ne ressemble pas mal à celui de certains cavaliers qui figurent dans « Marco Spada », le nouvel opéra-comique d'Auber. — Les dames paraissent affectionner singulièrement les châles en crêpe le plus fin. Dans les moments d'humidité ou de froid, elles remplacent par un manteau nommé *rebozo,* leur délicieuse gaze de Chine, bien que ce châle, par la manière dont elles l'arrangent, rehausse leurs

charmes tout autant que le fait le charmant voile *mezzaro,* tombant de la tête sur les épaules des jeunes filles aux yeux noirs de Gènes.

La plus grande merveille naturelle du Mexique est, sans contredit, le mont *Orizaba* * qui, sans communiquer avec une autre montagne, s'élève brusquement et majestueusement de la plaine, jusqu'à la hauteur de 18,000 pieds, au-dessus du niveau de la mer. — Il est digne de remarque que les fleuves et les rivières sont fort rares en Mexique, et que les lacs y sont bien moins étendus qu'ils ne l'étaient autrefois. Cette observation s'applique principalement au lac Tezcuco, près duquel est sise la ville de Mexico.

A mesure que les siècles s'écoulent, les célèbres mines d'argent du Mexique, — celles de *Guanajuato,* — ne semblent nullement en voie de s'épuiser. Pendant l'année 1851, elles ont produit pour 8 millions 500,000 piastres. Ces veines argentifères constituent, l'expérience le prouve, une source de richesses bien moins précaire que celles des régions aurifères, soit de l'Australie, soit de la Californie. Le chiffre, en moyenne, des ouvriers qui exploitent annuellement les mines d'argent du Mexique, est de 70,000 : dans ce nombre, il y a une proportion notable de mineurs anglais; on les choisit parmi ceux qui ont longtemps tra-

* Ce mot signifie « Montagne de l'étoile brillante. »

vaillé dans les mines d'étain de Cornouailles.

Outre les fleurs brillantes, dont le sol Mexicain est jonché sur une vaste portion de sa surface, cet intéressant pays renferme, en outre, une foule d'autres productions végétales dignes d'être signalées. Dans le « Jardin de Montézuma », à Mexico, vous rencontrez des cyprès d'une grosseur vraiment colossale. L'un d'eux, suivant M. de Humboldt, a une circonférence de 40 pieds. Une superstition populaire dit que les bosquets de ce jardin sont hantés par l'âme de cette merveilleuse Indienne, Marianna, qui réussit à captiver le cœur de Fernand Cortez.

Sur bien d'autres points du territoire, l'on retrouve le *vanillier,* dont le fruit, ou gousse aromatique, est si recherchée par les confiseurs et même par les ménagères de toutes les classes en Europe. Cette précieuse plante à la tige grimpante, et dont la racine est rampante, appartient à la famille des *Orchidées.* Elle croît dans les lieux humides et ombragés, sur les bords des sources et ruisseaux : on en distingue plusieurs variétés. Dans son voisinage, on récolte, çà et là, une espèce des plus fines du cacaotier. C'est en raison de cela que le chocolat du Mexique est aujourd'hui estimé par-dessus celui de Cayenne ellemême. Ce dernier avait été longtemps regardé comme la qualité la plus supérieure qui fût connue.

Le touriste considère ailleurs, avec un intérêt

extrême, le *cactus-nopal*, sur les feuilles veloutées duquel se développe la cochenille. Ce fameux insecte hémiptère est devenue une marchandise des plus lucratives pour la province Mexicaine. Il serait inutile, je pense, de rappeler au lecteur que la matière colorante de la cochenille, celle, par exemple, qui donne à « l'Eau de Botot » sa teinte agréable, ainsi qu'au liquide contenu dans les tubes thermométriques ordinaires, s'obtient tout simplement en traitant les corps d'une certaine quantité de ces insectes, après les avoir pulvérisés, dans un mortier, par de l'alcool concentré. Comme celui-ci dissout le principe colorant, il ne reste alors qu'à l'évaporer pour avoir ce dernier à l'état de siccité. Vient-on ensuite à soumettre cette matière à l'action de l'ammoniaque, et à certains autres réactifs chimiques, l'on produit en dernière analyse cette éclatante couleur rouge appelée *carmin*. — Le *vermillon*, personne ne l'ignore, n'a rien de commun avec la substance colorante de la cochenille ; car c'est un composé de soufre et de mercure, trouvé à *Iddria* en Carniole, et, surtout à Almaden, en Espagne.

Il est, sans doute, inutile de dire ici que la ville de Honduras, auprès de laquelle croît le *mahogony*, ou l'arbre à acajou, se trouve dans cette partie du « vieux Mexique », qui porte de nos jours le nom de Guatimala.

Les chevaux mexicains sont bien dignes des

éperons en argent massif, dont il a été question plus haut. Ils ne le cèdent nullement en beauté à la race chevaline arabe la plus pure. En marchant, ils arquent les jambes de devant, d'une manière agréable à voir. Le procédé, à l'aide duquel on leur fait contracter cette habitude, est assez singulier. N'étant encore que jeunes poulains, jamais on ne les laisse sortir de leur écurie sans leur couvrir les yeux d'une paire de véritables lunettes, à verres considérablement grossissants. Armés de cette puissance de vision artificielle, ils prennent le plus petit caillou pour une grosse pierre, et chaque pavé dans les rues leur semble évidemment un moellon infranchissable. On comprend maintenant la force qu'a déjà acquise, à l'époque où l'on cesse de les dresser, cette habitude de vouloir sans cesse éviter des obstacles.

Les perroquets et les perruches du Mexique sont on ne peut plus appréciés dans tous les coins de l'Europe.

La disposition géologique du Mexique est extrêmement remarquable. Les trois quarts, au moins, de sa superficie, consistent en une haute *table-land* (terrain en forme de table), qui s'élève jusqu'à 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. — La population actuelle de la province entière est de 8,000,500 âmes.

Au Mexique, les *ruines* sont loin d'être aussi rares qu'aux États-Unis. L'une des plus curieuses

est l'immense pyramide de *Cholula*, que les *Aztecs*, — les Mexicains d'autrefois, — avaient destinée au culte de Quatzalcoati, leur Mars, ou dieu de la guerre. Cet imposant monument ressemble étonnemment, suivant le baron de Humboldt, au temple de Bélus en Orient; mais tous les voyageurs ne partagent pas cette autre opinion de l'illustre savant, qui pense que la base du Cholula a des dimensions doubles de celle de la pyramide de Chéops en Égypte. Quoi qu'il en soit, ce restant d'un temple païen est devenu, pour ainsi dire, le vaste piédestal d'une élégante chapelle catholique, dédiée à la Vierge Marie.

Celui qui s'arrête à Mexico, ne fût-ce que l'espace de vingt-quatre heures, ne doit pas omettre d'aller visiter la forteresse de Chapultepec, située sur le sommet d'une colline volcanique, à une lieue environ de la capitale. Pendant la dernière guerre mexicaine (en 1846), le général Scott, tout récemment candidat pour la présidence des États-Unis, se couvrit de gloire, par l'habileté avec laquelle il mit ses vaillants soldats en mesure de prendre d'assaut cette place, qui leur opposait une résistance des plus acharnées. Les braves Mexicains ne se rendirent que lorsque l'ennemi eut fait pleuvoir mille quarante bombes sur leur fort montagnard. En outre, les bords du *Rio Grande* sont certes de nature à réveiller vivement l'enthousiasme du touriste, en rappelant à ses souvenirs

les exploits de cet intrépide et bien-aimé général Taylor, qui y cueillit sa couronne de lauriers immortels. Tandis que l'on chemine le long des fertiles bords du Rio-Grande, en songeant à la sanglante bataille qui y fut livrée naguère, l'on ne peut s'empêcher de murmurer tout bas ce couplet élégiaque d'un vieux *trovador* espagnol.

..... « Rio verde! rio vérde!
Quanto cuerpo en ti se baña,
De Christianos y de Moros,
Muertos por la dura espada!

Y tus ondas cristalinas
De roxa sangre se esmaltan :
Muriò gente de valia
De la nobleza de España! » *

Il serait difficile d'explorer le Mexique en détail, sans se livrer de temps en temps à des rêveries mélancoliques, à mesure que tel ou tel objet vient évoquer devant soi les ombres impériales de Guatimozin et de Montézuma. Dans un moment, le touriste croit les apercevoir, assis sur un splendide trône, et ayant le front ceint de ce brillant diadème, que les rois Aztecs des anciens jours leur ont légué. D'autres fois, semblables à ces

* O fleuve! aux rives toujours verdoyantes, que de corps de Chrétiens et de Maures ont été noyés dans tes eaux, après avoir été blessés à mort par le sabre homicide! Et tes ondes cristallines ne se sont-elles pas émaillées de leur sang vermeil! Là ont péri des chevaliers les plus renommés, dignes rejetons de la fière noblesse des Espagnes! (*Mort de Don Aguilar.*)

revenants nuageux de héros, qu'Ossian suscite, au son de sa harpe, sur la montagne de Crona, ou bien au fond de la vallée de Morven, ces deux empereurs chevaleresques apparaissent à ses regards, sortant, au milieu d'une atmosphère brumeuse, de leur tombe sanglante, et invoquant sur les mânes de Fernand Cortez et de ses guerriers, la terrible vengeance des dieux infernaux de leurs pères, les Aztecs, pour le double régicide qui a été consommé en leurs personnes!

En méditant sur cet événement, le voyageur est presque tenté de se demander si Cortez ne méritait pas le même sort que ses compagnons Almagro et Pizarro, qui, après avoir, peu d'années plus tard; en (1521), cruellement étranglé au Pérou le puissant Inca *Ahatualpa,* périrent l'un et l'autre dans une guerre civile, qui fut la conséquence presque immédiate de ce meurtre barbare?



Cortez et son épouse Indienne (page 308).

(page 308)

CHAPITRE XXX

LA TRAVERSÉE DE RETOUR.

Un navire majestueux. — Mal de mer. — Vitesse merveilleuse. — Dangers inhérents à un steamer. — « Frère Jonathan * » se hâtant trop. — Monstres-marins. — Chant de marins. — Course en pleine mer. — Victoire signalée. — Rencontre d'*icebergs*. — Précautions extrêmes. — Manœuvres solennelles. — Bon débarras. — Le paquebot *Président*. — Disparition éternelle. — Chef de cuisine devin. — Élégie. — Vue de terre européenne. — Américains émerveillés. — Regards de regrets en arrière.

> Il part, le navire
> Qui doit m'emporter
> Mon cœur soupire
> De te quitter!
>
> (Alexandre Dumas.)

> Farewell! a word that must be, and hath been;
> A sound which makes us linger : — Yet — Farewell!
>
> (Lord Byron.)

Si quelque chose pouvait me distraire momentanément du chagrin que j'éprouvais, après avoir fait mes adieux à ceux que j'avais tant de raisons

* Le lecteur français ignore peut-être que *Brother-Jonathan* est une sorte de sobriquet national, par lequel les Anglais désignent souvent les habitants des États-Unis; il est analogue à l'expression *John-Bull*, en ce qu'un Américain n'aurait jamais le droit de s'en choquer. Ces mots furent employés pour la première fois par le

de regretter à New-York, c'était la pensée que je m'embarquais à bord du plus magnifique *steamship* qui jamais ait été lancé sur les flots de l'Océan. C'était l'*Asia,* le plus rapide marcheur et l'un des plus nouveaux des navires à vapeur de la célèbre ligne anglaise, dite *Cunard.* Lors de sa première visite au port de la Ville Impériale, les Américains le saluèrent du titre de *Ocean-Queen* (Reine de l'Océan). Tandis que nous descendions la baie de New-York, nous ne cessions de tonner avec nos canons de babord et de tribord, en réponse à de bruyants souhaits de bon voyage, qui nous parvenaient du fond des gosiers de bronze des steamers et des forts que nous dépassions.

J'ai plus d'une fois remarqué que le caractère *apparent,* ou maintien des passagers, subit une modification notable, pendant les premières vingt-quatre heures, après la sortie du port du bâtiment qui va les transporter au delà de l'océan Atlantique. Ceci devient extrêmement frappant, quand l'observateur se trouve à bord de l'un des grands steamers-paquebots; car le chiffre des passagers y est, d'ordinaire, considérable. Depuis le moment où l'on vient de lever l'ancre, ou bien, que l'on a

général Washington. Parmi ses aides-de-camp se trouvait un vieux militaire, nommé Jonathan, dont il appréciait beaucoup la sagesse comme conseiller. Toutes les fois qu'entouré de son état-major il discutait un cas difficile, le grand guerrier ne manquait jamais de s'écrier : « Voyons! qu'est-ce que notre *frère Jonathan* pense de tout cela? »

démarré le câble, du *dock* dans lequel le navire stationnait, jusqu'à celui où l'on commence à gagner la pleine mer, tout le monde, hommes femmes et enfants, ont l'air d'être au comble du bonheur, tant leur gaieté est vive et bruyante. Sans doute, il faut en excepter ce petit nombre de personnes sensibles qui restent accablées sous le poids d'une douleur sincère, en songeant qu'elles ne reverront peut-être jamais les amis qu'elles viennent de quitter!

A part ces âmes d'élite, tous les autres passagers pourraient, ce me semble, être classés en trois catégories distinctes. D'abord, ceux qui se sont déjà aguerris aux dangers de l'Océan : ils sont, à l'avance, parfaitement sûrs qu'ils n'auront pas le mal de mer; et, par dessus tout, ils sont doués d'un cœur stoïquement indifférent aux chagrins et aux autres contrariétés de la vie; bref, ils prennent le monde, tant de mer que de terre, « tel qu'il est ». En deuxième lieu, ceux qui partagent, quant au moral, la saine philosophie des précédents, mais dont le tempérament physique n'a pu encore s'accoutumer aux incommodités inhérentes aux voyages maritimes; ils essayent d'*espérer* seulement qu'ils ne seront pas malades pendant la traversée. Troisièmement, enfin, ceux qui sont certains, *à priori*, qu'ils ne tarderont pas à ressentir les atteintes de l'horrible indisposition. La gaieté forcée de ceux-ci est analogue à cette

surexcitation, que fait naître une quantité inusitée de boissons spiritueuses à celui qui n'y est point habitué.

A peine eûmes-nous gagné le large, que cette troisième catégorie fut complétement abattue par le roulis de l'*Asia*. Dès le premier repas du soir, (nous avions quitté New-York vers midi), leurs places à table, qu'ils s'étaient choisies en arrivant à bord, présentaient un vide inquiétant. Pour ce qui est de la deuxième, ses rangs s'éclaircirent énormément, avant que quarante-huit heures ne se fussent écoulées; j'étais à même de m'en assurer en promenant les regards par dessus les douze grandes tables que contenait notre splendide salon.

Il existe une idée extraordinaire, ou plutôt un préjugé, répandu presque universellement parmi les voyageurs, dans les paquebots transatlantiques; c'est que l'un des meilleurs antidotes, — l'un des remèdes les plus efficaces contre la nausée de la mer, — n'est autre que du *cochon de lait* rôti! ou bien, du *stir-about,* c'est-à-dire, un bouilli épais et lourd, fait avec de la farine d'avoine, et sucré avec de la mélasse. Que de fois j'ai entendu, en cheminant dans les couloirs des cabines, un infortuné, dont la voix languissante annonçait qu'il pourrait tout au plus supporter sur l'estomac une tasse de thé ou de tisane des «quatre fleurs», prier du fond de son lit de souffrance le *ste-*

ward * de « lui apporter de suite un plat de *sucking-pig* (cochon de lait); et, s'il n'en restait plus, une assiettée de *stir-about.* » — Les enfants luttent bien plus vigoureusement que les adultes contre le mal de mer; ils y résistent d'autant mieux que leur âge est plus tendre; probablement, parce que leurs distractions enfantines les empêchent d'en éprouver une crainte préalable.

A peine avions-nous débarqué le pilote dans sa chaloupe, au large du phare de *Sandy-Hook*, à l'extrême pointe de la baie, que l'*Asia* prit, pour ainsi dire, son essor rapide par-dessus les profondeurs de l'Atlantique; il ne se départit pas de la première célérité de sa marche, jusqu'au moment où la première terre européenne s'offrit à nos regards, dans les parages occidentaux de l'Irlande. Admirable au-delà de toute expression était l'aspect de ce splendide navire, volant littéralement sur la surface de l'Océan. Nonobstant deux ou trois jours de gros temps, nous fûmes favorisés sans cesse par un vent d'arrière, ce qui permettait aux marins de déferler la totalité des voiles, et ce n'est pas peu dire, car l'*Asia* est presque gréé comme une frégate de guerre. Si on songe ensuite à la puissance de ses machines, qui est de 800 chevaux, on pourra se faire une idée de la rapidité merveilleuse avec laquelle il fendait les eaux. Je

* Maître d'hôtel, ou garçon, à bord d'un navire.

passais des heures entières appuyé contre l'extrême bord de la poupe, afin de mieux jouir de cet imposant spectacle, en plaçant de la sorte le navire tout entier sous mes yeux. Quel gracieux symbole de la fière Britannia, cette invincible dominatrice des mers !

Si l'on désire ne rien perdre des agréments d'un voyage de cette nature, il faut absolument chasser de son esprit la pensée des graves dangers (indépendants des périls ordinaires de l'Océan) auxquels on est exposé dans un navire à vapeur. Vous ne courez jamais, on peut le dire, le risque d'une explosion de la chaudière, dans un vaisseau Cunard, par cette raison que le machiniste en chef anglais est obligé de se borner rigoureusement à une émission donnée de vapeur ; il devient punissable si, par effet de sa négligence, l'aiguille de son cadran a dépassé le chiffre prescrit. Les steamers de la ligne américaine Collins ne sont pas soumis à un règlement aussi salutaire. Pourvu qu'ils aient la chance de franchir la distance entre Liverpool et New-York en quelques heures, et même en quelques minutes de moins que les navires Cunard, rien ne les empêche d'employer, s'ils le veulent, une grande quantité de vapeur. Du reste, les paquebots Collins sont d'une construction vraiment grandiose ; mais leur coupe est bien moins élégante que celle des navires Cunard.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que

jamais les Anglais ni les Américains ne se servent, sur les océans Atlantique et Pacifique, de machines à haute pression : une heure de roulis, par une mer médiocrement agitée, suffirait pour en disloquer toutes les parties. Dans les vaisseaux Cunard, le danger d'incendie prédomine tous les autres. Deux causes peuvent y donner naissance : la combustion spontanée du charbon de terre qu'ils embarquent pour chaque voyage (l'*Asia* en avait 900 tonneaux dans son fond de cale, quand nous quittâmes New-York), ou bien l'ignition de la boiserie voisine de certaines portions de la machine. — Bien des fois, j'essayai de me tenir sur une immense doublure de fer qui couvrait le pont, tout autour de la large cheminée ; mais en vain, elle avait absorbé trop de calorique pour que les pieds pussent la toucher.

Il est rare que l'on accomplisse un voyage de long cours, sans avoir fait la rencontre d'une baleine, d'un requin, d'une troupe de marsouins, ou d'une bande de dauphins. La baleine se montre ordinairement à babord ou à tribord, lançant haut dans l'air un long jet d'eau de mer. Ce cétacée est fort peu à redouter tant qu'on ne l'attaque pas, surtout avec un harpon. Bien que nous eussions évidemment atteint une immense baleine de deux ou trois coups de fusil, le superbe Léviathan ne parut pas se formaliser le moins du monde des piqûres faites par notre plomb meur-

trier à sa peau épaisse et coriace. Sous le rapport de la douceur, l'on pourrait, jusqu'à un certain point, le comparer à l'éléphant, quoiqu'il ne soit pas doué de l'instinct de ce fameux *pachyderme.*

Quant au *requin,* au contraire, ce ne serait pas à tort qu'on voudrait l'assimiler, eu égard à sa férocité, à l'hyène tachetée du Malabar. Traversant une fois l'océan Atlantique, à bord d'un navire à voiles, nous fûmes poursuivis, durant trois jours et trois nuits, par l'un de ces squales voraces. Il guettait, m'assura-t-on, le moment de la mort (qui n'arriva pas, heureusement!) d'un passager, atteint d'une fièvre maligne : la finesse de ses nerfs olfactifs lui avait décélé l'existence de cette maladie. Il est presque impossible de tuer d'un coup de feu, et même de harponner un requin, à cause de l'excessive célérité de sa manière de nager. On le pêche, mais très-difficilement, en attachant un morceau de porc, gros comme un jambon de Bayonne, à l'extrémité d'un solide hameçon, lequel est maintenu par une forte chaîne de fer.

Les *marsouins* sont encore plus inoffensifs que les baleines. Il est vrai qu'ils sont rarement un objet d'agression de la part des marins, vu que leur carcasse ne lui fournirait aucun produit utilisable. Les voyageurs sur mer devraient, néanmoins, savoir gré à ce poisson pour l'amusement

transitoire qu'il leur procure quelquefois. Vient-on, par exemple, à faire entendre, sur le pont, quelques notes d'une musique instrumentale, ne fût-ce qu'en jouant de la flûte, lors de l'apparition dans le lointain d'un marsouin isolé? en un clin d'œil, une douzaine de ses confrères, charmés à leur tour, sortent de l'eau leurs têtes noirâtres, qui ont identiquement la forme aussi bien que la grosseur de celle de notre cochon domestique; ensuite, les voilà qui s'empressent, à qui mieux mieux, de se diriger vers le navire. Mais, arrivés à une distance respectueuse, ils font halte un instant; puis, ils reprennent leur course, parallèlement aux flancs du bâtiment. Pendant ma traversée de Liverpool à Boston, dans le steamer anglais *Europa*, un bataillon de marsouins luttèrent de vitesse, durant l'espace de trois heures, avec notre magnifique vaisseau.

Le *dauphin* est un charmant poisson; sa grosseur ne surpasse guère celle d'un saumon de grande taille. Il a cela de particulier, qu'après avoir été retiré de l'eau encore vivant, dans un filet, il ne cesse de présenter, sur la surface entière de ses écailles, jusqu'au moment où il expire, toutes les nuances les plus vives de l'arc-en-ciel. C'est là un phénomène d'optique fort curieux, car ces teintes irisées changent de place à chaque seconde. Comme la chair de ce poisson est parfois imprégnée d'un poison délétère pour l'homme, les

cuisiniers des navires ont l'usage de jeter une cuiller d'argent dans la marmite où ils le font bouillir. Si l'argent ne se noircit pas pendant la cuisson du dauphin, les passagers ne courent aucun risque à en manger. J'ai trouvé délicieuse la chair de celui que l'on nous servit, à la suite d'une expérience métallique de cette nature.

Les quelques lignes qui précèdent ne s'appliquent qu'au dauphin proprement dit, tel que l'entendent les marins. En zoologie, on le sait, les savants donnent au terme *dauphin*, un sens bien plus vague et plus large : pour eux, c'est un *genre*, qui se subdivise en une infinité d'espèces.

Tandis que vous écoutez, du fond de votre cabine, le sifflement aigu du vent à travers les cordages, ou bien, ces chocs terribles des montagnes d'eau qui viennent, en se pressant les unes sur les autres, ébranler la masse entière de votre navire, en ces moments-là, dis-je, il vous parvient de temps en temps aux oreilles une harmonie plus émouvante dans son genre que bien des symphonies d'un maëstro célèbre. C'est le chant cadencé, que font entendre les marins, la nuit comme le jour, toutes les fois qu'ils s'occupent d'un changement quelconque dans l'arrangement des câbles, des voiles, ou des vergues : condamnez-les à un silence absolu et il en résultera, tout porte à le croire, un danger réel pour le bâtiment. Le chant plaintivement mélodieux de l'équipage de l'*Asia*

m'offrait un charme tout particulier. — Le personnel de ce superbe navire s'élevait, compris les officiers, à 130 individus.

Indépendamment de ces cris *officiels*, souvent du sein d'un groupe de matelots se reposant momentanément, il parvient jusqu'à l'oreille du passager qui se promène sur le tillac, les paroles de l'une de leurs mélodieuses ballades nationales; ils les entonnent avec un ensemble parfait et une expression touchante. Nos hardis navigateurs de l'*Asia* semblaient avoir pour les deux chants que nous transcrivons ici, une prédilection particulière. Cette première pièce est de *Moir*.

THE SAILOR'S SIGH FOR HOME

1

With steady ray the cold moonshine
Is slumbering on the shoreless brine :
The pendant, curling in the breeze,
Sweeps onward thro' the foamy seas : —
Where'er I roam,
Beloved girl ! my wandering mind
Reverts an eye to times behind,
And thee at home !

2

When brooding tempests gather o'er
The heaving sea, without a shore;
As night descends upon the deep,
And howl the giant winds, and sweep;
With awful power :
I think how happy I could be,
At home, or any where with thee,
At any hour!

3

When storms are soften'd to repose,
And Ocean's breast no ripple knows:
When, weeping o'er expiring day,
Shines in the south with holy ray,
The evening-star;
With ecstasy I gaze, and turn
To long-departed days, and burn
For thee afar!

4

Blow strong, blow steady, welcome breeze
And bear us through the weary seas,
Until before our wistful eyes
The azure hills of Albyn rise —
My native grove
In all its summer-pride I see,
The elm-o'ershadow'd cot, and thee,
My life! — My love!

LE SOUPIR DU MATELOT

Le froid clair de lune vient argenter cette mer sans rivages! la flamme du navire, agitée par la brise, flotte à travers les ondes écumantes. En quelque contrée que le vent me jette, ô jeune fille bien-aimée! mon esprit se tourne vers toi et vers ma patrie!

Quand les tempêtes menaçantes s'amoncèlent au-dessus de l'Océan houleux; quand la nuit descend sur l'abîme, et que les vents du géant Eole hurlent et balaient la mer avec un mugissement terrible, je songe au bonheur que je goûterais, à cette sombre heure, auprès de toi, dans la chaumière natale.

Lorsque les vents calmés sommeillent, et que les vagues ne bouillonnent plus sur le sein de l'Océan; lorsque l'astre du soir, pleurant sur le jour qui s'éteint, fait luire dans le Sud la lampe sacrée, je demeure immobile: ma pensée se reporte encore vers les jours écoulés, et je soupire de ton absence!

Soufflez avec force, soufflez constamment, ô brises que je salue; et portez-nous à travers les mers fatiguées,

jusqu'à ce que les collines bleuâtres de la Calédonie s'élèvent devant nos yeux inquiets... . J'aperçois le bocage de mes pères éclatant de toute la parure de l'été, la cabane qu'un orme ombrage, et toi, ô ma vie!..... ô ma vierge bien-aimée!

La ballade suivante est l'un des chefs-d'œuvre du poëte populaire Thomas Campbell :

THE SEAMAN'S WAR-CRY

1

Ye Mariners of England,
That guard our native seas,
Whose flag has brav'd a thousand years
The battle and the breeze!
Your glorious standard launch again,
To match another foe —
And sweep
Through the deep,
While the stormy tempests blow;
While the battle rages loud and long,
And the stormy tempests blow.

2

The spirits of yours fathers
Shall start from every wave!
For the deck it was their field of fame,
And Ocean was their grave!
Where Blake and mighty Nelson fell
Your manly hearts shall glow,
As ye sweep
Through the deep,
While the stormy tempests blow;
While the battle rages loud and long;
And the stormy tempsts blow.

3

Britannia needs no bulwark,
No towers along the steep;
Her march is o'er the mountain-waves —
Her home is on the deep.

With thunders from her native oak
She quells the floods below,
As they roar
On the shore,
When the stormy tempests blow;
When the battle rages loud and long,
And the stormy tempests blow.

4

The meteor flag of England,
Shall yet terrific burn,
Till danger's troubled night depart,
And the star of peace return.
Then, then, ye ocean warriors,
Our song and feast shall flow
To the fame
Of your name,
When the storm has ceas'd to blow;
When the fiery fight is heard no more,
And the storm has ceas'd to blow.

LE CRI DE GUERRE DU MARIN

O Marins d'Angleterre, vous qui gardez nos mers chéries, vous dont le pavillon a bravé durant dix siècles la bataille et le vent! levez encore votre glorieux étendard pour affronter un nouvel ennemi; et sillonnez l'abîme, lorsque les tempêtes se déchaîneront, et que le combat redoublera de furie.

Les esprits de vos pères s'élanceront de chaque vague; car le tillac était leur champ de renommée, et l'Océan fut leur tombe! vos cœurs s'enflammeront où Blake et le puissant Nelson tombèrent, tandis que vous sillonnerez l'abîme au milieu du déchaînement des tempêtes, et que le combat redoublera de furie.

L'Angleterre n'a besoin pour sa défense ni de boulevards ni de tours escarpées; car elle marche sur les vagues immenses, et sa maison est sur l'abîme. Avec les tonnerres de son chêne natal elle réprime l'orgueil des flots, lorsqu'ils mugissent sur le rivage au milieu du dé-

chaînement des tempêtes, et que le combat redouble de furie.

Semblable à un météore rougeâtre, le pavillon de l'Angleterre brillera d'un éclat terrible jusqu'à ce que la nuit se dissipe, et que l'astre de la paix reparaisse. Alors, ô guerriers de l'Océan, nous vous prodiguerons les chants et les festins, lorsque la tempête aura cessé de se déchaîner, et que le combat acharné ne redoublera plus de furie.

Le quatrième jour après notre départ de New-York, notre capitaine découvrit, vers midi, un point noir au loin sur l'horizon ; mais si loin, que même un œil, armé d'un télescope, ne distinguait pas d'abord si c'était un navire à voile ou à vapeur, ni dans quel sens il cheminait. Nous ne tardâmes pas, grâce à la vitesse prodigieuse de notre marche, à être renseignés sur chacun de ces points. C'était, en effet, le steamer américain *Humboldt,* qui était parti du port de New-York vingt-quatre heures avant l'*Asia,* en route pour le Hâvre. Dans l'espace de trois heures, à partir du moment de sa première apparition, nous nous trouvions déjà de front avec lui, mais trop loin pour le héler de vive voix. Avant de l'atteindre, nous pouvions remarquer les efforts énergiques qu'il faisait pour garder les devants, en hissant toutes les voiles qui n'étaient pas encore déployées.

Dès qu'il fut évident que tous les efforts du vaisseau américain étaient impuissants, notre habile Palinure fit tirer trois coups de canon, du

côté tribord (celui qui faisait face à l'Américain), comme pour le saluer : mais seulement *ore tenus,* car la vive excitation que manifestait l'équipage dans cette circonstance prouvait que le capitaine employait *in petto* le tonnerre de son artillerie comme un chant de victoire. Pendant toute la durée de cette intéressante course en pleine mer, l'Océan était passablement houleux, bien que le temps fût beau sous d'autres rapports. A la tombée de la nuit, en dirigeant mes regards au large, de la poupe de notre navire, je pouvais à peine distinguer les fanaux du *Humboldt,* semblables à des étoiles infiniment petites, scintillant sur l'horizon opposé à celui où nous avions aperçu ce vaisseau pour la première fois; et à l'aurore du lendemain, il avait complétement disparu derrière nous.

Mais ce qui a rendu (pour moi, du moins), à jamais mémorable mon voyage dans le noble *Asia,* ce fut la rencontre d'un grand nombre d'immenses *icebergs,* ou rochers de glace : c'était un rare bonheur. Bien des marins ont traversé l'océan Atlantique plus de cinquante fois sans en contempler; j'ai donc lieu de me féliciter d'avoir vu des icebergs, quand je n'étais encore qu'à ma quatrième traversée. Nous n'avons probablement pas besoin de rappeler que ces roches cristallines sont des fragments détachés de cette coupole de glace dont le pôle arctique est couronné. Longtemps avant d'en apercevoir, le capitaine savait qu'il en

approchait; car, bien que nous nous trouvassions dans l'été, non-seulement la température de l'eau, mais aussi celle de l'air, baissait progressivement, à tel point qu'il nous fallut endosser nos gros paletots d'hiver. La forme de ces icebergs était des plus variées. L'un de ceux que j'ai vus ressemblait à deux énormes pyramides soudées à leurs bases; un second, qui était couvert de neige, donnait l'idée d'une tranche épaisse, brusquement séparée d'une falaise calcaire; un troisième ne rappelait pas mal ces hautes tours surmontées de créneaux, que les anciens construisaient aux parties anguleuses de leurs fortifications. Les rayons solaires projetaient de temps en temps leurs prismatique reflet sur ces masses phénoménales : l'effet en était admirable.

Parmi les icebergs que j'ai eu occasion de voir, il y en avait un dont l'élévation était, à ce que m'assura le capitaine, de 80 pieds au-dessus du niveau de l'Océan; en conséquence, sa hauteur totale était de 240 pieds, puisque les deux tiers de chaque iceberg sont toujours submergés. Jamais vous ne rencontrerez d'icebergs dans les longitudes plus à l'est que la limite orientale du grand banc de Terre-Neuve. La raison en est qu'à peine sortis de la zône glaciale, ils suivent un courant qui est, vraisemblablement, un retour du *gulf stream* (les géologues ne sont pas d'accord sur ce point), dont la direction est du nord au sud-ouest; de telle

sorte que bon nombre de ces rochers de glace parviennent jusqu'aux parages des îles Bahamas.

Leur disparition a lieu d'une façon fort singulière ; dès que la partie exposée aux influences atmosphériques a été fondue, la portion sous-marine gagne, en s'enfonçant, le sol même de l'Océan.

La vitesse normale des icebergs est de 2 milles à l'heure. Ce n'est certes pas sans raison que les marins les plus expérimentés en redoutent le voisinage : un navire, quelque gros qu'il soit, qui heurterait un iceberg, serait brisé aussi instantanément que s'il avait donné contre un rocher véritable.

Aussi, l'état-major de l'*Asia* exerça-t-il une vigilance extrême, tant que nous n'avions pas franchi les longitudes propres à ces formidables voisins. A la proue et sur le beaupré, on plaça en observation permanente quatre marins, et deux au sommet élevé du mât de misaine.

Toutes les fois que l'une ou l'autre de ces sentinelles découvrait un nouveau glaçon, elle s'écriait d'une voix rauque et lugubre : « *Iceberg, sir !* » Ce cri était renvoyé par l'officier posté près du gaillard d'avant au lieutenant qui examinait sans cesse la boussole, et celui-ci, en le répétant, la face tournée du côté des timoniers *, ajoutait « tri-

* Dans les circonstances critiques, la grande roue qui met en

bord ou babord! » suivant que l'iceberg se trouvait à notre droite ou à notre gauche. Le capitaine Judkins lui-même, debout sur l'un des gros tambours, braquait continuellement son télescope vers tous les points de l'horizon, durant ces heures solennelles.

Chacun de nous, en entrant, vers onze heures du soir, dans son *berth* (lit de vaisseau), se préoccupait naturellement de la proximité de ces dangereux hôtes; nous pouvions, en effet, être inopinément surpris, malgré les plus vigilantes précautions, par une collision fatale; parce que la nuit étant fort obscure, la couleur des glaçons se confondait tellement avec celle de la mer, que c'est à peine si on les apercevait, même de très-près. Aussi chacun de nous, le lendemain matin, commençait-il par demander au *steward*, que nous appelions dans notre cabine avant de nous lever, « si l'on voyait encore des icebergs? » La réponse « *All right, sir! captain says, we'll see no more, sir!* * » causa une satisfaction universelle, car notre curiosité comme touristes observateurs avait été, la veille, pleinement satisfaite. Effectivement, en montant sur le tillac, je m'aperçus qu'il ne me serait plus possible de supporter sur le dos ma casaque Canadienne.

mouvement le gouvernail des steamers Cunard est tournée par deux marins à la fois.

* Tout va bien, monsieur! Le capitaine dit que nous ne devons plus en voir!



Bosseman de l'Asia *signalant un rocher de glace :* « Iceberg, sir ! » *(page 331)*

Parmi les nombreuses conjectures auxquelles le public s'est livré concernant le sort du beau steamer le *Président* *, qui a disparu, il y a une dizaine d'années, on a souvent émis l'opinion qu'il a été coulé par un iceberg. Si j'osais hasarder une opinion sur ce triste sujet, je dirais que le *Président* fut probablement entraîné par la force de ses machines jusqu'au sein d'une de ces énormes montagnes d'eau appelées *cross-seas* ** (les plus mauvaises que puissent rencontrer les navigateurs), et qu'il y resta! Un bon voilier ordinaire aurait plus de chances qu'un steamer d'éviter, par un mouvement habile du gouvernail, la portion la plus terrible de ces *cross-seas*, puisqu'il ne serait soumis à aucune impulsion étrangère, analogue à celle donnée par la vapeur, qui le pousserait en avant. Et d'ailleurs, le navire à voiles est doué d'une certaine élasticité, qui lui permet de se relever souvent du milieu des couches les plus écrasantes des flots écumeux, tandis qu'un malheureux steamer est maintenu dans les vagues submergeantes par la pesanteur spécifique du métal, qui constitue sa machine colossale; puis, cette espèce de volonté de fer l'attire à jamais

* Bien des personnes se figurent que le *Président* appartenait à la ligne Cunard; c'est là une grave erreur. Depuis plus de douze ans que ces magnifiques navires sillonnent les mers, MM. Cunard et Cᵉ n'ont pas perdu un seul de leurs steamers.

** Accumulation de vagues énormes, qui prennent le navire en travers.

jusqu'au fond de l'abîme! A l'époque où le *Président* disparut, c'était au mois de mars, les icebergs sont excessivement rares dans les latitudes sud du golfe de Saint-Laurent. Il paraît donc démontré que sa destruction eut lieu pendant l'effroyable tempête, qui éclata trente heures après sa sortie du port de New-York.

Au moment où il levait l'ancre dans la baie de cette ville, en tournant sa proue vers l'Europe, plus d'un marin expérimenté témoigna de sérieuses inquiétudes sur son compte. La coque du navire avait une longueur démesurée proportionnellement à sa largeur. Et déjà le *Président* cheminait sur les eaux, lorsque son premier cuisinier, en proie à quelques pressentiments sinistres, pria instamment qu'on le débarquât. D'autres passagers, moins heureux que lui, avaient aussi, à ce que l'on assure, partagé ces pensées lugubres. Ils avaient entrevu, pour ainsi dire, écrites là-haut, sur la soie de son pavillon, ces paroles du Dante :

> . . . .
> . . . Per me si va nellà città dolente;
> LASCIATE OGNI SPERANZA, voi ch'intrate! *

Maintenant que, partageant le sort des équipages de l'*Amazone,* du *Birkenhead* et des vais-

* C'est moi qui vous conduis à la région des morts; ô vous tous! qui vous embarquez à mon bord, laissez sur le rivage jusqu'aux dernières lueurs d'espérance!

seaux de Sir John Franklin, leurs ossements blanchis reposent dans les impénétrables cavernes de l'abîme, il ne nous reste qu'à adresser à leur mémoire l'élégie suivante de William ***Falconer***, l'un des poëtes anglais les plus admirés du dernier siècle. Ce barde accompli était destiné, lui aussi, à périr en mer, dans une traversée de Londres au Bengale! — Depuis le moment où, en 1769, la magnifique frégate *Aurora*, à bord de laquelle il se trouvait, quitta le cap de Bonne-Espérance, où elle avait relâché, jamais l'on n'en a reçu de nouvelles jusqu'à ce jour.

The scene of death is closed! the mournful strains
Dissolve in dying languor on the ear;
Yet Pity weeps, yet Sympathy complains,
And dumb Suspense awaits, o'erwhelm'd with fear.

Ye lost companions of distress, adieu!
Your toils, and pains, and dangers are no more;
The tempest now shall howl unheard by you,
While Ocean smites in vain the trembling shore:

On you the blast, surcharged with rain and snow,
In Winter's dismal nights no more shall beat;
Unfelt by you the vertic sun may glow,
And scorch the panting earth with baneful heat:

No more the joyful maid, with sprightly strain,
Shall wake the dance to give you welcome home:
Nor hopeless love impart undying pain,
When far from scenes of social joy you roam!

What though no funeral pomp, no borrow'd tear,
Your hour of death to gazing crowds shall tell;
Nor weeping friends attend your sable bier,
Who sadly listen to the passing-bell;

What though no sculptured pile your name displays,
Like those who perish in their country's cause;
What though no epic Muse in living lays,
Records your dreadful daring with applause;

Yet shall Remembrance from Oblivion's veil
Relieve your scene, and sigh with grief sincere;
And soft Compassion at your tragic tale,
In silent tribute pay her kindred tear!

C'était intéressant de remarquer l'étonnement et l'admiration que manifestaient les passagers Américains que nous avions à bord, ceux qui visitaient la vieille Europe pour la première fois. Depuis le moment où ils entendirent, à l'ouest de l'Irlande, ce cri électrique pour eux : « Terre ! terre ! là-bas, voyez ! » * jusqu'à ce que nous parvînmes à la hauteur de l'embouchure du fleuve Mersey, sur les rives duquel, comme on le sait, s'élève la ville de Liverpool, ils semblaient agités d'émotions difficiles à décrire. Comme le temps était superbe, nos amis d'outre-mer eurent une belle occasion d'observer une portion considérable de l'Irlande, que nous côtoyâmes d'assez près depuis l'entrée du port de Cork jusqu'à Wexford; et plus loin, sur la droite, des points les plus pittoresques du pays de Galles.

Après m'être arraché du splendide navire *Asia*, j'éprouvai malgré moi un serrement de cœur, en songeant, tandis que je m'acheminais vers un hôtel, que la ville dont je foulais actuellement le sol

* Béranger.

est, par son immense importance commerciale, le New-York de l'Angleterre. De là, une association d'idées pénibles qui me ramenèrent à cette autre «Ville impériale» que j'avais quittée, il n'y avait pas encore douze jours complets; et maintenant, voilà le grand Océan Atlantique qui m'en séparait! Combien j'aurais voulu que tout cela ne fût qu'un rêve; et que ces maisons auprès desquelles je passais à droite et à gauche, fussent celles du New-York américain, au lieu de faire partie du Liverpool anglais!...

> Mais pourquoi m'entraîner vers ces SCÈNES passées!
> Laissons le vent gémir, et le flot murmurer;
> Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!... *

* Lamartine.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE X.

La Caroline du Sud.

CHAPITRE XI.

La Caroline du Sud.

(*Suite.*)

CHAPITRE XII.

La Virginie.

CHAPITRE XIII.

La Colombie.

CHAPITRE XIV.

Le Maryland. — La Pensylvanie.

CHAPITRE XXVII.

La littérature aux États-Unis.

CHAPITRE XXVIII.

Le Canada.

CHAPITRE XXIX.

Le Mexique.

CHAPITRE XXX.

La traversée de retour.



FIN DE LA TABLE.

